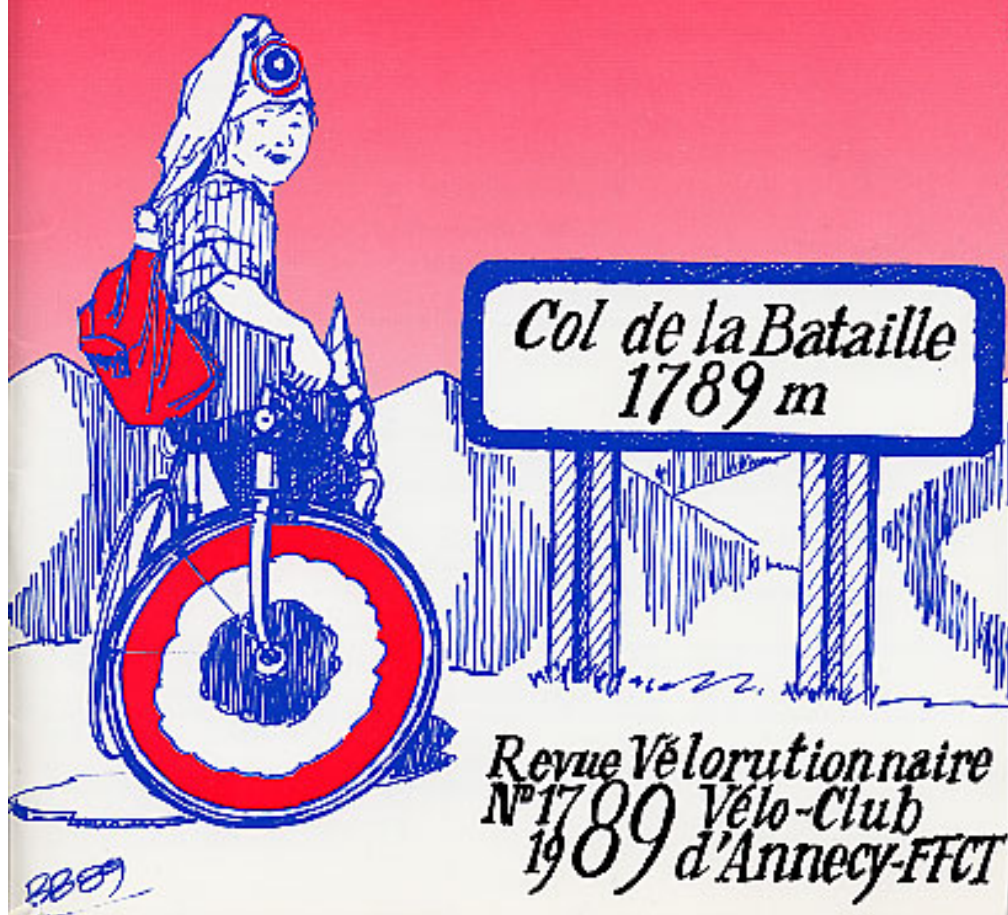


REVUE N°17, 1989

CLUB DES CENT COLS



Revue Vélorutionnaire
N°17 89 Vélo-Club
1989 d'Annecy-FFCT

SOMMAIRE

Éditorial.....	3
Éditorial bis.....	4
Le col sans nom.....	5
Les cols du Lake District.....	6
Hommage à un Suisse.....	7
Amours et montagnes.....	7
Metro-col.....	8
Heureuse rencontre.....	10
« Le pas de la Graille »... fermé ; on passe... quelle aventure.....	12
Premier 3000.....	15
Ma Bonette !.....	17
Club des Cent Cols : A vélo, avec le vélo ou à pied ?.....	18
Deux amis.....	19
Un col a disparu.....	21
Le col Pers – Alt. 3009 m.....	23
Prosélytiquement votre.....	25
Le diable était dans la boîte.....	26
La dernière tentation du cyclo.....	28
Gare aux chiens méchants !!!.....	31
Mauvais débuts (Chapitre II »L’engin de mort»).....	32
Mon 3000 d’anthologie.....	34
Sestrières - Susa.....	35
«100 cols» grâce à l’Atlas.....	36
Le col Mitja (dans les Pyrénées Orientales).....	37
Mon Simplon ou l’avarice et la paresse.....	38
Anniversaires.....	39
Le Menez Hom.....	41
1293 ou 1320 m.....	42
Bataille de montures.....	43
J’ai succombé à la dernière tentation.....	44
Supplique pour déterrer et dénommer les cols du Velay.....	45
Col et douche écossais-ze.....	46
La Trancoulette.....	47
Coliculture.....	48
Cyclo-solitaire.....	49
Un vélo pour la Cordillère des Andes.....	50
Urdanzia, chant des sirènes.....	53
Il n’est pire folie... ..	54
Chien sans collier au Collet.....	55
Un muletier facile... le col du Puits.....	56
Champagne-Ardenne : le Mont Aimé.....	57
Les petits ponts.....	59
Chaberlipopette... ..	60
Ces célèbres inconnus.....	62
3 Août 1988 ou 10 ans après... ..	63
REPONSE A :.....	65
Cuvée mâonnaise.....	66
Il y eut... LA Parpaillon.....	68
Un col facile : le col de l’Echelle.....	71

ÉDITORIAL

Avril 89 !

Décidément, que notre CONFRÉRIE est belle...

Avec 17 ans d'âge, et trois mille membres elle commence à devenir une force importante, une réussite...

Elle reflète bien, le dynamisme, le renouveau, la qualité des cyclotouristes, cycles montagnards.

Sur l'idée simple de Jean Perdoux, réalisée et concrétisée par toute une équipe, dans le cadre du VÉLO-CLUB d'ANNECY, notre confrérie accueille tout ceux qui savent que la joie du cyclotouriste est encore plus profonde en montagne. Tous ceux qui veulent sans esprit partisan, sans fausses querelles de personnes, sans regrets sur la tradition, sans sectarisme et en totale amitié et respect de l'autre, se regrouper avec des sportifs qui ont le même goût, le même idéal.

Nous avons pour nous un idéal constructif, une foi essentielle en l'homme, une confiance totale dans la jeunesse et ses (r)évolutions. La confrérie doit continuer à être le creuset de la tolérance, de l'intelligence, de l'égalité, de la fraternité et de la liberté. Que tous ceux qui ont cet idéal, viennent nous rejoindre.

La pratique du vélo en montagne, est l'un des moyens pour améliorer notre réflexion...

Et, heureusement, il y a d'autres confréries.

Bonjour les Cols durs, bonjour les Diagonalistes, bonjour les Audax, bonjour les demi-siècles, les Cycles camping internationaux, les tandémistes, etc... etc...

Que chacun travaille pour le cyclotourisme, dans le cadre de la fédération en 1989 sera, une fois de plus une grande et belle année pour les CYCLOTOURISTES.

A bientôt sur la route, au hasard de notre vie de cyclos.

Henri DUSSEAU

ÉDITORIAL BIS

Lors de mon élection à la présidence du Vélo Club d'Annecy, mon ami Henri Dusseau en me présentant l'activité 100 cols de notre club m'en a fait pénétrer l'aspect fraternité.

Natif des montagnes du Jura, membre pendant 10 ans de la ligne des Pyrénées à l'ASU à l'Union ou au Veloce à Montauban je me retrouve maintenant dans les Alpes.

Je peux vous affirmer que nous avons tous le chauvinisme de nos montagnes, les nôtres sont les plus belles, nos cols sont les meilleurs... !

A l'écoute des récits épiques des uns et des autres, chacun a accompli une fois ou l'autre, l'exploit de sa vie et voudrait le faire partager.

Lors de voyages à l'étranger, sur d'autres continents, j'ai en l'occasion de constater que les distances prenaient une valeur relative. Lorsque l'on est à 20.000km de chez soi, les 1.000km de l'hexagone constituent le proche voisinage.

En parcourant le tableau d'honneur, je constate la grande diversité d'origine des membres des 100 COLS, non seulement tous les massifs sont représentés, mais aussi les plaines, et les habitants des plats pays ont sûrement plus de mérite que les autres à trouver 100 cols à se mettre sous les pédales.

Alors soyons fiers de ce que nous avons réalisé mais surtout soyons attentifs à ce qu'ont fait les autres. Soyons de bons conteurs mais surtout de bons auditeurs et les 100 COLS formeront vraiment une «confrérie».

Michel COUTTY
Président du Vélo-Club d'Annecy

LE COL SANS NOM

Depuis combien de temps pédalais-je? Depuis combien de temps mes mains «mitainées» s'appuyaient-elles sur les cocottes de freins ? Je ne le savais plus. Et mes jambes ? Elles tournaient sans même que je sache qu'elles existaient. Pourtant, elles devaient peiner tant était rude le pourcentage de cette route qui grimpaient. Mais où me conduisait-elle?

Il y avait sans doute des heures et des heures que j'avais quitté le fond de la vallée. Là, glissait, avec un léger froissement la petite rivière née d'impétueux et bruyants torrents. Maintenant, elle s'était assagie. Elle coulait calmement vers le grand fleuve. Vers son destin. En moi, un air rythmait ma pédalée. Toujours le même : celui qui reste le cantique du souvenir : «Et je chante ces heures... Ces heures de bonheur».

Plus je montais, plus m'envahissait la paix intérieure. Aux feuillus et broussailles avaient succédé les sombres sapins. Alors, au fil des lacets, je pénétrais enfin dans ce monde minéral qui n'est plus la terre des hommes, mais seulement la terre de certains : la mienne. Si souvent tourmenté au plus profond, mon être retrouvait calme et sérénité. Où étais-je? Où cette route, vers quel col me conduisait-elle ? Je ne savais plus... Chauds étaient maintenant les rayons d'un soleil jaillissant de là-haut au travers pics et monts. Solitude... «Et j'écoute mon cœur Chanter son bonheur».

Il faisait «grand beau», comme cela se dit chez moi, en Savoie. Grand beau sur cette route ou nul autre que moi n'escaladait cette pente. Sans le savoir, n'avais-je pas découvert la fameuse Route d'or, celle qui conduit à l'Eden rêvé ? Celle dont mes vieux Amis Cyclos, maintenant disparus, m'avaient tant parlé. J'ai grimpé, grimpé. J'ai traversé des caillasses. J'ai vu le bleu plombé du ciel, encadrant, comme la plus merveilleuse des tentures, le blanc étincelant des neiges séculaires. A mes oreilles, sifflait un vent léger et frais. C'était divin. Oui, pour moi, cette grimpe était bien le contraire d'un Golgotha. Et je n'en voyais pas la fin. Mais je souhaitais que cela ne finisse pas. Mon regard filmait tout ce paysage inconnu. Jamais, je n'avais ressenti une telle joie. Alors, ce fut le sommet. Pas de plaque, pas le moindre panneau. Rien. J'ai couché mon noir vélo, avec soins et précautions, ne pouvant l'appuyer contre rien, puisqu'il n'y avait plus rien ici. Moi, je me suis assis sur une sorte de lauze. C'était tellement mieux que le plus moelleux des fauteuils. Le soleil m'irradiait. Bon Dieu que c'était bon !

Je suis resté là. Longtemps. Très longtemps. J'ai bu tout le meilleur de cette montagne qui ne semblait être qu'à moi. Sans savoir que jamais, plus jamais, je n'y reviendrais. Mais, alors que le soleil virait au couchant, m'est arrivée par derrière, une ombre. C'était une femme. Bizarre elle était, celle-là. Elle était enveloppée d'un large voile qui flottait au vent du soir. C'était comme une apparition. De l'irréel... et l'irréel, ça ne s'explique pas.

«Que fais-tu là? a-t-elle prononcé d'une voix lente - Je prends du bon temps, fut ma réponse - Tu as raison, profite-en, parce que toi, tu vas redescendre. Tu n'as pas ma chance, tu n'es pas d'ici, reprit-elle. - Mais, il n'y a rien ici, ni personne... - Que tu dis. Il y a tout. Je le sais : je suis là depuis toujours. Elle s'est assise près de moi. Bien près. On contemple le soleil disparaître derrière une majestueuse cathédrale de roche. Il faisait plus frais. Nous nous sommes serrés très fort l'un contre l'autre.

Après... bien après, elle s'est levée. C'est elle qui a remis mon vélo sur ses roues. Elle a repris mes mains et elle les a posées sur le guidon. Puis de sa voix douce, elle a ajouté : «Allons, mon ami, tu as fait provision de bonheur. Pars maintenant, il le faut, car la nuit tombera vite. On se reverra là haut. Tu es le seul à avoir trouvé ce chemin. Il n'existe sur aucune carte. C'est la route de l'Au-delà. Celle d'ailleurs. Et ce col que tu as escaladé avec tant de plaisir, c'est le «col sans nom». Reprends le même chemin, ou bien, si tu le veux, «bascule» sur l'autre versant. Mais là, il faut que tu saches, tu iras rejoindre un lamentable troupeau. Celui des âmes en peine, qui erre dans le morne et froid désert des cœurs perdus. A ton choix !...»

Moi, j'ai repris le même versant. Avec dans ma tête, mon bel air. J'ai dévalé la longue pente. J'ai roulé,

roulé... Et depuis, croyez-moi, je roule et je cherche. Je cherche en vain ce chemin d'ailleurs. Cela m'obsède. Rien ne peut me faire oublier cette Route d'Or où les caillasses sont plus belles que toutes les fleurs. Là où, dans le halo qui reste en moi, la Femme du «Col sans Nom».

Paul MAILLET
Cyclotouristes Chambériens

LES COLS DU LAKE DISTRICT

Sur la côte Nord-Ouest de l'Angleterre, le Lake District, en français la région des lacs, est la patrie des peintres et des poètes romantiques anglais. D'une superficie d'à peine 2000 km carrés, il est truffé de petits lacs propices à la pêche et aux jeux nautiques, mais c'est surtout une région montagneuse où les touristes viennent s'oxygéner et se livrer à des activités telles que l'escalade, la randonnée pédestre ou le vélo tout terrain. D'ailleurs le Scafell, point haut du Lake District à 977 m, est également le sommet de l'Angleterre. Enfin, les possibilités d'hébergement y sont nombreuses, soit en pleine nature, soit dans des bourgs tranquilles.

En résumé, c'est un must pour les Anglais.

On y trouve également (surtout !) 14 cols dont 5 cols routiers. Les cols routiers sont, à l'exception du Whinlatter, tous courts et raides et la palme revient au Hard Knott Pass. La toute petite route qui le franchit s'élève par le côté Est de 180 m en une quinzaine de virages successifs et offre dans sa partie initiale un passage de 1 pour 3, c'est à dire 33 %, qui mérite le coup de pédale.

Les cols muletiers sont traversés par des sentiers balisés, le plus souvent dans un paysage de landes et de cailloux. Il ne sont jamais bien cyclables à cause des nombreux passages soit pentus, soit pierreux, mais on est récompensé par des vues étendues sur les lacs et les montagnes, parfois sur la mer, et ils permettent de mieux pénétrer cette région encore sauvage.

Sur place, le mieux est de se procurer la One Inch Map (coût 2 L 50) au 1: 63360 de Bartholomew, à préférer à des échelles plus détaillées, car plus synthétique et plus lisible, elle est aussi plus complète au niveau des cols.

En conclusion, quelques jours de vélo intéressants sur la route de l'Ecosse.

Marc LIAUDON

Dans la liste qui suit, j'ai pris la Michelin 1/400000 N° 402 comme carte de référence :

COL	ALTITUDE		TYPE	COORDONNEES
	(feet)	(mts)		
Whinlatter Pass	1043	318	route	K20,17-76
Honister Pass	1175	358	route	K20,23-49
Wrynose Pass	1280	320	route	K20,35-22
Hard knott Pass	1289	393	route	K20,24-19
Garburn Pass	1450	442	R3	L20,20-25
Kirkstone Pass	1490	454	route	L20,12-37
Scandale Pass	1500	457	S3-4	L20,8-41
Stake Pass	1576	480	S3	K20,34-38
Sty Head Pass	1600	488	S3-4	K20,20-39
Coledale Pass	≠ 1800	≠ 550	S3-4	K20,13,68
Gatescarth Pass	≠ 1900	≠ 580	S3	L20,30-39
Rossett Gill Pass	≠ 1900	≠ 580	S3-4	K20,30-36
Nan Bield Pass	2050	625	S3	L20,26-40
Sticks Pass	2420	738	S3-4	K20,52-61

HOMMAGE À UN SUISSE

Pendant le mois d'août 1988, au cours d'une de nos randonnées cyclistes (ce jour-là : Pontarlier, la Cluse, Mijoux, Ste Croix, D6, Mauborget, Couvet, Rochefort, la Chaux du Milieu, la Brévine, les Bays, Pontarlier), nous avons gravi un col assez dur, bien qu'il ne fasse que 1166 m d'altitude : le col de la Toume.

Nous étions cinq couples, dont un tandem ; sous une chaleur accablante, nous montions doucement le col. Les plus doués devant, et, à la traîne, la plus âgée que j'étais (62 ans). Quand j'arrivais au sommet, tout notre groupe discutait joyeusement avec un monsieur originaire de Suisse qui était descendu de sa voiture pour nous voir arriver. Il félicitait tout le monde, nous interrogeait sur notre parcours.

Notre journée lui fut racontée : le pique-nique avait été acheté au départ de France car nous ne possédions pas d'argent suisse. L'eau «non potable» prise aux fontaines était bienfaisante malgré tout. Bienheureux les cyclistes qui peuvent se rafraîchir et remplir leurs bidons. Bien souvent, et c'est bien dommage, les leurs remplacent l'onde pure où se désaltéraient les troupeaux et les sportifs.

Bref ! Revenons à notre rencontre!

«Et bien nous dit-il, après nous avoir écoutés gentiment, vous ne repartirez pas de Suisse sans boire un coup !» Il nous donna dix francs suisses (40 F français) et nous souhaita bonne route.

C. BERLIER
69700 GIVORS

AMOURS ET MONTAGNES

Ou l'utilisation poétique et volontaire des synonymes de «COL»

Par le sentier, comme un chamois,
Entre gentiane et centaurée,
Prends mon guidon et mène-moi,
Au SEUIL de la félicité.

Trousseur de COT, PASSE et ne cherche
NI gorge, ni combe, ni mamelon;
Soit sage au PASSAGE de la BRECHE
Entre bruyère et liseron.

Sur le névé, tu m'as laissée,
Moi ta «Singer», moi ta maîtresse,
Jante meurtrie, âme blessée,
Gloire au vainqueur de cette BAISSE.

Entre Maurienne et Tarentaise,
De Madeleine en Iseran,
Au bleu torrent, ta soif apaise,
Tu chantes et danses, passant le PLAN.

Jean-Claude FORT

METRO-COL

Quels bougres d'ânes ont rédigé les manuels scolaires, puisqu'ils passent généralement sous silence la raison pour laquelle Paris est né là et pas ailleurs. Rétablissons donc d'urgence la réalité historique. La Ville-Lumière a été fondée précisément là où vous pouvez la voir aujourd'hui, autour de l'île de la Cité, à cause de la présence conjuguée à proximité : (a) d'un COL, (b) et accessoirement, d'un fleuve (la Seine).

Eh oui!

Mais où ça le col direz-vous ? Entre le mont Martre et les Buttes Chaumont, dans la coulée empruntée actuellement par les tranchées des trains des Gares du Nord et de l'Est et le Canal St Martin. Antérieurement à ces aménagements, qui ont quelque peu dégradé l'environnement bucolique, passait là depuis toujours une voie de communication majeure, le Paris-Roubaix d'avant les pavés.

Son nom ? Col de la Chapelle.

Son altitude ? Une équipe de cartographes chevronnés se penche actuellement sur la question, laquelle a été rendue plus délicate du fait du creusement des tranchées sus-nommées.

Ses particularités ? Il en a beaucoup. Parmi elles, trois sont très remarquables.

1) C'est un col où passe un canal : le Canal St Martin prolongé par le Bassin de la Villette.

Devinette: quel est le deuxième col français dans le même cas ? (Réponse dans le prochain numéro).

Il paraît que certains cyclos des 100 Cols ont été séduits par le spectacle, inhabituel pour eux, des péniches glissant doucement dans la campagne, à la S.F. de Roubaix. J'invite ces cyclo-poètes à venir rêver au bord du Bassin de la Villette, d'où l'on peut s'échapper de Paris par la piste cyclable longeant le Canal de l'Ourcq.

2) C'est le seul col où passe le métro aérien. Pour ceux qui ne seraient pas encore descendus de leurs montagnes, c'est aussi l'une des célèbres curiosités de Paris. Au Col de la Chapelle, expérience unique, on voit même passer beaucoup plus de métros que de cyclos.

3) C'est indéniablement le col le plus culturel de France, puisqu'un théâtre connu s'y est installé : celui des Bouffes du Nord.

En dehors de cela, c'est aussi probablement le seul col où l'on trouve à la fois : une station de taxis avec borne d'appel, une école (Lycée Colbert), une station service, une trentaine de voies de chemin de fer sur lesquelles transitent plusieurs milliers de trains par jour et je n'ose pas vous dire combien de banlieusards (c'est certainement le col de France le plus fréquenté), un hôpital (Lariboisière), une caserne de pompiers, deux squares avec des gardiens de squares, des pigeons et des bancs publics, un bureau de poste, un hammam, des aubergines, des sex-shops, un commissariat de police, une piscine, des clochards, des petits-beurs Place du Maroc, des bières belges rue de Maubeuge, de la choucroute rue de Tombouctou et du couscous rue d'Alsace. Sans compter que la rue Lépine y voisine avec la rue des Roses, que la rue de l'Évangile y aboutit sur la Place Marx (Dormoy), et qu'il n'y a peut-être jamais eu de chapelle. Par contre, des chats, oui, à la pelle.

Bref.

Paris sera toujours Paris, mais j'ai maintenant découvert qu'il n'est Paris que parce qu'il a été conçu autour d'un col. Et voilà sans doute pourquoi nombre de titis parisiens, comme moi, ont perpétuellement des démangeaisons dans les mollets, et vont fantasmer sur les cimes : nous sommes nés montagnards sans le savoir. Un dernier mot sur le côté pratique. Pour y aller, suivre plein nord à la boussole à partir de Notre-

Dame, à travers la faune bigarrée de la rue St Denis, puis continuer rue du Faubourg St Denis. Quand vous passez sous le métro : Vous y êtes.

Joëlle Briot-Giraudin

P.S. Et pour ceux qui ne me croiraient pas, ci-après un extrait d'une brochure tout à fait officielle, disponible à l'entrée du Musée du Parvis de Notre-Dame. En complément, à l'intérieur de ce même musée, une carte en relief du site de Paris reprend la dénomination de ce col. Alors, Homologable ou pas Homologable ? Non, d'après nos critères stricts. Jusqu'à ce qu'une concentration de 100 Cols parisiens décide J. Chirac à nous offrir une belle pancarte. Et pourquoi pas ?

« Le site Paris est né dans l'île de la Cité, au croisement d'une route fluviale et d'une route terrestre. L'île, formant un réduit défensif naturel, offrait un point de passage commode sur un fleuve qui séparait les deux moitiés de la Gaule. Au promontoire de la montagne Ste Geneviève, au Sud, correspondaient, sur la rive droite, des élévations de terrain qui, à l'abri des inondations, conduisaient vers le Nord, au col de la Chapelle (+), entre les collines de Belleville et de Montmartre. (...)»

(+) souligné par moi.

Caisse Nationale de Monuments Historiques et des Sites - 1986.

HEUREUSE RENCONTRE

Au cours des 'Expé.' visant à accroître le capital, les rencontres existent mais pas très nombreuses compte-tenu des endroits pas possibles fréquentés, mais pas toujours fréquentables normalement à vélo. Pour Pâques, une visite faite au frère habitant la grande cité de Nice a consisté à partir de Vence et à sillonner un arrière pays superbe et tranquille. Après avoir cueilli des cols de bonne facture, l'on recherche évidemment des spécimens cachés tels le Col du Travail vers Levens (vous parlez d'un boulot pour l'avoir celui-là !) ou la Baisse de Paillon (vélo et sacoches sont passés séparément... sécurité oblige).

Après ces pérégrinations, un passage au Pas de Lescou pour s'abreuver, a permis l'heureuse rencontre objet de ce discours. Un couple de cyclistes britanniques abordés fort respectueusement, avec effort de langage réciproque : français pour les anglais, anglais pour le français a littéralement ébloui le cyclo FFCT que je suis.

1) Par les personnes super-sympa, en 10 minutes nous pédalions en paroles dans les Dolomites, le Stelvio, les Pyrénées, les Alpes et de préférence sur chemins caillouteux.

2) Par les vélos, très british (pas du tout du type fédéral) : pliants, petites roues (même pas 650), bagages genre mallette, et cependant très petits braquets.

3) Par l'incrédulité, car abreuvé de cyclo-technie, j'ai essayé en souriant un de leurs drôles de petits vélos... qui, vous verrez la suite, en ont vu autant sinon plus que le mien.

Et comme notre revue est faite pour partager, la lettre reçue quelque temps après, vous est transmise ci-après en version originale.

«Georges,

Votre lettre tombe bien. Nous voici à mi-chemin entre les vacances de Pâques et juin (quand nous serons de retour pour faire les grands cols entre Nice et le Petit St-Bernard). Alors, au début de mai les montagnes nous manquent tellement (la colline la plus élevée de Cambridgeshire n'a que 120 m d'altitude !) ; par conséquence, il est bon d'avoir un souvenir de la France. Merci bien.

Il me semble que vous devez être unique, ou presque ! Pendant dix ans de cyclotourisme dans les Alpes, nous n'avons rencontré que trois français qui aiment les routes non goudronnées, qui se raffolent du «rough stuff». Les deux autres faisaient le Kleine Scheidegg en Suisse quand nous nous sommes croisés. Chez nous, en Angleterre, il y a un club: «The Rough Stuff Fellowship» qui a environ 700 membres. Alors, si le club existait en France (peut-être qu'il y en a ?), il y aurait au moins trois membres. Et si nous sommes tous fous, c'est une folie sublime. On se sent vraiment dans la nature quand il n'y a pas de goudron sous les pneus.

Peut-être connaissez vous le magnifique «rough stuff» col du Parpaillon (2645 m) entre la Condamine Châtelard et Embrun ? Il y avait d'énormes congères l'année dernière et le tunnel était bouché par la neige. C'est magnifique ! Si vous le connaissez et si vous connaissiez d'autres cols de ce genre, nous vous serions très reconnaissants d'y être renseignés. Comme vous le savez bien, chaque année, on trouve les routes de plus en plus élargies (améliorées selon les automobilistes), qu'il faut chercher de plus en plus les sentiers, les pistes, les petits chemins, ce que vous faites vous-même.

Comme vous, aussi, nous sommes collectionneurs de cols et nous serions très intéressés de recevoir un exemplaire de la revue des 100 cols. Merci bien pour toute la peine que vous vous donnez.

Chez les cyclotouristes anglais, on dit que «le monde est petit à bicyclette», peut-être qu'on se reverra

un de ces jours. (juin les Alpes françaises, septembre les Dolomites, dont vous êtes si friand si j'ai bonne mémoire). A la prochaine fois. Bonne route, que vos pneus ne crèvent jamais».

Joan et Tony

Chers Joan et Tony : je ne sais si vous ferez la comptabilité de vos cols pour être des nôtres, mais de cœur vous l'êtes autant que nous tous. Welcome and see you again.

Georges Delafontaine
C.C. Bagnols Marcoule

« LE PAS DE LA GRAILLE »... FERMÉ ; ON PASSE... QUELLE AVENTURE

Jusqu'à ce mercredi 27 avril 1988, la «graille», pour moi, c'était en argot, le synonyme de la... bouffe. Et lorsque, potassant la 81, je contemplais cet espèce de boyau blanc qui se tortillait sur le fond vert de la montagne de Lure, le tout agrémenté de «chevrons» noirs. Je me disais bien que le Pas de la Graille ne devait pas être un truc très digeste. Mais ça me démangeait sous la pédale...

Quelques jours avant, alors que nous revenions d'un safari-cols dans l'Esterel et le Verdon, nous avons meublé une partie de la route du retour (en camping-car) en une conversation avec Paul et Hervé ayant pour objet une prochaine «offensive» vers ce fameux pas.

Des paroles aux actes, il n'y eut pas long. C'est ainsi que le fidèle camping-car piloté par Hervé nous avait ramené, une semaine plus tard, sur les rives de la Durance, en ce 26 avril, après avoir essuyé moult averses alternant avec le soleil. Le camping-caravaning de Sisteron étant livré aux bulldozers, et l'office du tourisme de cette ville ayant porte close... nous poursuivions vers le sud en guettant, le long de la N 96, les panneaux qui pourraient nous renseigner sur un éventuel havre. Ce qui ne tardait pas puisque l'un d'eux nous dirigeait sur Volonne, où nous faisons escale dans un hôtel de plein air baptisé «hippocampe»... En fait, le dit hôtel n'était pas encore en grande activité, et même en pleins travaux. Après une nuit bien calme, et un petit déjeuner copieux, arrivait l'heure du départ.

Copieux aussi, sont les nuages dans le ciel... La Haute Provence n'est pas en fête pour nous. Mais, un jour c'est long, et tout a le temps de s'arranger, même le temps...

Dès Volonne, nous filons sur l'Escale puis Malijai. Malijai doublé, tous les trois, nous passons en revue la horde des «pénitents» des Mées. Nous faisons quelques provisions, car nous n'avons aucun motif sur la conscience pour jeûner. Et nous traversons la Durance et le chantier de la future autoroute. Nous voici au pied de cette montagne de Lure que nous attaquons en passant devant la vieille chapelle de St Donat, accompagnés par une noria de camions- bennes qui charrient d'énormes pierres destinées à cette autoroute. Ça ronfle. Ça fume... Ça pue le gas-oil et ça nous frôle ! Mais la carrière est proche, et c'est dans le calme que nous arrivons à Malfougasse par le D 951 qui nous conduit maintenant sans trop forcer jusqu'à St Etienne les Orgues.

«- J'ai grillé là une fois, dit Paul.

- Il a bouffé partout celui-là» riposte Hervé.

Moi, je n'en suis pas aux souvenirs gastronomiques, car à la sortie de St Etienne les Orgues, c'est une autre musique. On vire à droite... et c'est la rampe sèche de suite. PAS question de passer le 30. Ça craque ! Demi-tour sur quelques mètres, et on re... attaque pour découvrir un beau panneau : «Col du Pas de la Graille FERME». Nous voilà dans l'expectative... Pas longtemps. Je ne suis pas venue là pour qu'un vulgaire panneau me dicte sa volonté :

- On y va ?

- D'ac.» répondent mes deux camarades.

Après un premier kilomètre sinuant entre les villas hermétiquement closes, la route s'harmonise quelque peu. Et nous grimpons en admirant le paysage qui s'étend en direction de Forcalquier, lorsque les sapins, magnifiquement soignés par l'ONF, nous permettent des échappées visuelles.

«-Midi !... «

Pas question de faire des heures supplémentaires. Les «prolos» du vélo s'arrêtent. Nous plongeons nos mains dans les sacs de guidon pour en retirer les provisions. Avec nos premières bouchées, s'expriment nos premières réflexions sur un temps de plus en plus incertain. Et, en apéritif, le ciel nous sert les premières gouttes de pluie.

«- Ca ne va pas durer...

- Tiens ! Des figues !» Les gouttes se transforment en fine pluie. On plie bagages et nous nous imperméabilisons . De fine, la pluie devient serrée et orageuse. Maintenant que nous sommes dans le bain... il faut continuer car il pleut partout où nos regards se dirigent. Alors monter ou descendre... Une chose est certaine : ce col «fermé» nous évite toute circulation automobile. Il flotte, mais nous sommes «chez nous», «peinards».

Dans ma tête, je fais les comptes et je «guigne» mon petit compteur. La Michelin a dit : de St Etienne au Refuge de Lure 13,5 km puis 7,5 pour atteindre le Pas de la Graille. Il pleut de plus en plus. Sur la droite une route. Un chemin plutôt. Et un panneau qui indique Notre Dame de Lure. Comme nous venons de passer devant l'oratoire St Joseph, nous convenons qu'il n'y a rien de surprenant si nos trois carcasses sont inondées d'eau... bénite !

Moi, j'aime les routes en lacets. Alors là, je suis servie! C'est pas les Landes! Il y a de quoi attraper le «tour-nis». J'espère ce Refuge de Lure... qui n'arrive pas vite. Par contre, arrive quelque chose que nous n'attendions pas : des flocons de neige. Ils sont mélangés à la pluie qui devient rare, pour faire place à une vraie tornade blanche. Car, maintenant, le vent souffle, et le brouillard s'en mêle. Enfin, l'ombre d'une grande bâtisse se profile : le Refuge de Lure ! (1572 m) .

Oh ! Déception... Tout est fermé : portes et volets. Nous tournons autour : silence. Seul le bruissement de la neige qui tombe sur nos impers.

«-Bah ! Cela ne va peut-être pas durer. C'est un mauvais nuage.» Et puis, il y a même un replat et une courte descente qui nous incitent à poursuivre vers le pas. Voici de grandes congères. Elles ont été taillées par le chasse-neige à turbines. Ça passe. Mais la neige tombe de plus en plus serrée. Il fait froid... Le vent souffle. Arrive, de face, un marcheur tellement habillé qu'on ne distingue que ses yeux et sa barbe. «Çà passe ?»

Je n'ai rien compris à ce qu'il a dit. Quoi qu'il en soit, il faudra bien... y passer ! Mais mes mains sont déjà de glace et je suis trempée. Mes deux amis sont dans le même état. J'entends Paul qui râle ferme, sans la fermer pour autant ! Hervé: lui, toujours calme.

On arrive tout de même au bout de ces 21 km de grimpée. Pas question de marquer le pas à ce pas de la Graille. On bascule... côté nord. Calamité ! sur cette face, les engins de l'équipement n'ont pas fait... un pas. Et nous voici devant un immense névé qui coupe la route sur une bonne vingtaine de mètres et qui plonge dans un vide que nous ne pouvons -heureusement- pas mesurer tant est épais le brouillard. Tout de même, nous plantons nos vélos dans la neige pour une photo. Flash ! Quel souvenir ce sera. Cette fois, je suis archi trempée. Mon petit K-Way n'est pas suffisant. Dans les profondeurs de son sac de guidon, Paul en a un deuxième. Je fais l'échange. Mais je suis comme à la sortie d'une douche glacée, cela n'arrange pas grand'chose. Il faut traverser le névé. On porte le vélo. On enfonce à mi-jambe. La neige s'infiltré dans les pompes... Pas drôle du tout. Et ce petit cirque va recommencer cinq, dix, quinze fois, même plus. Des névés, il y en a pendant des bornes et des bornes. Entre eux : une route caillouteuse, boueuse. On longe le précipice. . Ça frise le danger en permanence. J'ai de plus en plus froid. Je claque des dents et je me demande si nous arriverons au premier pays civilisé, les Escoffiers, qui se trouve à 20 km du pas de la Graille. Hervé et Paul sont, eux aussi, «glaglas». Hervé, malgré deux impers, n'en mène pas large. Paul est tout renfrogné. Il doit être vexé, car il nous avait parlé, en terme tellement chaleureux, de cette montagne de Lure ! Encore un névé. Mais celui-là est fait plus de boue que de neige. Ouf ! C'est le dernier. Hélas, les tribulations ne sont pas terminées pour autant. Et nous grelottons! Car dans le fond, nous avons passé : des bûcherons, l'un d'eux nous questionne: «D'où sortez-vous ? »

- de là-haut pardi.

- Eh bé, vous en avez du souffle»!

et puis une voiture. On l'arrête. C'est un gars du pays. Il nous «fortifie» en nous disant que la route sera meilleure dans quelques centaines de mètres, et qu'il y a un café dans le premier village. C'est vrai. Revoici

du goudron bien lisse. Maintenant, on se marre tous les trois.

Les Escoffiers. Valbelle. Devant le bistro, quatre gaillards tapent une pétanque malgré le vent. A l'intérieur, c'est comme si nous entrions au Paradis. Et quatre dames, se tapent, elles.. des verres de vin... blanc. Pendant que nous faisons sécher (un peu) nos vêtements autour du poêle qui ronfle, nous demandons des chocolats bouillants. Ces dames n'en reviennent pas que nous ayons passé le Pas de la Graille. «Mais c'est fermé» dit l'une d'elle en sirotant son vin blanc. Eh oui, c'était fermé, mais nous...

Après... Toujours accompagnés par la pluie, nous rejoignons la vallée du Jabron pour nous retrouver par le D 946 aux Bons Enfants et sur la RN85. Une cabine téléphonique. J'en profite pour passer un coup de fil à Bellegarde...

«- Tu n'as tout de même pas dit que nous étions cuits par le soleil...

- Tout de même pas.»

Nouvelle noria. Cette fois, celle des voitures sur cet axe conduisant à Manosque, Marseille... Route que nous quitterons avant Château-Arnoux pour retrouver Volonne et l'hôtel de... plein air.

Nous sommes d'un sale... Nos socquettes, qui étaient blanches, ont pris la couleur de nos souliers. Avant toute chose... La douche. Et après... la graille ! Je fais une bonne soupe. Les deux hommes me félicitent. Hervé a branché le chauffage. Il fait bon dans le camping-car. Avant de se rouler dans les plumes, on potasse la 81. Pour demain.

Demain... c'est déjà ce matin. Je mets le nez dehors. Très couvert. Vent. Il fait frisquet. Petit déjeuner. D'un commun accord nous modifions nos plans. Au lieu de nous diriger sur Sisteron, La Pierre Ecrite et le Col de Fontbelle, nous mettons le cap sur les Baronnie, terre de toujours, accueillante, d'autant plus qu'il y a nos amis Julot et Yvettes à Buis. Nous remontons le Jabron. Le soleil arrive. Et nous découvrons une montagne, le Lure, merveilleusement belle. Nous y sommes montés un jour trop tôt ! Dommage... On se console en laissant le camping-car aux Ommergues. Paul nous entraîne sur deux cols: celui de Pigière et celui du Négron. En grim pant ce dernier, la vue est magnifique sur cette vallée du Jabron qui plaisait tant à Jean Giono. Retour aux Ommergues. Re... camping-car par Macuègne que nous connaissons, et, à midi pile, arrêt sur la petite place où nous avons fait si souvent escale.

Après... Par les Ayres et Fontaube, c'est Buis les Baronnie où nous retrouvons pour une petite heure nos deux amis. Il fait très beau. Nous franchissons le col d'Ey. Mais cela n'a pas le même charme qu'en vélo. Nous traversons l'Ennuye à Ste Jalle. A Curnier, nous entrons dans la vallée de l'Eygues. Hervé reste au volant. Moi, je veux profiter de cette route pour me payer les cols du Collet, du Palluel et de la Saulce. Le vent du nord souffle très fort. Et, bien entendu, nous l'avons dans le nez. Paul roule avec moi. Au col de la Saulce, Hervé nous attend. Il y a sur la gauche, le col des Tourettes. Mais il est déjà une heure avancée, et Bellegarde n'est pas la porte à côté. A contre-cœur, je remonte dans le camping-car. Quand irai-je aux Tourettes ?

Enfin, il faut être patiente... ,

Le reste, c'est du banal. C'est le retour. Et le retour n'est jamais enthousiasmant. D'autant plus que le temps s'est carrément mis au beau... Il fera bon au pas de la Graille demain. Mais demain...

Jeanne HERNIOLE
Cyclotouristes Chambériens

PREMIER 3000

Les Membres du Club des 100 Cols recherchent des cols hauts, pas seulement en raison de l'article 3 : ils procurent en effet des joies particulières liées à la haute montagne. Dans cette recherche, il est vraisemblable que chacun d'entre nous est un peu ému, le jour où il s'attaque à son record d'altitude personnel : monter plus haut qu'auparavant est enthousiasmant, on espère de nouvelles sensations.

Ainsi donc, ayant depuis «longtemps» (198...) atteint l'altitude 2935, et en gardant un souvenir merveilleux (traversée de névés, voisinage des glaciers, vues indescriptibles...), je rêvais à un peu plus haut : l'altitude 3000. Cette année, j'avais décidé de concrétiser ce rêve : ce devait être possible puisqu'on en parlait dans la revue. Le problème était maintenant de choisir, dans la région de mes vacances, le col qui me permettrait de franchir cette barre. En discutant avec mon cousin Jacques Boivin, également membre des 100 cols, je me suis d'abord intéressé au col Lombard (05-523) à 3092 m : sur l'IGN au 1/25000, il a l'air «faisable». Plus tard, sur le terrain, on se rend compte que, fin juillet, il est encore bien enneigé ! Et puis, à force de regarder la couverture de notre bible Chauvot (elle fait rêver, n'est-ce pas ?), j'en parlai à Jacques qui me fit remarquer les petites inscriptions, page 4 de la couverture : col du Jandri (3151 m). Voilà un col très intéressant, puisque la photo le prouve, on peut y monter. Le classement S4 n'est pas fait pour m'effrayer : un 3000 vaut bien quelques litres de sueur ! Plus tard, Jacques m'apprend que ce col est classé R2 dans la revue 1988 (décidément, il sait mieux lire que moi !). Ça devient du billard...

Le 10 août, les conditions me semblent favorables : il fait très beau, et il n'y a pas de brume. L'excellente visibilité est la promesse de panoramas exceptionnels. La météo prévoit ensuite une dégradation du temps... C'est donc bien le jour J.

J'arrive aux Deux-Alpes à 8 h 45. La station est en pleine ébullition: il y a des voitures et des skieurs partout : c'est un peu surprenant par ce beau matin d'été. Il doivent aller dans le même coin que moi, pensais-je. Je tâtonne un peu avant de trouver le départ du chemin : un camion descendant de la montagne m'aide dans ma recherche. Ce chemin de terre, de pente raisonnable au début, est sympathique : ça roule bien. Je m'élève donc au-dessus de la station, tout content de fuir le goudron et la foule dans d'aussi bonnes conditions. Bientôt, je dois un peu déchanter : des camions font le va et vient avec le sommet. Ils passent en prenant toute la largeur du chemin, dans un rugissement de moteur et en soulevant un nuage de poussière ! Je me mets donc à les guetter pour choisir, si possible, l'endroit de la rencontre (un camion toutes les dix minutes environ) : il s'agit de bien se mettre sur le bord du chemin, dans un endroit large de préférence (virage par exemple), et du côté du vent pour éviter le nuage de poussière... Préoccupation inhabituelle pour qui aime la tranquillité de la montagne ! C'est la rançon du «progrès» : S4 à R2.

Le paysage est cependant à la hauteur des espérances : je me régale tant les arrêts photo sont nombreux. D'abord la station blottie dans le roi de l'Alpe, éclairée par la lumière rasante du matin, avec, au fond, les glaciers de la Roche de Muzelle : puis sur une première crête, le lac Chambon «tout en bas» (à 1044m pourtant !) et les Grandes Rousses en face. Plus loin, je m'arrête pour le lac du Plan : l'éclairage est tellement bon que je ne peux résister. Il faut effectivement résister pour garder quelques photos pour le sommet : l'émerveillement est permanent (quand il n'y a plus les camions !).

Par endroits, la pente devient sévère, voire très sévère. Je suis bien content d'avoir mon 26x30 et mes pneus 650-35 à crampons. Je passe la plupart des raidillons en serrant les dents et en me mettant un peu plus en arrière pour éviter le patinage de la roue motrice, pas trop cependant, pour éviter le cabrage à chaque coup de pédale. Dosage difficile ! Parfois, la pente est trop forte, et je dois pousser. C'est bien du R2. Heureusement, il y a de petites portions presque plates (et même parfois en descente) où l'on peut récupérer. Bientôt, je franchis le col des Gourses (2550 m : il est doublement intéressant ce 3000 !). La végétation a presque totalement disparu. J'évolue dans un univers minéral où le rocher est roi. Au-dessus de ma tête, c'est le va et vient incessant des télécabines. Je regarde où elles vont, où je dois sans doute aller. Je double des marcheurs avec lesquels j'échange quelques propos amicaux. Je croise des V.T.T. «Tiens, des collègues... peut-être des membres du club ?» Plus loin encore, d'autres V.T.T.. Leurs pilotes me paraissent

bien jeunes... Ils ont pu escalader cela ? Mes doutes ne durent pas longtemps : presque arrivé à ma hauteur, l'un des garçons dit aux autres: «Il faudra qu'on essaye de se le monter un jour !»

Je comprends tout instantanément : leur plaisir est de monter avec les télécabines et de descendre à vélo. Voilà pourquoi, il y a quelques jours, une femme m'a souhaité en haut de la Croix de Chamrousse: «Bonne glisse !». Plus loin, j'ai la confirmation de l'essor de ce sport de glisse. Je croise d'abord un gros en tenue de tennis qui descend tout raide sur un vélo, en poussant des grands cris. Puis je rencontre des groupes de touristes des deux sexes, de tous âges, manifestement plus capables de se laisser glisser (doucelement) vers le bas, que de se hisser là-haut. Les névés deviennent nombreux. Je roule maintenant à la hauteur des Grandes Rousses, à gauche, des glaciers du massif du Soreiller sur la droite: le paysage est fabuleux. Je traverse des pistes de ski caillouteuses, et bientôt, j'aperçois, plus haut, le col du Jandri où arrivent les télécabines. A ma droite, des petits points noirs zigzaguent sur le glacier...

J'arrive enfin au col, en descente... Comble d'ironie ! Alors se mêlent en moi des sentiments un peu contradictoires engendrant un certain malaise : la joie d'être là à 3151 m, d'avoir en face, et même sous les pieds (en avançant de quelques mètres) le glacier du Mont de Lans qui étincelle sous le soleil ; mais aussi la déception de ne pas être tout seul (ou, à la rigueur, en compagnie d'autres randonneurs), de ne pas être dans un espace vierge. Il y a là des constructions en béton, l'arrivée des télécabines, des départs de télé-sièges, de téléskis qui vont au glacier. Il y a aussi un fourmillement incroyable de skieurs au col même, et sur le glacier. Malaise donc... J'ai l'air d'un égaré, moi avec mon vélo au milieu des skieurs, d'un égaré, moi en tenue d'été au milieu de ces gens en tenue hivernale...

Je regarde avec envie la brèche de Jassuire, un peu plus haut (3252). J'imagine le tracé à suivre sur la neige des glaciers pour y parvenir. Cela semble facile et c'est bien tentant... pour 3000 de plus ! Mais il y a ce malaise, la crainte du ridicule, et aussi, un certain danger. Ne passerai-je pas pour un fou si je me mettais à escalader péniblement le glacier, le vélo sur l'épaule, au milieu des skieurs ? Et puis, le risque de crevasses n'est pas à exclure. Alors, sagement, je reprends mon cher névé (mon vélo) pour redescendre un peu (un à deux kilomètres) et m'installer, à l'écart du chemin, sur un rocher, pour manger ma boîte de maïs en regardant le massif du Soreiller et ses glaciers dans un silence qui sied à la montagne, Quelques minuscules marguerites ayant poussé à la hâte entre des cailloux, à près de 3000 m, me tiennent compagnie.

Bernard MIGOT

MA BONETTE !

En ce jeudi 11 août, il est exactement 6 heures quand je passe devant le panneau indicateur qui annonce : Col de la Bonette : 26 km. En effet, cette année, j'avais comme but d'écumer tous les plus de 2000 de la région des Alpes de Haute-Provence. Pour réaliser ce projet, j'ai réussi à convaincre mon épouse de venir passer une semaine de vacances à Jausiers. Mon fils Patrice et sa fiancée se sont joints à nous. Notre camp de base est établi à l'Hôtel des Neiges dans un petit bungalow, ce qui est l'idéal pour nous autres cyclos car la liberté y est plus grande que dans une chambre d'hôtel, et chose appréciable, nous avons nos montures à portée des yeux dans la véranda.

Je dois dire que nous étions venus avec un peu d'inquiétude, car après un début de saison assez chargé (14000 bornes à la fin juin), au début juillet, j'avais souffert d'ennuis articulaires à la cuisse gauche. Quant à Patrice, il reprenait le vélo après une interruption de plusieurs années, et je le retrouvais ici avec un vélo neuf équipé en 52 - 42 à l'avant, et une 26 à l'arrière. Et pour rôder le tout, 30 kilomètres d'entraînement. Ce n'est guère l'idéal pour monter des cols à plus de 2000.

Hier, mercredi, dans la matinée nous avons grimpé sans problème le col de la Cayolle, et l'après-midi, nous avons prévu de reconnaître en voiture le col de la Bonette. Nous avons pique-niqué au pied du col, et pendant le repas je regardais les cyclistes se lancer à l'assaut du géant, en pensant qu'il fallait être courageux ou inconscient pour s'attaquer à un pareil morceau à 13 heures, sous un soleil de plomb. Dans une randonnée ou un brevet, d'accord, mais quand on a le choix, autant partir à la fraîche. La reconnaissance en voiture s'est limitée à monter jusqu'au chalet de la halte 2000, car devant l'étroitesse et les passages difficiles de la route, les femmes avaient demandé de faire demi-tour. Nous avons accédé à leur demande surtout à cause du manque de punch de notre Golf C. Mais ces onze kilomètres de montée avaient fait comprendre à Patrice que c'était un trop gros morceau pour lui.

C'est pourquoi, ce matin, j'étais seul pour me lancer dans l'ascension de ce col qui était pour moi un rêve souvent caressé. Le jour se levait à peine, et la nature était encore assoupie, comme complice de mon escalade. La machine et les jambes tournaient bien, et l'équipage s'élevait régulièrement. Première difficulté : les lacets situés avant la cote 2000, ainsi que la portion de route défectueuse qui nous avaient fait peur hier sont passés facilement. En vélo, la route est moins impressionnante qu'en voiture, mais les beautés du paysage sont mille fois plus perceptibles, et la communion avec la nature est entière. La halte 2000 est dépassée, et une nouvelle série de lacets se présente. Puis c'est un lac où l'aube naissante dépose des reflets de feu. Sur une pente, se trouve un important troupeau de moutons, et l'ensemble est d'une beauté saisissante, l'appareil photos ne chôme pas.

Après une nouvelle série de lacets, j'arrive à hauteur d'un fortin et de plusieurs bâtiments délabrés. J'entends quelques cris stridents de marmottes, mais impossible d'en apercevoir une. Le développement à outrance du tourisme et son cortège les a rendues plus méfiantes. Je me souviens avec nostalgie d'un passage de la Furka, où, curieuses comme des concierges, elles venaient voir l'intrus qui envahissait leur domaine. Le progrès, hélas, est là ! Il n'y a qu'à voir dans quel état se trouve le Lautaret : la route y est ravagée par les travaux : pour monter au col, il va bientôt y avoir une avenue avec des feux rouges. Au nom de la rentabilité, notre société détruit toute beauté.

Enfin, aujourd'hui, je peux profiter encore de la sauvage nature de la haute montagne, et mes yeux font provision de souvenirs. D'habitude, dans un col, en roulant, je cherche à deviner où se trouve le sommet. Mais ici, je profite entièrement du moment d'intense joie que je vis ; comme si, inconsciemment, j'avais peur d'en voir la fin. Pourtant, après une courbe, au bout d'une longue ligne droite, voici le sommet de la Bonette : un immense dôme noir entouré par une route qui a l'air d'avoir un bon pourcentage. Me voici au panneau qui indique le circuit de 1,500 km de la cime de la Bonette. D'ici, la pente de la route est impressionnante. Arrivé en haut, je prends une photo du mausolée, et retourne au panneau où je me rends compte que pris par la beauté du site, j'ai oublié de monter au sommet, à la table d'orientation. Je retourne

donc au mausolée, et, le vélo à la main, j'emprunte le petit sentier qui s'élève jusqu'à la table d'orientation. Je dépose mon vélo contre la table, comme si je voulais que lui aussi profite de la fête.

Je suis seul, et profite en toute quiétude du moment intense que je vis. Quel calme ! Et partout où je pose mon regard, je suis saisi par la majesté de ce site. En bas, j'aperçois la route du col de la Moutière que je vais bientôt prendre. Mais ceci sera un autre récit. Cette ascension du col de la Bonette sera et restera un des plus intenses moments de ma vie.

J'avais tiré environ 36 photos, car je comptais en faire un montage pour la réunion de fin d'année du club, car notre président et ami B. Borrier a la fâcheuse habitude de nous passer toujours les mêmes diapos. Hélas, en retirant le film, je me suis rendu compte qu'il était coincé à son début et que je n'aurais aucune photo. J'ai toujours fait un piètre photographe.

Roland POIVRE
AUDAX - DIJON

CLUB DES CENT COLS : A VÉLO, AVEC LE VÉLO OU À PIED ?

Je sais que je lance un pavé dans la mare avec ce titre bizarre : cela risque de déranger mais tant pis pour moi si ça ne plait pas. Quand le club des cent cols cycliste (j'ajoute le mot cycliste) a vu le jour, les pionniers ne se doutaient certainement pas qu'un jour son succès prendrait de telles proportions !

Aujourd'hui, on pourrait parler de «Club des plus de cent cols au-dessus de deux mille mètres d'altitude». Pourquoi pas ? ça pourrait marcher (pas forcément rouler !).

Nous disposons d'une œuvre très complète avec le catalogue des cols de France ou Guide Chauvot dont je remercie en passant les auteurs et collaborateurs pour leurs précisions ; j'ai pu souvent me rendre compte sur le terrain. Seulement voilà : ce document n'est pas réservé uniquement aux pratiquants de la bicyclette mais à toute sorte de randonneur d'où l'inflation de cols, en particulier de plus de deux mille mètres, sur le classement. Il est clair que la plupart de ces passages ne sont pas franchissables en vélo, ce dernier devient alors une gêne plutôt qu'un moyen ; dans ce cas, un classement c'est du «bidon» et hors sujet. Gravier des cols sur des pentes impossibles mais sur la bicyclette, lorsque la roue arrière commence de temps à autre à patiner et que la roue avant a tendance à décoller tellement l'effort est intense, voilà la véritable victoire sur soi-même à cinq cent, mille ou deux mille mètres, peu importe. Ceux qui sont montés sur des pentes du genre Arzamendi au Pays-Basque, Col des Loquets sous le Pic du Midi de Bigorre ou encore Col du Milla en Ariège ou Colombis dans les Alpes savent ce que veut dire dépassement de soi-même et ceci représente autre chose que de collectionner des deux mille par des pratiques souvent douteuses au nom du Club des Cent Cols.

Voilà où le classement deviendrait intéressant, je suis sûr que les cent cols auraient une autre valeur aux yeux des sportifs.

Enfin, on peut toujours rêver. En tout cas si ce méchant article peut faire réfléchir tant mieux et les puristes y trouveront leur compte à coup sûr.

Georges FONTA N° 1052

DEUX AMIS

Les quais de la gare étaient balayés par le vent froid et glacial de noroît. Une pluie fine tombait en mille gouttelettes sur le béton, tissant un voile fin et impénétrable. Au bout de la voie D, Théo attendait le train qui devait venir de Paris. Il avait revêtu sa longue cape grise, la plus longue, celle qui lui tombait jusqu'au milieu des jarrets, où elle rejoignait de hauts couvre-chaussures, semblables à des bottes. Sa tête était recouverte d'une large casquette à deux rebords sur laquelle les gouttes d'eau venaient s'entasser avant de s'écouler dans son cou. Il avait l'air sévère, Théo, tenant dans sa main droite sa fière monture, et, dans sa main gauche une gourde emplie d'un mystérieux breuvage. Il scrutait l'horizon vers lequel fuyaient de luisantes lignes parallèles en avalant quelques courtes gorgées à son bidon. On aurait dit Clint Eastwood, mais... sans le regard et le faciès de Clint Eastwood.

Brusquement, un point orange troubla la linéarité de l'horizon. C'était lui, le train qui venait de traverser l'ouest et allait s'arrêter aux portes de l'océan. Un doute envahit aussitôt l'esprit de Théo : allait-il le retrouver dans le déferlement de la vague qui allait se déverser tout le long du quai ?

«Beau, grand, fort, gaillard, ayant l'expérience», disait l'annonce. Trois coups de sifflet, quelques derniers hoquets, et la longue rame s'immobilise. Théo guette alors, épie un à un les voyageurs qui passent devant lui. Celui-là ? Non, trop jeune. Celui-là ? Non, trop fluet. Les visages, les silhouettes défilent ainsi devant Théo pendant de longues minutes, conservant dans leur anonymat des traces de mystère. Bientôt, il ne reste plus personne sur le quai, personne que le vent, qui confirme sa présence par un long couinement aigu et monocorde. Théo se sent désemparé et s'apprête à faire demi-tour quand, soudain, du dernier wagon, le fourgon, descend un homme vêtu comme lui d'une longue cape et du même couvre-chef. L'inconnu dégage sa monture toute noire, et l'aide à descendre du train. «Beau, grand, fort...» Aucun doute, c'est lui, l'homme mystérieux avec qui Théo va peut-être traverser la France et connaître de merveilleuses aventures, lui que le hasard d'une annonce dans une revue spécialisée avait désigné comme compagnon.

Il avance maintenant, s'approche de Théo d'un pas lent et sûr, guidant lui aussi sa monture de la main droite, fermement et solidement, l'aidant à garder sa ligne. Il est blond de peau et de poil. On aurait dit Gary Cooper, mais... sans la prestance de Gary Cooper. Solide, les épaules taillées dans le roc, Théo se dit qu'il doit être un piètre grimpeur, mais malheureusement un bon rouleur, comme le laissait supposer l'entrefilet de «Cyclotourisme». Le regard de l'inconnu guette alors celui de Théo qui, à son tour, s'avance vers lui. Ils s'épient, se jaugent ; et, brusquement, sortent la main libre de leur poche et se l'empoignent fermement.

«- Théo ?» «- Julio ?»

Ils viennent de se rencontrer, mais pas de se reconnaître. Sans un mot, ils quittent la gare, enfourchent leurs montures et se rendent dans le domaine de Théo. Devant un grand bol de chocolat, ils se sont assis autour de la table de «travail» de Théo ; la table du vélo, celle où, l'hiver, il prépare ses randonnées estivales, où il cherche les cols les plus secrets, où il calcule le dénivelé de ses parcours, où il essaie de deviner un paysage, une odeur, un rêve à travers les noms transcrits sur les cartes. Bref, c'est la Table de Théo. En face de lui, Julio scrute sur le mur une gigantesque carte de France, où s'entassaient pêle-mêle des médailles, des rubans de toutes les couleurs, des autocollants, un énorme fatras de tissus et de laiton qui dissimule en totalité le Massif Central, escamote les côtes bretonnes de St Malo à Audierne et efface les Alpes. Bref, une carte de France sans la France.

Les deux hommes se cherchent toujours du regard, épiant celui qui va ouvrir le feu. Après un silence, un peu plus long et plus pesant que les précédents, c'est Théo qui décoche finalement les premières flèches, en l'occurrence une bonne vingtaine, fabriquées à Paris et dénommées Flèches de France. Il tire tout d'abord les plus petites, les plus courtes : Dieppe, Charleville, Le Havre pour ne pas blesser trop rapidement son vis-à-vis. Mais les pointes faiblement acérées ne semblent pas atteindre Julio qui ne bronche pas, écoute l'air absent, insensible et inerte. Théo se décide alors à tirer de plus longs traits, plus mordants aussi : Briançon

avec ses piques nivernaises et sa pointe terminale : le Galibier ; Marseille avec son hérissément perpétuel de Charolles aux Baux de Provence ; Luchon piquée en son milieu du plateau de Millevaches. Un petit coup d'œil sur Julio : rien, aucune réaction. Théo décide alors de tirer de son carquois sa dernière flèche, celle à laquelle on résiste difficilement : la dénommée Perpignan. Là, aucun doute, il allait toucher Julio. Il décrit alors les titanesques côtes après St Gervais d'Auvergne. Des côtes ? des murs plutôt. Il raconte la phénoménale montée vers Besse-en-Chandesse, le monstrueux toboggan aveyronnais, l'extraordinaire descente d'Espalion, les terribles méandres des Corbières, et l'étouffante chaleur de Minerve.

Et puisque les flèches ne suffisaient pas, il enchaîna aussitôt par l'exorbitant Tour de France Randonneur, poursuivi par un 400 randonneur lunaire, un monumental brevet bas normand de St Lô, un BCMF par +40°, un BCMF par -5°. Les mots s'entrechoquaient dans sa gorge. Il décrit dans le plus grand désordre ; une concentration départementale à Bruxelles, un trait d'union européen Beaugency - Le Mans, la côte des 17 tournants du toboggan Cévenol, le Mont Aigoual de la Vallée de Chevreuse, une permanente des cyclos dieppois qui se déroule chaque année le deuxième dimanche de juin, etc...

La longue litanie s'arrêta enfin. Épuisé, les lèvres sèches, Théo leva la tête, espérant, cette fois-ci, avoir vaincu définitivement Julio. Quelle ne fut pas sa surprise de croiser le regard condescendant et ironique de ce dernier qui avait écouté l'énumération chaotique de Théo avec le détachement de «celui à qui on ne la fait pas». Sans plus tarder, profitant du fléchissement de son opposant, il contr'attaqua et prit le relais, celui de France exactement, et décida, pour ne pas être en reste, d'en asséner lui aussi une bonne vingtaine. Dehors, la pluie continuait de fouetter les vitres, le vent courbait les silhouettes hiératiques des arbres encore dénudés, la plaine courbait l'échine sous les frimas de l'hiver. Des bribes de phrases, des mots glissaient sous la porte et s'envolaient vers les gros nuages gris et menaçants.

Paris-Brest-Paris... 55 heures... Thonon-Trieste... Tour du... Randonnée de la... Récompense... médailles... Harassé à son tour par le déluge de paroles qu'il venait de prononcer, Julio se tut. «Et puis, il y a le Galibier, enchaîna aussitôt Théo, brusquement remis de sa défaillance passagère, et le Galibier, le plus dur, c'est incontestablement par...

- Sa face nord» s'exclamèrent dans un même élan, et avec un parfait synchronisme Thé et Julio. Ils se regardèrent, hébétés, surpris de leurs réparties. Et brusquement éclatèrent de rire. Mais pas d'un rire semblable à celui qui succède au récit d'une bonne histoire, mais un rire profond, gigantesque, venu du plus profond d'eux-mêmes, un rire qui fit résonner les murs de la maison de Théo, tomber les médailles, sortit par les fenêtres et alla s'écraser là-bas, loin, au bord de l'horizon. Dans un même mouvement, ils venaient de comprendre que tous les mots qu'ils avaient prononcé n'avaient que peu d'importance, que leur joie, leur bonheur étaient ailleurs, dans d'autres phrases, d'autres images. De nouveau, ils se regardèrent, mais découvrirent, cette fois, dans le regard de l'autre les mêmes joies, les mêmes plaisirs, le même enthousiasme, la joie de sentir le vent de face depuis le départ au petit matin, tourner dans l'après-midi, et vous pousser dans les côtes, faisant de vous un cyclo de première force.

Le plaisir de sentir l'odeur persistante du lilas en fleur entre St Benoît sur Loire et Valençay lors d'une flèche Paris- Hendaye. L'enthousiasme de franchir le panneau sommital d'un col et de découvrir, au-delà de celui-ci, un autre paysage, longtemps imaginé, mais jamais deviné. Ils se turent alors. N'écoutant plus que le bruit de leurs regards. Et se comprirent.

Vous les rencontrerez peut-être un jour, au hasard de vos randonnées, près de Menton, lors de l'arrivée d'une diagonale, dans la montée du col de Curebausa, au cours d'une flèche Paris- Perpignan, ou encore sous l'ombre d'un arbre, sur une route éloignée de tout brevet, vidant et dégustant le contenu de leurs sacoches, contemplant avec joie l'horizon embrasé par un soleil couchant.

Vous ne pouvez pas vous tromper : ils sont deux sur deux bicyclettes noires, avec chacun deux sacoches devant et deux sacoches derrière. Ils causent rarement, roulent souvent au gré de leurs fantaisies, et ont dans les yeux tous les rêves du monde.

Ils s'appellent Théo et Julio.

Eric RUBERT
Cyclotouristes Dieppois

UN COL A DISPARU

On a pleuré une infante défunte. On a gravé dans le marbre la mort de nos héros. Le poète a chanté ce que vivent les roses... L'équilibre de la tour de Pise nous interpelle !

Mais nous a-t-on fait part de la disparition d'un modeste Col Cévenol, cette décennie ? Samedi 23 avril 1988, je quitte Bollène (84) pour rallier Pallavas les Flots.

Les 200 km du parcours d'aujourd'hui doivent me permettre d'augmenter mon capital «100 Cols» de deux unités en pays de Cévennes. Le Rhône traversé, après un regard sur les Eglises Saint-Saturnin et Saint-Esprit, magnifique ensemble en encorbellement sur le fleuve, je quittais Pont-Saint-Esprit par la forêt de la Valbonne où se niche la formidable construction de la Chartreuse, étalant ses tuiles bourguignonnes vernissées sur son écrin vert. Un au revoir à la dernière léproserie de France, et c'est bientôt Goudargues, lovée sur la Cèze.

Une longue montée m'amène à Mejannes-le-Clap, bizarrerie de cette soi-disant civilisation des loisirs. La pluie vient interrompre mes réflexions où s'agitent des urbanistes fous admiratifs d'Alphonse Allais et de ses villes à la campagne. J'enlève mon poncho à Saint-Ambroix. Me voilà dans ce pays minier magnifié par l'œuvre de Chabrol. Le Col de Trélis m'ouvre la Vallée de l'Auzonnet, et le ciel ses vannes... mon rabat de sacoches prend l'eau et ma feuille de route fait couler son rimmel. Néanmoins, je peux lire qu'arrivé au Pontil, je dois aller tout droit. Au bout de 500 mètres, une chaîne barre la route ou ce qu'il en reste ! 20 centimètres de terre gluante me dissuade d'enjamber le barrage. Le souvenir, vieux d'un mois, du passage du Col de Romeyère à partir de Chamaloc (26) où nous avons appris le sens du panneau «Viabilité incertaine» me revient. Les roues bloquées dans les garde-boue, les bien nommés, nous avons pataugé dans la gadoue jusqu'au sommet du col en portant nos montures qu'il nous fallut tremper dans la fontaine du village pour continuer notre route. Que faire ? A l'abri sous le pont, il faut bien me rendre à l'évidence : abandonner le passage, contourner la montagne du Rouvergue par le CD 128 afin d'arriver à la Grand'Combe. L'ascension entamée, je me remémore un chemin qui à partir de la nouvelle départementale, semblait rejoindre le col par le haut... «Si c'est goudronné, j'y vais !» La pluie redouble mais pas assez pour qu'à travers mes lunettes devenues translucides, je ne puisse apercevoir l'embranchement, et sous la boue, le goudron. Ce qui est dit, est dit, et Zou, tout à gauche : on y va ! 500 mètres à couper le souffle, la pluie dans les yeux, j'arrive sur un replat que ferme un portail de chantier. Sur ce dernier, des pancartes sont fixées : «Houillères des Cévennes» chantier interdit au public. Celui là je pourrai dire que je l'ai pas vu mais... «Véhicules légers allumez vos gyrophares» j'en étais dépourvu ! aussi j'avançais prudemment et là, à la place de Mon col, ils creusaient 80 à 100 mètres plus bas, une mine de charbon à découvert !

Ainsi, plus personne ne pourra plus passer la référence 30-24 de Chauvot, le Col du Mal Pertus (387 m d'altitude, à l'origine...)

Les 80 km restants furent parcourus sous le déluge. Les gouttes de pluie qui coulaient sur mes joues furent certainement les seules larmes qu'on n'ait jamais versées à l'occasion du constat de décès d'un col routier... Michelin 80/07/109.209.

Patrick UNGER - N° 2464
U.C. Mornas (Vaucluse)

LE COL PERS — ALT. 3009 M

Lanslebourg - Ce 8 août 1988. Le ciel était au grand beau en cette matinée d'été. Mais pour affronter ce 3000 m, nous avons pris les équipements que nous jugions utiles, suivant l'araignée qui nous courait dans la tête. Mon ami ROBERT: des chaussures à tige, un short, et un V. T. T. Moi, mêmes chaussures, mais pantalon de montagne, anorak dans mon sac à dos ; fort de l'expérience du 24 juillet, où ceux qui ont fait ce jour là l'Iseran et ou le Cornet de Roselend, se souviennent des douches glacées prises là haut, malgré un ciel tout bleu jusqu'à 10 h 30 !! et puis un vélo de 8 kg pas lourd à porter.

C'est ainsi que nous avons fait d'abord l'Iseran. L'Iseran ? on l'a décrit sur toutes ses coutures, sauf une. Pour moi, ce géant, qui m'a toujours fait peur a accouché d'une souris = 6 km de montée, 2 de descente. Puis 7 km de montée, et autant de faux plat, ou légère montée vers Bonneval. Et, une fois bien chauffé : 13 km d'une belle pente, pour accéder au col. C'est au cours de cette dernière partie de la montée que tu découvriras à l'Est : Le Col Pers. Son flanc gauche, à cette époque de l'année, est constitué d'éboulis provenant de l'aiguille du même nom. Du dessous du col, naît et descend un torrent. La partie droite, qui est encore enneigée en cette saison, sert de piste d'été pour la station de Val d'Isère. Tout au moins le matin.

Te voilà «branché» pour le principal. Le détail suit... Mais chaque chose en son temps... Nous sommes montés à l'Iseran, dans l'équipement ci-dessus, sans voiture suiveuse, suant chacun à notre façon... Puis, après l'effort : le réconfort. A 12 h, nos épouses nous rejoignaient au restaurant du col, pour un «machon» digne de cyclomontagnards. Que diable, il fallait prendre des forces pour les efforts passés, et ceux à venir!! Ah oui, au fait. Il était 14 h lorsque nous sommes sortis de table, et IL était toujours là, et nous ici !! Oh ! tu sais, ami muletier, ce n'est pas la mer à boire, que de monter là haut. L'Iseran est à 2764 m et le Col Pers à 3009 m d'où une dénivelée de 245 m. Sachant qu'un montagnard monte 400 m à l'heure, nous avons mis le même temps après moult arrêts.

Maintenant entrons dans le vif du sujet. Du col de l'Iseran, une route goudronnée de 1 km environ va desservir le télésiège de la station. On a ainsi l'impression d'être au pied du col et de gagner du temps. C'est faux. Car les éboulis de schistes graniteux qui rejoignent le sentier sont pentus et pas commodes à monter, avec un vélo sur le dos surtout un V.T.T.

Au col de l'Iseran, il faut monter en haut et à gauche du parking à voitures. Tu y trouveras le début du sentier qui monte au col. On passe ensuite à droite d'un bâtiment, et puis, vogue la galère.

Mon ami enfourcha gaillardement son V.T.T. et moi, je mis mon vélo sur l'épaule. Nous n'avions pas fait 100m qu'il y avait déjà un premier obstacle à franchir : une large et profonde entaille dans le sentier. Robert fut obligé de descendre de monture ; moi je fis un pas et le tour était joué. Plus haut, des blocs à contourner, même scénario. Et puis, il y eut un névé à traverser. Mais à cette heure, et à cette période de l'année, ce ne fut pas un obstacle. Plus loin, du sommet d'une bosse, on vit couler dans le bas, un torrent de 4 m de large et de 20 m d'eau, qu'il fallait franchir. Pour moi, un peu d'eau glacée dans les souliers, ça rafraîchit les idées... Mais pour le possesseur du V.T.T., quid facere ? Descendre la butte en vélo et franchir le torrent sur la monture, au risque de trouver sous les roues un caillou vicieux qui envoie son cavalier faire comme moi ; et c'est au bout de cette marche à peu près plate... où le V.T.T. ne sert à rien, comme tu le vois, que nous avons abordé la partie du sentier pentue, vélo sur l'épaule pour tous, qui en 4 ou 5 lacets monte dans les éboulis. Avant d'arriver au col, il y a un petit plateau qui fera le régal des minéralogistes. Car là haut se trouvent des roches calcaires trouées exactement et ressemblant à des éponges naturelles. Il y en a de cette taille, d'autres plus petites. Un beau souvenir à ramener d'un col de plus de 3000 m. A gauche, se trouve un cairn ayant la forme d'un cube de 1 m sur 1 m : dans une minute, c'est gagné, tu auras ton premier 3000 m. Avec en prime; la vue bien sûr, la photo souvenir, mais surtout une victoire sur une altitude qui paraissait très difficile à conquérir, et qui en somme est très facile, pour ceux que le portage ne rebute pas, pendant une heure de montée.

Descendre, fut une autre histoire. Nous en avons assez de ces lacets dans la caillasse, et de voir en face la piste bien unie de ski d'été. Elle nous tentait !! Cette année, à cette époque de l'année, c'est plutôt, une succession de névés, larges d'une cinquantaine de mètres. Nous succombâmes donc à la tentation, et mîmes nos montures à l'épreuve... Que diable, à 15 h 30, par un beau soleil, nous aurions aimé la descendre, soit en V.T.T., soit avec mes boyaux. Mais enfonçant dans une «soupe» de 20 cm nous primes le taureau par les cornes et descendîmes par la directissime: «sous les câbles», qui aboutit au pied de la station et à la route.

Nous nous sommes faits une bosse de rire, pour descendre, je te le dis. Pas commode de rester sur la selle et de conduire ces montures dans la pente !! De vraies mules, qui nous envoyaient promener cul par-dessus tête, l'homme d'un côté, le vélo de l'autre. Alors nous avons compris. Et c'est le vélo d'un côté, l'homme de l'autre, que nous sommes descendus jusqu'à la route ; le tour était joué.

Pas tout à fait cependant. Car nos épouses nous attendaient près de la voiture. Et dans la voiture, qu'y avait-il ? Mon ami Robert qui avait apporté une bouteille de champagne. Elle était au frais, et ne fit qu'un pli !! Et comme on ne marche pas que sur une seule jambe, la deuxième bouteille passa de vie à trépas, à l'hôtel, au salon, après le dîner. On parla de la journée passée, et des projets pour l'an prochain : le Jandry, un autre : 3151 m. Et si tout va bien : en haut du glacier qui sert de ski d'été aux Deux Alpes, le col du Puy Salie : 3399 m, plus quatre cols de plus de 2000 m qui sont autour. L'ami Poty les a fait en V.T.T. sauf le Puy Salie. Mais pour nous, ce sera une autre histoire.

Aux Cyclos de la plaine : En vélo, certains ont des accidents stupides. Il en est de même en montagne. Sachez que si le Col Pers est une promenade de jeune fille quand le sentier est bien tracé, déneigé, fait par beau temps et aux heures chaudes, il peut devenir dangereux s'il y a de la neige, ou si le mauvais temps et le brouillard vous prennent. N'oubliez pas que vous «chatouillez» les 3000m et que la montagne est une grande dame à respecter, et qui a ses règles...

Lucien BEROD
NICE

PROSÉLYTIQUEMENT VOTRE

Qu'il soit vraiment facile à gravir
Ou bien qu'il te fasse un rien souffrir
Petit col ou cime de renom
Sommet illustre ou col sans nom
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que ses pentes te fassent rougir
Que ses rampes te fassent mugir
Ou que tu grimpes sans effort
Que toujours tu te sentes plus fort
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que le ciel soit gris, triste à mourir
Qu'un vent narquois se mette à rugir
Ou que luise d'un éclat sans pareil
Dans son écrin bleu roi le soleil
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que belle fontaine soit ton désir
Que gourde, bidon tu doives emplir
Ou plutôt que d'eau tu aies envie
De trouver le souffle de la vie
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Qu'un contrôle soit là pour t'accueillir
C'est une oasis à conquérir
Ou qu'il faille remettre à plus tard
La plaisante halte du routard
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que tu en gardes un bon souvenir
Ou que tu craignes d'y revenir
Que tu l'atteignes tout en sifflant
Ou que tu le montes en t'essoufflant
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Qu'un décor de rêve vienne s'offrir
Qu'il t'invite encore à découvrir
Au lieu d'un Eden semé de fleurs
Un chaos aux plus tristes couleurs
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que grâce à lui tu puisses franchir
Les deux mille mètres sans coup férir
Ou bien qu'il te laisse un peu plus bas
Avec les vaches en contrebas
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Que tu aies encore à parcourir
Deux, trois lieues peut-être pour finir
Ou que déjà le haut soit en vue
Que tu y parviennes à l'heure prévue
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Et si tu te sens un peu vieillir
S'il reste quelques roses à cueillir
Alors n'oublie pas ce bon conseil
Même si pénible est le réveil
Il te procure bien du plaisir
Savoure-le donc tout à loisir.

Dominique LACROIX
N° 1843 Yutz

LE DIABLE ÉTAIT DANS LA BOÎTE

Comment est-ce arrivé ? Mon parrain m'avait pourtant fait prêter serment, la main droite levée sur l'encyclique «Solem habeo in rationibus meis», la gauche plaquée aux petits élastiques antifuites de mes derniers Pampers, de rester fidèle aux valeurs immuables du cyclotourisme que sont la roue de 650, le triple plateau, le garde-boue et les socquettes tricolores, et de renoncer à jamais aux boyaux, aux sponsors, et à la diététique frelatée du sport de haut niveau. Disciple intraitable des antiques cyclos lacédémoniaques dont on ne manquera pas de m'objecter qu'aucun n'a survécu à ce régime, je me nourris donc de brouets immondes où barbote du pain noir d'Autriche, m'abreuve de boissons suspectes, entre autres le redoutable Coca Cola ; ce qui fait dire à mon entourage avec une hypocrisie cousue de fil à boyaux, que le vélo, y'a décidément que ça de vrai pour la forme et qu'ils envient une chance comme la mienne. Pourtant malgré mes gloses délirantes sur la densité poétique, des brumes plus opaques, ou les vertus thérapeutiques des pistes défoncées sur les coccyx déglingués, mon zèle ardent de prosélyte n'enregistre que de lâches dérobades: «Cette année il faut absolument que je gagne la course en sac à la kermesse de St Cucufa, et je m'entraîne dur ; toi, un sportif, tu devrais comprendre.» «Ou bien» Il paraît que ça va bouger à la Bourse ; je ne peux pas compter sur ma femme pour surveiller mes «Cotonnières de l'Alaska», et mes «Chemins de Fer Tahitiens»; sortie de ses casseroles, faut rien lui demander. Une autre fois, je dis pas...» Le coup d'après justement : «T'as vraiment pas de pot, la chatte va faire ses petits ; ça fait déjà quatre fois cette année, tu parles d'une salope! La dernière fois, en plus des petits, elle nous a fait des complications. Mets-toi à ma place.» Je sais que des bruits malveillants circulent dans mon dos, que j'aurais autrefois obligé des copains à dormir à six dans une cabine téléphonique de Troyes ; je tiens à rétablir les faits : c'était à trois dans une cabine de Sixt. Nuance... Que ne dit-on pas encore ? Qu'hébergé un soir par des amis, j'aurais exigé qu'ils me remplissent de foin la baignoire afin que je m'y vautrasse comme un porc. Ça ne mérite même pas un démenti ; à défaut d'émules, on fait des envieux.

Mais que vaudrait cette austérité monacale sans un désintéressement absolu ? Tel un routier sympa comme y'en a pas, je roule pour moi tout seul, pas pour le pneu qui fait Pschitt ou la jante à géométrie variable, ni pour de dérisoires flatteries d'amour-propre. J'en connais des, je vous dirai pas de noms pour m'éviter des repréailles, qui ont dû déménager avec leurs pleines valises de diplômes, décorations, gobelets et saladiers, qu'ils s'arrachaient les cheveux de ne pouvoir mettre en valeur dans leur modeste H.L.M. alors que le musée du Louvre aurait à peine suffi. Dieu merci, ça ne risque pas de m'arriver. Par contre, et toute modestie prestement ravalée, rien ne semble m'interdire de me considérer comme le cyclo-étalon bientôt déposé, vu son âge, au Pavillon de Breteuil à Sèvres, en illustre compagnie.

Hélas ! tout s'est effondré en cette fatale journée du 1.9.88 ; Sans avoir rien compris au film perfidement mis en scène par les forces du Mal, je me surprends à crapahuter laborieusement, un moutain-bike à mon flanc droit, des nuages noirs à mon flanc gauche, sur une trace précaire censée me conduire au Villgrater Torl, un obscur col de l'Ost-Tirol dont j'ignorais jusqu'à l'existence avant d'en être informé deux heures plus tôt à Maria Hilf par une pancarte aguicheuse. J'aurais pu, dans le sens du poil, dévaler bestialement le Deferegental jusqu'à Lienz, mais trois fois la même vallée dans la vie d'un cyclo réputé équilibré, outre que ça frôle le gâtisme certifié, c'eût été trahir mon idéal pur et dur. Je finis donc par poser un brodequin vainqueur, puis deux, sur ce col inconnu, indigeste et ingrat comme ça devrait pas être autorisé. Inutile d'ajouter, mais j'y tiens, que je suis hors d'état de nuire, et pourtant la solitude de ces alpages m'a évité tout gaspillage de mon souffle anémique en oiseuses grüssgotteries (1) et en justifications embarrassées (2) de la présence d'un vélo dans mon paquetage. Un résidu de connaissance me permet de distinguer une petite boîte aux lettres fixée à un piquet, présence moins que congrue sur ces hauteurs où n'apparaît pas le moindre Hilton, pas de moindre chalet, ni la moindre ruine fumante en tenant lieu. Méfiance : le Sud-Tirol n'est pas loi, non plus que le temps où ponts et pylônes s'envolaient gaiement dans l'azur au nom de la réunification. Bon ! On n'est pas là pour dissenter de l'éternel penchant qu'ont les peuples à remettre en question les limites où les diplomates se sont donnés tant de mal à les enfermer. D'une main blanche, j'ouvre quand même la boîte ; à l'intérieur, mon nez épaté n'en croit pas ses yeux, tout le nécessaire du jeune cyclo standard en mal d'estampille. C'est alors que ma raison prend congé de mon cerveau sans le préavis légal de cinq jours,

et moi, sans plus réfléchir qu'un stupide saurien du secondaire à la fatalité inexorable de mon geste, j'empoigne le cachet d'une main assurée, l'appuie fermement sur le tampon encreur, applique la mystérieuse empreinte sur mon petit calepin avec la mine sourcilleuse d'un rond-de-cuir sous-alimenté du Zizoukistan, remets l'attirail en place, non sans me dire que chez nous en France... Passons ! Le couvercle en retombant fait le bruit du piège qui se referme sur le sot qui s'y est laissé prendre.

Je réalise soudain mon serment violé dans une seconde d'inconscience imbécile mais le mal est fait et c'est en vain que je bats le rappel des circonstances atténuantes ; aucune ne résiste plus de huit secondes et demie, chrono en main, à une analyse approfondie. Le Pavillon de Breteuil à Sèvres n'est plus que le paradis perdu où mon corps embaumé ne sera jamais exposé à l'hommage ébahi des générations futures de cyclos. La Roche Tarpeienne est toujours aussi proche du Capitole.

Il ne me reste qu'à l'encadrer, cette satanée empreinte ; pas plus moche d'ailleurs, que celles de nos 17237 bureaux de poste ; au centre : 2502 m, c'est l'altitude, et autour, Villgrater Torl - St. Jakob-i-D. Si vous croyez que j'affabule, je veux bien que Lucifer m'empale sur ma tige de selle. Et maintenant allez savoir pourquoi, depuis qu'elle m'a fait chuter, il m'arrive de la contempler avec attendrissement, et je finirai sans doute par l'aimer, comme on finit par aimer ce qu'on ne peut effacer ; et puis je n'ai qu'elle et sa solitude m'est pitoyable dans ce cadre trop grand pour elle ; il va falloir l'entourer, chasser et mendier le tampon. C'en est fini du cyclo pur jus de chaussettes tricolores, mais après tout, mon serment, je ne l'avais que prêté. Tout de même, et soit dit en repassant, comme disait ma grand-mère blanchisseuse sans qui l'humanité blafarde croupirait encore dans l'ignorance de la pattemouille, il y a gros à parier que le diabolin farceur planqué dans la petite boîte du col n'a pas fini d'en rire.

(1) De Grüss Gott, formule de salut utilisée dans les Alpes germaniques et signifiant littéralement : T'as le bonjour d'Allah.

(2) Et d'autant plus en Allemand.

Michel PERRODIN N° 26
TALANT

LA DERNIÈRE TENTATION DU CYCLO

(à prononcer à l'italienne)

SCORE : 16

24/10/88 - St Jean-de-Luz Sur Golfe de Gascogne : soleil, mer belle à peu agitée, vent d'est force tranquille 2 à 3, température très douce. Ce que l'on appelle une splendide journée d'automne.

Une Palombe Bleue SNCF nous a déposés d'un coup d'aile, ce matin tôt : deux cyclos plus une cyclote. Un quatrième nous attendait ; venu en voisin, il est sur son territoire. Quant aux vélos, ils ont sagement voyagé en bagages, carapaçonnés, pardon - caparaçonnés de cartons SNCF.

A notre programme : nous allons égrener un CHAPELET de cols basques, à cheval sur la frontière, en 3 jours jusqu'à Pau. C'est la sortie «productiviste» de cette année, dans le but avoué d'allonger un peu nos listes annuelles maigrelettes. Que celui qui n'a jamais ainsi péché... me jette la première rustine ! Mais c'est aussi une façon de terminer en beauté, car à cette saison, il s'agit sans doute de notre dernière grande sortie. J'ai découvert il y a quelques années, du côté de chez Pierre Roques, et avec lui, l'éblouissement des vallées pyrénéennes au 1er novembre, quand l'automne avancé incendie les forêts. Et je me suis toujours promis de revenir de temps en temps à cette date. Partout, l'automne est roux, mais dans les Pyrénées, certains paysages touchent au sublime. Est-ce parce que l'air y est plus transparent ? Jaune, Orangé, Rouge, quel peintre fou a osé ces couleurs franches, plus pures que celles d'un Van Gogh ?..

- Dis donc, Joëlle, tu viens ou tu rêves ? !!! Tu comptes passer Ispéguy en pleine nuit ? - Attends une minute ! Je boucle ma sacoche et j'arrive ! JE CONFESSE les avoir fait légèrement attendre ce matin, au moment du départ. On est cyclote ou on ne l'est pas... La cyclote est rarement aussi pressée que le cyclo. Elle s'attarde, contemple, enlève ses gants, cueille une fleur, ou enfile un pull... ces petites haltes font partie de son plaisir de rouler. A cyclo-touriste, cyclo-touriste et demiE... pense-t-elle parfois. Enfin, c'est vrai que d'autres fois, elle exagère un tantinet... A propos d'Ispéguy, ça serait beau, certainement, ce col sous les étoiles. Mais j'aurais peur que la frontière soit fermée, et d'être prise pour une terroriste en cavale par la guardia civile, malgré la CHASUBLE recommandée par notre grand-prêtre pour la route de nuit dans le dernier numéro de Cyclotourisme. - Bon, me voilà ! Départ. 50 mètres plus loin.

- Wzzzzz !!! Font les pédales de Philippe, soudain libérées par la roue libre, dont le cliquet vient de céder. La consommation de Philippe normes UTAC est de : un noyau par 10000km et 150 cols. (U.T.A.C. = Utilisation Temporaire d'un Accessoire Cyclo). Seule consolation : il pourra concourir pour le prochain trophée Michel Jonquet ; 50 mètres ce matin, qui dit mieux ? GLOIRE au dieu des cyclos, qui doit certainement exister, puisqu'il a placé un marchand de cycles, presque en face de la gare de St Jean-de-Luz ! Qui plus est, il ouvre tôt, et est bien fourni en couronnes de 28, un véritable MIRACLE.

9 h 30, roue libre changée, vrai départ, sur la route d'Ascain. SAINT IGNACE, priez pour nous. DE LOYOLA, priez pour nous.

Et de deux (cols). St Ignace à 169m ce n'est guère remarquable, mais De Loyola à 436 m, je sens que nous nous élevons, spirituellement. Frontière à Dancharia. Les douaniers français nous font «bonjour» de la main. Quant aux espagnols, ils doivent être à la chasse à la palombe. Quelques achats aux «ventas» côté espagnol, en vue du pique-nique. Fromage de brebis, jambon de Bayonne, et Gâteau Basque, ça va de soi. Des palombes sont pendues à côté de l'entrée, la tête ensanglantée. Quand je pense que des caravanes de chasseurs viennent de tout le sud-ouest, et s'installent ici en cette saison, pour une telle triste besogne. Les vols migratoires passent dans les échancrures de la frontière, où les guettent les hommes cachés derrière de petits postes de tir. Les municipalités leur louent les emplacements. Cols à louer... pour donner la mort pour le plaisir... C'est, paraît-il, extrêmement cher ! Collado Urbia. Et de trois.

Vallonements roux, mais d'un roux tirant vers le brun plutôt que flamboyant. La sécheresse de cet automne est passée par là : les feuilles se sont recroquevillées sur place, sans prendre leurs couleurs irréelles habituelles. Là-bas, atténué par la brume de chaleur, le scintillement de la mer, porteuse d'une multitude de petits miroirs. LES PITRES. Ici ne s'aventurent que des moutons, des chèvres, des pottocks et des cyclos des 100 Cols - les pitres, qui voulez-vous que cela soit ?

(Les pottocks sont des chevaux basques en semi-liberté). - Dites, on quitte la route, il y a un raccourci. Nous avons parmi nous deux géographes, qui, pour le meilleur - ou pour le pire ! - se sont concertés. Fougères, clôtures à vaches, passages entre rochers, prairies spongieuses, bon, ce n'est que le pain quotidien du cyclo-mulet (qu'il ait avec lui une bique de montagne ou pas, suivant le mot de Michel Depond). - Mais sautes-le donc, ce barbelé ! - Dis, les vautours qui tournent, c'est pour qui ?

De là-haut, narquois ou intéressés, ils nous regardent, traçant des cercles au-dessus du pic Atchou... ria! Col des Trois Bornes. Une, deux, trois, le compte y est. Pique-nique à l'ombre, côté espagnol : que calor ! 5 minutes de sieste. Béatitude. Mais les voilà déjà qui s'agitent... Oh là là ! La peau tiède de soleil, il faut donc repartir. Notre collection de cartes en tous genres propose plusieurs versions pour la suite, sur le versant espagnol. La Michelin semble être globalement la plus à jour, bien qu'elle situe là où nous sommes une route qui ne passe qu'en contrebas - personne n'est parfait. - C'est par là ! - Cette route, elle ira où ! - Irazaco (n° 5) - Ach so ! (Bernard parle volontiers allemand). - Et à Also (n° 6) - Et à Esquisaroy (n° 7), pendant qu'on y est.

EVANGILE, selon St Jean (Pied-de-Port). Parmi nous est Pierre, le «gascon», peut-être le plus fervent cyclo d'entre nous. Pourtant, de lui, il a été dit: «- avant que le coq ne chante, Pierre, tu m'auras renié trois fois.» Il est treize heures, et tous les quatre nous poussons nos vélos, le long d'un sentier ravineux, vers là-haut le n° 8, le Collado Atchu... ela ! Chaleur, poussière, j'entends Pierre ronchonner. La vue du haut nous récompense un instant. Un peu plus loin, à niveau, le Collado Measca (n° 9).

Puis voici la descente, sur une route en terre très caillouteuse. Mains serrées sur les freins, les vibrations sont douloureuses. Pour Philippe et Bernard, plus vite en bas, plus vite fini : les voici qui dévalent ce calvaire-à-rebours. Quant à Pierre et moi, nous préférons ralentir, zigzaguer entre les cailloux. Mais voici qu'il s'arrête pour souffler un peu : - Non d'un... qu'est-ce que c'est pénible ! Je ne sais pas si je vais faire toute la balade avec vous. Pierre a très peu d'entraînement cette année, car il a retapé sa maison. Et comme il habite le coin, il se dit qu'il pourra facilement revenir. Insidieuse tentation, qui va grandir, grandir...

Collado Lizermeaca. N° 10. Le goudron. Col en descente. Pour moi, il compte, car ma règle du jeu, c'est la collection, non la valeur de l'effort physique - mais libre à chacun de se forger sa propre règle. Près de la route, une fontaine d'eau fraîche, où nous remplissons les bidons. Halte - gâteau basque. Nous foulons de la menthe sauvage. Petit aller et retour au Collado Anzola, tout proche. Puis, d'un coup de pédale, le Puerto de Olsondo. N° 12. Des géographes en folie ont ici baptisé un col tous les 500 m. Mais ne boudons pas notre plaisir ! ELEVATION. Une route au goudron un peu défoncé, grim pant à flanc du Gora Makil. Au loin, bien plus bas, les CLOCHETTES des troupeaux, dont le son monte jusqu'à nous. Le N° 13, le Collado Urrizte, n'est pas exactement sur la route, mais légèrement au-dessus, sur un chemin de terre, à 20 m. En confrères scrupuleux, nous nous avançons, jusqu'à ce que très précisément, notre roue avant rencontre le changement de pente. Exercice délicat : déterminer où est exactement un col, au mètre près, pour avoir sa conscience avec soi. Si des promeneurs aperçoivent notre ballet, ils vont vraiment se poser des questions sur notre santé mentale.

Collado de Escosco (n° 14). Philippe et Bernard sont depuis longtemps partis devant, fringants. L'après-midi avance. Moi qui ne grimpe pas vite, je n'ai plus le temps d'aller au bout de cette route en cul-de-sac : - Tant pis pour le Collado Inzulegui, je rebrousse chemin ici. Mais toi, Pierre, tu vas plus vite que moi, avance-toi ! - Non, je reviendrai. Je redescends aussi. Ce coup-ci, il a renoncé tout de bon, Pierre: il n'a vraiment pas le moral aujourd'hui.

Le Collado Archiserri (n° 15) est un peu au-dessus de la route, on l'attaque sur l'élan de la descente. Puis, retour à la grand-route. Plongée dans la vallée, tête dans les épaules. Pampelune est 65 km plus bas, mais nous obliquerons bien avant. **DONNEZ-VOUS LA PAIX.** Aujourd'hui, c'est grand jour de trêve entre automobilistes, et donc aussi entre automobilistes et cyclistes. Petits chiffons blancs noués aux rétroviseurs et aux essuie-glaces. Tout le monde nous fait de grands sourires.

- Et si je nouais mon mouchoir à un câble de freins, pour les saluer ? Drôle de jour de paix, quand même, où l'on assassine les colombes... **AGNUS DEI.** Fais attention ! Il y a un mouton sur la route ! Plus loin, c'est carrément tout le troupeau, sur le chemin de l'étable, à travers lequel il faut se frayer un passage. Le jour décline. Les deux tee-shirts rouges, c'est Pierre et moi, nous nous hâtons maintenant vers le pied du col d'Ispéguy.

Il s'arrête pour manger quelque chose. Grommelle des idées d'abandon. Je ne sais plus trop si, à ces paroles, le coq de la ferme voisine a chanté - sinon, c'est qu'il était enrôlé.

- Allez les rouges ! Sur ces encouragements, le blanc - c'est Bernard - et le jaune - c'est Philippe - nous rattrapent. Enfin, quand je dis que Bernard est blanc, c'est sans tenir compte de la grande inscription bleue «SNCF» qui lui barre le dos. Il paraît que c'est irrésistible dans les gares, tout le monde est aux petits soins pour son vélo. Bernard n'a jamais été à la SNCF, mais il y a un ami. Mais au fait, qu'est-ce que je fais à rouler avec ce faux cyclo, ce vendu, qui s'habille aux frais de nos administrations ? (il a aussi un tee-shirt PTT du plus beau jaune).

Voilà qu'il a dû entendre mes invectives intérieures, il rejoint les jeux autres devant, et je reste toute seule alors que la route se redresse. Je comprends bien leur impatience, et leur envie de grimper à leur rythme. Même Pierre m'a abandonnée. Si toi aussi tu m'abandonnes... Je dois vraiment ramer... C'est également que c'est la dernière montée, et qu'ils ont tous retrouvé des forces nouvelles, comme un cheval qui sent l'écurie. Mais moi, petite : cyclote imperturbable, petite fourmi acharnée, de lacet en lacet, je grignote aussi cette montée. Un grand calme, manteau de nuit piqueté d'étoiles et de planètes vagabondes, est descendu sur la montagne. Somme toute, j'aime beaucoup cette solitude, et je sais qu'ils ne sont pas inquiets : je finis toujours par arriver.

Fluidité de la nuit, mon vélo glisse plus qu'il ne roule, accompagné du léger vrombissement de la dynamo. Les arbres ont des silhouettes fantasmagoriques. De temps en temps, une voiture, annoncée de très loin par ses phares : je me déporte au maximum à droite, le rétroviseur de guidon est diablement* utile. Excellent goudron, et bandes blanches réfléchissantes de chaque côté.

Col d'Ispéguy (n° 16). Bernard, **SAINT-BERNARD**, gentiment, m'attend. - Il te reste quelque chose à manger, dans ta sacoche, Bernard ? - Non. **TOUT EST CONSOMME.**

Cette parole est terrible, particulièrement dans sa bouche, lui qui est un perpétuel affamé. Sa sacoche est d'habitude un Kolossal garde-manger (mais ça ne lui profite pas, comme disent les grands-mères...). Bonsoir, France. Personne, barrière levée, on y rentre comme dans un moulin, vraiment. - Dis, on est fauchés, en France, on ne peut même pas se payer de la peinture blanche. Descente. La route virevolte, ruban gris-noir se fondant dans l'obscurité. Je descends tout doucement, ma vue se brouille, la chaussée continue-t-elle ici ou là, ne suis-je pas en train de foncer ! vers le ravin ? Paradoxe : une voiture nous sauve. Elle descend très prudemment, nous lui emboîtons les roues, profitant de ses phares, quel luxe ! **COMMUNION DE TOUS LES SAINTS.** Philippe s'était occupé, en éclaireur, de faire chauffer le dîner, à l'hôtel-restaurant de St Etienne de Baïgorry. Vin d'Irouléguy, salmis de palombes (mmhh !!! que voulez-vous, j'assume mes contradictions...), et l'inévitable gâteau basque. Après le dessert, étalage des cartes : 20 cols demain, dont 6 que personnellement j'ai déjà faits. - C'est quand même une honte, si tout le monde faisait comme nous, le diplôme des 100 Cols ne vaudrait pas tripette...

- Tu crois que demain nous aurons encore du soleil ? - Je connais un pays, quelque part en Allemagne, où l'on dit : il fait beau quand les **ANGES** voyagent. J'ai ouvert ma fenêtre sur la nuit pour les guetter. Je n'ai vu

qu'une étoile filante. Ou bien était-ce un ange déchu ? J'ai fermé les yeux et, DIEU seul le sait, j'ai peut-être continué à franchir des cols en rêve, sur une route imaginaire. ITE MISSA EST. .

Je dédie ce texte à Paul André, qui nous en écrit de si beaux, en toute amitié.

* NDLA : ce mot est sans doute une faute de frappe dans un tel contexte ; nous déclinons toute responsabilité pour cette regrettable intrusion.

Joëlle BRIOT-GIRAUDIN

GARE AUX CHIENS MÉCHANTS !!!

Je ne vous ai pas raconté l'épisode du chien féroce... Le gros chien, le chien méchant, le chien qui aboie en essayant d'attraper votre fesse s'il est grand, ou votre mollet s'il est plus petit, même quelquefois la chaus-sure... le chien errant, le chien de ferme, le chien enragé, le chien de sa chienne... le chien inconnu, pour tout dire, c'est la terreur du cyclo, car haut perché sur sa selle, les jambes nues, les jambes nues et blanches qui remuent, brillent au soleil et les excitent, on est peu de chose, nous autres pédaleurs, en équilibre pré-caire, oui, on est peu de chose...

La côte est rude, il fait très chaud ; parti dès potron-minet de Vollore-Montagne, je tire une langue comme ça... Mon bidon est vide depuis une belle lurette. ; Vite une ferme, à défaut de fontaine, pour y mendier un peu de divin breuvage, l'eau fraîche et pure des monts d'Auvergne, car je bois beaucoup pour éviter les crampes.

Veine ! En haut de la pente, justement, un bâtiment. Je me hisse peu à peu vers lui, j'y arrive, je pénètre sur le chemin qui y mène... quand un grognement brutal et des aboiements féroces me font sursauter... Un énorme chien noir fonce vers moi, la menace et la bave aux lèvres... Sans hésiter, je fais la seule chose possible en ces cas là... Descendre de vélo pour m'en servir comme bouclier !... Et patatras, je me retrouve par terre, allongé de tout mon long, le pied malencontreusement coincé dans une pédale trop serrée... le chien se rapproche à toute allure, il grossit à vue d'œil... il devient colossal... je protège mon visage du coude, le chien bondit... au-dessus de moi et continue à courir en gueulant toujours aussi fort derrière un chat ou un poulet, que sais-je ? Sans plus faire attention à moi que si je n'existais pas... Le mépris le plus total... J'en suis ulcéré !

Les paysans me relèvent, en me disant: Il n'est pas méchant !!! J'ai vu, merci... Je lave mes genoux et mes coudes écorchés, je bois abondamment pour apaiser une soif décuplée par l'émotion... je remplis mon bidon... et je quitte la ferme...

«Vexé comme un renard qu'une poule aurait pris.»

Jacques BENSARD
GRENOBLE

MAUVAIS DÉBUTS (CHAPITRE II : «L'ENGIN DE MORT»)

(voir le chapitre 1 dans la revue N° 3)

En recevant la dernière revue de notre club, j'ai lu que nos amis auvergnats organisaient le 21 août 1988 un rassemblement au col des Dansadoux. Ce col, que les cartes Michelin désignent souvent sous le nom de col de Faye à l'altitude de 1030 m, figure dans le catalogue Chauvot sous références 76-07-17-11.

Ce col m'est particulièrement cher car il évoque pour moi un bien singulier souvenir entre autres souvenirs familiaux ceux-là, mais procédons par ordre. Au bas du col versant Est se trouvent le gros bourg de Viverols et le petit village d'Eglisolles où est né mon grand-père en 1863. Amis auvergnats, je suis un peu des vôtres. Ce brave homme était né au lieu dit «Vertamy», une ferme isolée dans la montagne où les nuits d'hiver, des loups affamés venaient hurler autour des bergeries. Ferme où l'on n'accédait que par des sentiers, la route carrossable n'ayant été construite qu'en... 1979, encore s'agissait-il de desservir un relais télé installé sur un sommet voisin. Je me souviens y être monté à vélo en 1941. J'y fus, paraît-il, le premier véhicule autre que char à bœufs, c'est du moins ce que m'ont dit mes amis locaux, à l'époque, en s'efforçant bien maladroitement de garder leur sérieux.

A une dizaine de minutes de là, le hameau du Verdier, berceau de la famille Daurat dont l'un des siens prénommé Didier (né à Montreuil/s Bois), fut l'un des pionniers de l'époque héroïque de l'Aéropostale. En résumé, si lui et moi ne sommes pas descendus des montagnes, c'est que nos aïeux en sont descendus avant nous.

Toujours à Eglisolles, au hameau de «la Grange» se serait caché le jeune Louis XVII, mais là je suis un peu sceptique. Les supposés refuges des Enfants du Temple, c'est un peu comme les chapeaux de Napoléon et les lits à baldaquin de Catherine de Médicis, à croire que l'un, comme le chantait Brassens «n'a jamais quitté son chapeau devant personne» et que l'autre, à passé sa vie au lit.

Passons à Sauvessanges, un village voisin où au XVIIIe siècle, un certain Seigneur de Crozet, qui s'était mis en tête de découvrir ce que Christophe Colomb avait oublié, découvrit à l'ouest des Kerguelen, un archipel qui porte son nom et qui appartient toujours à la France.

Au milieu de tous ces petits villages, Viverols qui en est le chef-lieu de canton et la plaque tournante, a aussi son grand homme; Henri Pourrat, l'auteur de l'immortel Gaspard des Montagnes, dont la notoriété va bientôt supplanter le nom de Livradois où se déroule l'action de cet ouvrage. Il y a déjà un itinéraire dit «route de Gaspard des Montagnes». Henri Pourrat (1887 - 1959) était né à Ambert mais sa famille possédait une maison de vacances à Viverols ; aujourd'hui ça s'appelle une résidence secondaire et elle y venait souvent. Mon grand-père l'a très bien connu alors qu'il était encore enfant.

Personnellement, je n'ai jamais rencontré ce grand écrivain, mais je me souviens très bien, vers 1933-34, avoir fait quelques tournées de chevaux de bois à la fête patronale avec sa nièce prénommée Lucette. Elle avait un frère aîné qui s'appelait Louis et qui fut malheureusement enlevé à la fleur de l'âge par je ne sais trop quel mal. Comme c'était un fervent adepte des sorties à bicyclette, quelques bonnes langues du pays ne manquèrent pas de rendre le vélo responsable de ce trépas prématuré sans autre explication scientifique qu'un refroidissement négligé. Le vélo fut donc qualifié «Engin de Mort», terme que je devais entendre bien souvent répété par la suite et qui ne facilita guère mes débuts cyclo au pays de mes ancêtres.

Mais que cela ne vous empêche pas d'aller faire un petit tour à Viverols, y admirer les ruelles pittoresques du vieux bourg, son petit musée d'histoire locale et surtout, les imposantes ruines de son château féodal. Au début du siècle, un espèce de Béotien l'avait acheté avec l'intention de le démolir et de reconstruire je ne sais trop quoi, avec les matériaux récupérés : de magnifiques pierres. Quelques charges de dynamite eurent vite fait de venir à bout de toutes les vitres du village, et cela sans grand dommage pour le château,

hormis une cicatrice au bas d'une tour et paraît-il, une dans le fessier du Béotien chassé par les villageois. Quand cette visite sera terminée, ce sera l'heure de la pause casse-croûte, alors profitez-en pour déguster les merveilleux saucissons de mon ami Paul Morel (pub gratuite).

Quand vous verrez ce magnifique réseau routier qui dessert la région, les jeunes auront bien du mal à imaginer que dans les années trente et même après, il n'y avait dans le périmètre limité par Ambert, St. Anthème, St. Bonnet le Château, Usson en Forez et Arlanc, aucune route goudronnée ; les départementales étaient des chemins étroits, caillouteux, poussiéreux et bosselés, notamment celle du col de Chemintrand, la piste de toutes (...) où deux cantonniers armés d'une petite mallette avaient pour mission de casser trois kilomètres de tas de cailloux entre Viverols et le hameau de Paillanges. Du travail assuré pour un bon demi-siècle, si la guerre n'avait mis un terme à ce chantier digne du Moyen-Age.

Mais le col des Dansadoux, que devient-il dans cette histoire ? J'y arrive (enfin). Nous sommes en 1935. Après avoir réussi brillamment (hum) mon CEP, mon père m'avait offert le vélo depuis longtemps attendu et il fut décidé que je passerais les vacances scolaires chez Marraine à Viverols, en emmenant le vélo bien entendu. Si j'avais été un peu plus perspicace, j'aurais vu que Marraine avait gratifié le vélo d'un regard dépourvu d'aménité qui ne laissait rien augurer de bon pour l'avenir.

Ma seule préoccupation était de grimper un plus de 1000 m, et pour cela, j'avais le choix : Chemintrand et Dansadoux ; les Pradeaux, c'était un peu trop loin. Vous m'objecterez que Viverols étant à 870m ; grimper entre 1030 et 1080 ne demandait pas une grande dépense d'énergie mais quand on a 12 ans, on ne se préoccupe guère de ces détails. Il se trouvait qu'un autre jeune vacancier prénommé Etienne avait fait le même projet. On se mit bien vite d'accord ; Dimanche Chemintrand et lundi le Dansadoux.

Chemintrand ne nous posa aucun problème, cela nous avait même paru trop facile. Après un bref arrêt en haut du col, ne pas manquer l'arrêt à la vieille auberge Batisse où peu de choses ont changé depuis le second empire ; il fallut redescendre car Etienne devait être présent à la maison où l'on recevait la tante Casse-Pieds qui habitait Usson ; une brave femme aux accolades redoutables où l'on risquait rien moins que se faire éborgner par sa monture de lunettes, se faire racler l'épiderme par sa joue aussi râpeuse que celle d'un vieux sapeur et de plus, qui sentait le mouton. C'était du moins ce que prétendait Etienne.

Ce fut le lendemain que les ennuis commencèrent. La tante était rentrée à Usson en oubliant ses lunettes à Viverols. Etienne avait donc reçu l'ordre de les lui rapporter, donc pas de Dansadoux ; tant pis, on n'en était pas à un jour près. Etienne m'ayant demandé de l'assister dans cette épreuve, j'acceptais, mais étant bien entendu que je l'attendrais sur la place du village, ne tenant pas du tout à voir et encore moins à connaître la tante Casse-Pieds qui sentait le mouton.

C'est au retour que le drame se produisit. Au bas d'une descente, à la sortie d'un virage, juste avant le pont sur l'Ance, limite départementale entre la Loire et le Puy de Dôme, un virage très sec avec cailloux, gravillons et bouses de vaches qu'Etienne négocia tant bien que mal et que je ne négociais pas du tout. Quel plongeon. Il s'en fallut de peu que, décollant de ma selle en terre Forézienne, je n'atterrisse en terre Arverne. Le vélo s'en tira pas trop mal mais votre serviteur : genoux, coudes, menton, bonjour les dégâts.

Inutile de vous décrire l'arrivée chez Marraine après avoir, suprême vexation, traversé tout le village dans cet état. «A l'étable» vociféra-t-elle. Ce n'était pas à moi que cet impératif s'adressait mais au vélo qui termina piteusement les vacances sur une botte de paille à portée des coups de queue de la Roussotte quelque peu intriguée par ce voisinage. Heureusement que Marraine a vécu assez longtemps pour connaître l'ère des engins polluants, pétaradants et écrasants. Suivit la lettre aux parents «inconscients» qui mettaient de pareils «engins de mort» entre les mains d'enfants inexpérimentés, lettre qui rappela à Papa et Maman un autre incident, vieux d'à peine trois mois mais pour cela, consulter la revue N° 3. La rentrée scolaire cette année là n'eut rien de triomphal, papa ayant décrété et cela sans appel, que si à la caserne je me tenais sur un cheval comme sur un vélo, je serais tout juste bon à brouetter le crottin (il avait été dragon). Et pour couronner le tout je dus encore me faire opérer des végétations. Je m'en rappellerai, des vacances de 1935.

Le col des Dansadoux fut remis à l'année suivante, autrement dit un siècle pour un gamin de 12 ans, mais à cet âge- là, on évolue vite ; l'année suivante les vacances chez Mairaine, cela faisait un même attardé, je préférais les ballades avec les copains et à Viverols, «l'engin de mort» était toujours interdit de séjour et pas seulement chez Mairaine.

Une année passa encore. Je n'étais plus écolier, pas très studieux, mais marmiton dans un restaurant et cela depuis trop peu de temps pour avoir droit aux congés payés.

Puis les années passèrent, puis il y eut ceci, puis il y eut cela... Le col des Dansadoux figure sur ma liste sous le N° 378 en date de juin 1965 alors qu'il aurait dû porter le N° 3 en date d'août 1935. Trente ans pour grimper un col de 5 km à 4% est une prouesse dont peu de mes confrères peuvent se glorifier.

Si quelqu'un a fait mieux...

René LORIMEY

MON 3000 D'ANTHOLOGIE

Personne, parmi les cyclomontagnards que nous sommes, ne conteste l'utilité de notre guide à tous, à savoir le guide Chauvot. Que d'heures passées à rechercher, répertorier, cocher ces cols avant de les concrétiser sur la carte Michelin pour que le rêve soit plus complet ! Oui, notre bible à tous nous fait rêver, et c'est bien en cela qu'elle est indispensable.

Elle nous permet aussi de dénicher des cols inconnus, situés dans des ascensions célèbres, comme par exemple le Collet de Plan Nicolas pour le Galibier versant nord, ou le col des Tempêtes pour le Ventoux versant sud. Quelle joie pour un «cent coliste» que de découvrir un nouveau col (escaladé par mégarde) et non comptabilisé dans le bilan de fin d'année !

Elle peut cependant être source de désillusion (rarement) si on ne prend pas le temps de la lire attentivement. Au mois d'août 1988, je suis en vacances à Briançon, haut lieu cyclo par excellence. Nous décidons, mon frère Alain et moi-même, de faire l'ascension du col du Sommeiller, culminant, sur la foi de renseignements cyclos dignes de confiance, à une altitude de 3009 m. Le premier plus de 3000 ! Le rêve ! L'extase ! A nous les hautes cimes alpines ! Nous ferons par la même occasion notre premier essai de V.T. T. Ce fut fabuleux, tout y était : le paysage presque andin, les névés absorbant la piste et les quelques motards englués à pousser leurs bécanes dans la neige, les cascades, la flore, le soleil, même la portion de goudron perdue au milieu des cailloux, et surtout la pancarte sommitale, objet de tous nos désirs, avoués ou non, plantée là dans la neige : Col Sommeiller - 3009 m. Photo souvenir pour immortaliser cet instant inoubliable, sur fond d'aiguilles déchiquetées et de lacs glaciaires. Le rêve est réalisé. Après le col d'Allos, premier plus de 2000, voici le premier 3000 ! Le retour fut un vrai plaisir. La rigidité et la souplesse du V. T. T. furent très appréciées, malgré quelques «avatars» dus au mauvais entretien de ces vélos de location. Décembre 1988 : L'instant rituel de l'édification des listes est arrivé ; celui où le bilan de l'année est transcrit noir sur blanc, celui où chaque col est consciencieusement coché sur le guide Chauvot. La routine quoi ! Que vois-je ? O sacrilège ! O rage ! O désespoir ! Une erreur de frappe, une coquille serait-elle possible ? Mais non, je dois me rendre à l'évidence, le col du Sommeiller ne culmine qu'à 2993 m ! Vivement que le niveau de la mer baisse de quelques mètres (à moins qu'un nouvel additif libérateur ne vienne modifier cette maudite altitude, et me rendre ainsi ma joie de vivre !)

Dernière minute : On signale de source sûre (encore une !) qu'un certain Robert Chauvot, armé d'un double décimètre, d'un passe-montagne, et chevauchant un 650, entame une expédition du côté de Bardonnèche pour lever le doute sur une hypothétique erreur ! Dans la négative, peut-être acceptera-t-il un pot de vin (blanc ou rouge ?) afin que je retrouve ma tranquillité et des nuits enfin paisibles.

Robert LESPINASSE, 71 CYCLO-TOURNUS

SESTRIÈRES - SUSÀ

Les chercheurs de cols font une fixation dessus. Pourtant, il y a en France une route des crêtes tout aussi prolifique en cols. Il faut un peu plus de 9 heures pour la faire en V.T.T., près de 12 avec un vélo normal. On peut y récolter 27 cols, à savoir 9 normaux, 10 plus de 2000 sur la piste elle-même, 4 plus de 2000 sur ces mêmes pistes proches de la principale et enfin 4 plus de 2 000 aisément accessibles à pied, le vélo à la main.

Départ de Saint Dalmas de Tende vers Casterino où finit le goudron. Voici la baisse de Peyrefique (2030). A droite, à 3 km se trouve la baisse de l'Ourne (2040) à laquelle on peut accéder directement depuis Tende, mais la route est infecte. Retour à la baisse de Peyrefique. 2 km plus loin, près d'une maison est fléchée la brèche de Barbenzane (2075) facilement accessible à pied. En suivant la route on arrive au col de Pernante (1898) d'où part une route menant à la baisse de Péru (2079). Retour au col de Pernante. Col de Tende (1871). Prendre la route goudronnée à gauche jusqu'au col de San Lorenzo (1801), puis à droite vers le pas de la Canelle (1885). Direction col de la Boira; on passe alors successivement le colle di Campanino (2142), le colleto di Campanino (2187), le col de la Perle (2086) et enfin le col de la Boira (2102). Là, si le paysage devient de plus en plus beau, la route se dégrade sérieusement.

Peu après la Boira, colla Piana (2219) est à portée de chaussures. Voici maintenant le col de Marghareis (2085), le col des Trois Seigneurs (2111), le passo di Flamalga (2179) et le col de celle Vieille (2098). A cet endroit, la route reprend un aspect roulant. On commence aussi à retrouver de l'eau et des mélèzes. Voici le passo del Portya (1819), vous êtes au pied du Mont Tanarel. Possibilité de prendre à gauche direction le pas de la Baséra (2041) et le pas su Saccarel (2145), et éventuellement, par un sentier balisé, le Margharita dei Tanarello (2078) et le passo di Garlenda (2021). Après un retour au carrefour, on prend l'autre route pour passer le pas du Tanarel (2042) et le col de Lariée (1956). Viennent ensuite le pas de Collardente (1600) où, contrairement au panneau, il faut prendre à gauche (route revêtue) pour atteindre la baisse de Sanson (1685). On rejoint alors la route de l'Amitié. Puis c'est la descente sur le col Linaire (1430), la chapelle de N.D. des fontaines et le B.C.N. de La Brigue.

N'ayant pour l'heure pas encore fait Sestrières - Susa, je ne peux porter de jugement comparatif quant à la qualité des paysages, mais la variété de ceux-ci (4 types distincts) qu'on trouve sur ce parcours le rend inoubliable, notamment côté italien, où en ce 17 octobre, les mélèzes étaient d'un jaune superbe au milieu des pins tout verts. (Les noms et altitudes sont tirés du guide Chauvot et du guide des cols italiens édité par G. Rossini).

Pierre CHATEL (2081)

« 100 COLS » GRÂCE À L'ATLAS

Au soir d'une année peu riche en nouvelles conquêtes, je me surprends à revenir en arrière, lorsque chassant les + 2000 m pour atteindre le quota imposé, j'allais les chercher... loin...

Mais avant de poursuivre, je dois mettre en avant une certaine originalité : en effet, les membres de notre honorable confrérie qui n'ont jamais mis les pieds dans les Alpes, ne doivent pas être légion ! Des Pyrénées, à l'époque, je n'avais « fait » que le Tourmalet. Le reste, je l'ai trouvé dans l'Atlas, au Maroc. Coopérant dans ce pays pendant 9 ans, j'ai attendu les 2 dernières années de mon séjour là-bas pour oser monter sur un vélo. Cela pouvait passer pour saugrenu dans mon bled, les « vélos-loisirs » ne fleurissant qu'autour des grandes villes. Il a fallu qu'un jeune coopérant belge arrive, pour qu'à deux nous franchissions le pas... et la porte du garage.

Alors en route pour l'immensité des champs de blé de la Chaouïa, pour l'immensité des steppes pré-sahariennes, l'immensité des 3 Atlas, le Moyen, le Haut et l'Anti-Atlas. Trois chaînes de montagnes, quelle aubaine, que de cols, me direz-vous ! Détrompez-vous, les cols sont relativement peu nombreux (ou la cartographie par trop incomplète) et les amoureux d'une montagne barrière difficilement franchissable pourraient être déçus : l'Atlas culmine à des altitudes respectables mais ne paraît guère impressionnant. Figurez-vous que j'ai escaladé (à pieds) au mois de juin les 4000 m du Toubkal en chaussures de tennis ! Figurez-vous qu'en haut des 2178m du col du Zad poussent des cèdres ! Figurez-vous que j'ai franchi (à vélo) en tenue estivale sous un magnifique soleil, les 1907 m du Tizi- n'Talhremt (le col de la Chamelle)... un 10 février ! Un autre monde, quoi !

Mais parlons de ces fameux + 2000 m grâce auxquels j'ai pu être des vôtres. Le collègue du « Plat Pays » et moi-même avons été immédiatement attirés par le plus haut, le plus beau, le plus connu sans doute : le Tizi n'Tichka (tizi : col en berbère), 2260 m, par lequel passe la route reliant Marrakech à Ouarzazate. L'aventure commence dans la palmeraie marrakchie, pour se poursuivre plus loin dans un paysage plat et aride avant d'aborder les contreforts du Haut-Atlas. La terre est rouge, faisant ressortir le vert de la végétation (arganiers, chênes-lièges, pins d'Alep), tableau aux couleurs du Royaume maghrébin. Des douars entiers construits en pisé passeraient inaperçus si l'encadrement de quelques fenêtres peint en blanc ne les trahissait. La présence d'enfants chahuteurs, un peu moqueurs, signalent aussi leur proximité. Au détour d'un virage, l'image d'Epinal : un homme, turban et gandoura blancs mais babouches jaunes, trottant en amazone sur un âne maltraité, suivi d'une femme à pied, ombre noire ployant sous un énorme fagot... Curieux, voyeurs, nous observons, nous nous étonnons à chaque scène nouvelle; mais aussi gênés, un peu honteux, nous sentons notre présence sur nos vélos de luxe quelque peu déplacée...

Finies les rêveries, la route se rappelle à notre souvenir. Après un premier col, le Tizi n'Ait Imguer à 1470m d'altitude, elle suit maintenant un torrent, dont le lit est encombré de lauriers-roses, monte le long d'une vallée de plus en plus étroite et un vent glacé la prend en enfilade. Le ravitaillement à Taddert, dernier village avant le col, est le bienvenu. Nous achetons des côtes d'un agneau dont la tête sanguinolente trône sur l'égal, assaillie de mouches. Le restaurateur d'en face accepte de nous les faire cuire pour un régal dont nous gardons encore un souvenir ému. Mais il reste une bonne quinzaine de kilomètres avant le sommet. La route serpente à flancs de montagne, repasse sur elle-même, avant de s'allonger sur un haut plateau et enfin de déboucher sur la plate-forme du col. L'ascension n'est jamais vraiment dure mais quel vent glacial ! Tout à l'heure la descente qui fera flirter avec des ravins impressionnants sera bien plus délicate !

Au sommet, nous nous engouffrons chez un marchand de minéraux pour nous réchauffer et marchander longuement un cendrier en onyx, prix à payer à l'épouse délaissée. Hélas nous n'irons pas plus loin, vers le Tizi n'Lebnis (2210m) que nous aurions passé dans ce sens quasiment en roue libre pour dégringoler ensuite sur le versant saharien de l'Atlas...

Nous pensons déjà à nos futures «conquêtes». Nous «vaincrons» ainsi le Tizi n'Test (2100m) qui franchit le Haut- Atlas vers la plaine du Souss et Taroudant, le Col du Zad (2178 m) et le difficile (surtout un après-midi de juin !) Tanout-ou-Fillali (2070 m) qui franchissent le Moyen-Atlas vers Midelt et le plateau de l'Arid qui porte si bien son nom. A l'heure d'un bilan, espérons provisoire, ces moments figurent parmi les plus beaux de ma «carrière» cyclo. Ah ! si j'avais osé plus tôt !

Panneau routier en haut du col : col du Tichka : Alt.2260 m

Bernard FORSANS – N° 2505
CCS St Jean de Luz Olympique

LE COL MITJA (DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES)

Je l'avais repéré depuis longtemps ce col ; peut être deux ou trois que je fantasmiais sur mes cartes. Ce jour là, c'était un mercredi, j'étais enfin au pied du mur. Le col Mitja était devant moi, là-haut, perdu dans la brume matinale à quelque 2367 mètres d'altitude. Un ancien du village de Fonpedrouse, qui m'avait vu prendre le chemin du col, avec étonnement et incrédulité, me souhaita bonne route. Sacré farceur.

Jusqu'à Prat Balaguer : rien à dire. La route est bonne quoique pentue. Il fait déjà très chaud et le maillot colle à la peau. Il faut ensuite emprunter une route forestière non bitumée qui, exposée à l'ouest, restera à l'ombre toute la matinée. Je monte toujours jusqu'à un petit barrage : c'est ici que commence «l'aventure».

D'après la carte, je suis à 1626 mètres de haut. Je m'engage, alors que ce qui a été il y a très longtemps, un chemin de terre, aujourd'hui il reste des cailloux, beaucoup de cailloux, et des trous, beaucoup de trous. Il faut souvent mettre pied à terre. Au détour d'un virage, une haie de framboisiers me donne l'occasion d'une halte. Plus haut encore, je suis surpris d'entrevoir entre les branches, quelqu'un en train de réparer le toit d'un refuge.

Je progresse maintenant, presque toujours à pied. De loin, le col et les deux pics qu'il sépare ressemblent à une formidable poitrine de femme. J'aperçois sur l'un des gigantesques seins un petit téton noir : c'est un berger assis exactement sur le sommet. Il dort ou il rêve, perdu au milieu du ciel.

Enfin le col. Le point de vue est bien sûr extraordinaire, notamment sur la vallée de la Carança. Je fais signe à mon rêveur la haut sur son caillou. Il ne répond pas, choisissant d'ignorer le farfelu en maillot rouge sur un vélo vert qui s'est introduit dans son monde.

Ses vaches sont tout au fond de la vallée, minuscules tâches blanches. Durant les deux heures que, malgré lui, nous aurons partagées. Il n'aura pas bougé, pareil à une statue. Pourtant il m'a vu, c'est sûr. C'est étrange. D'ici, le regard porte sur des dizaines de kilomètres à la ronde ; on voit des pics, des gorges, des forêts, des ruisseaux, tout un monde éclatant de lumière, de couleurs, d'odeurs et de bruits ; mais la chose qui se remarque le plus, la seule «chose» importante, c'est ce petit bonhomme noir, immobile et silencieux.

La descente se passe bien, souvent à pied elle aussi. Je retrouve Fonpedrouse et la civilisation. Le petit vieux que j'avais vu le matin même, attendait mon retour. Il apparaît sur le seuil de sa porte et me demande comment ça s'est passé. Il me dit: «Je vous aurai attendu encore deux heures puis j'aurais prévenu la gendarmerie pour aller vous chercher». Tant de sollicitude me touche, même si elle est exagérée.

La journée est finie et je pense à mon rêveur. Un jour je remonterai là haut, j'espère qu'il y sera lui aussi et qu'il me répondra.

Claude PARRA

MON SIMPLON OU L'AVARICE ET LA PARESSE

En ce temps là, tous les trains prenaient les vélos comme bagages. Il en coûtait 3 F pour moins de 100 km, et c'est ainsi qu'il m'arrivait souvent d'acheter 98 ou 99 km de trajet en train pour ne pas avoir à payer 6 F ! Il m'est arrivé dans la même journée de faire deux demi-étapes en vélo, et deux parcours en train pour un total de trois à quatre cents kilomètres : le train pour satisfaire ma paresse, le vélo pour satisfaire mon avarice : c'était la coordination parfaite du rail, de la route et du cyclotourisme.

Cette année là, j'étais en vacances familiales aux Contamines-Montjoie, 1 164 m, avec mes trois fils de 16, 12 et 7 ans... Ce n'était pas simple d'aller faire le Simplon en Suisse dans la journée, soit près de 400 km aller et retour, très au-dessus de mes moyens physiques et financiers, doublés d'une paresse et d'une avarice plus difficilement incontournables que le Mont Blanc. L'exploit fut d'arriver à me lever à 4 h 30 pour descendre en vélo au Fayet (567 m) pour prendre le train de 5 h 40.

L'employé de la SNCF était un remplaçant, débutant, n'avait pas le temps de feuilleter le règlement pour s'initier aux formalités d'expédition de vélo sur l'étranger... Le vélo prit quand même le même train que moi jusqu'à Vallorcine, au-delà de Chamonix... Changement de train à 6 h 47... Pas le temps d'accomplir les formalités d'usage : le dernier chef de gare téléphonerait au premier chef de gare suisse, au Châtelard, et tout s'arrangerait... Ce qui fut fait. J'étais à Martigny juste à temps pour l'Orient Express à 7h52 qui me laissait à Brig à 9 h 07. Altitude 681 m. J'étais au Simplon, à 2008 m, vers 11 heures... J'y restais jusqu'à midi. Température : 12°. Je redescendais à Brig pour le train de 13 h 57 qui me ramenait à Martigny à 14 h 48... Altitude 476 m, température; 36° ! De là, je revenais tout en vélo, par le col de la Forclaz (1527 m, le col des Montets (1461 m)... sous l'orage à Chamonix, et dix kilomètres de pluie en montée vers les Contamines où j'arrivais vers 20 heures.

Ce fut pour moi une très bonne journée : 250 km avec 4 trains, 130 km de vélo, 3300 mètres de dénivellation pour un seul col nouveau. Elle fut moins bonne pour Ocana et Guimard contraints à l'abandon à un ou deux jours près, pour des ennuis de bronches et de genoux... et Merckx gagnait son 4e tour de France. C'était le 17 juillet 1972. J'avais 15 ans et 293 mois.

Paul ANDRE
MENTON

ANNIVERSAIRES

Depuis un certain temps Jean-Marie méditait sur la bonne parole du révérend père François (Rieu) tirée de l'évangile «Cyclotourisme» vantant ce que serait cette grand messe BCMF: la première randonnée de l'Iseran. Message reçu lors d'une ballade passant à proximité des restes de l'abbaye de Grandmont (87). 50e anniversaire de ces 2770 m qui firent en leur temps de l'Iseran la plus haute route d'Europe. Anniversaire également des Cyclotouristes d'Albertville.

Pensez donc, JM fait partie de ces rares cyclos n'ayant gravi le géant que deux fois, une dans chaque sens ! 9 août 1952 : venant de Toulon, en passant par la Semaine Itinérante de Nice et se dirigeant vers le nord par la grande route des Alpes, il fêtait son 20e anniversaire au-dessus de Bonneval-sur-Arc, face à la Vierge de la Sainte Chapelle, avant de dévaler ce magnifique Val d'Isère. (Inoubliable).

27 août 1984 : bien de l'eau de l'Isère avait coulé sous le pont St Charles lorsque, venant de Thonon, JM se dirigeant vers Nice, fêtait malgré la fraîcheur du jour, son 52e anniversaire à l'étape de ce charmant Bonneval-sur-Arc. Donc en 1988, JM veut faire fort. Avec 3000 km, il arrive au soir du Vendredi Saint au terme d'une étape du tour cyclo de la Gironde, chez les amis Guy Deschamps et Ph. Roger à Périgueux : Trois jours de liesse cyclotouriste, comme d'habitude, pour ces Pâques en Périgord, où se croisent des amis venus des six coins de l'hexagone, sur ce territoire aquitain si cher à JM.

Pour célébrer l'Ascension, rien de tel que ce week-end en Haute-Savoie : mercredi, coups d'œil du Mt Salève ; jeudi, tour du Léman ; vendredi, Cimes du lac d'Annecy ; samedi, Cimes de l'Albanais à Rumilly ; dimanche en compagnie des écoles cyclo. à Annecy. Jours de grande amitié grâce à Daniel Kreckelbergh des Bigoinfres Flingueurs (74).

Le Saint Esprit de la Pentecôte est descendu sur nos têtes lors de la randonnée Limoges-St Trojean, le samedi, avec retrouvailles sur Oléron avec les cyclos de Niort. Dimanche et lundi ballades familiales sur l'île. Juin, continuation de la mise en jambes dans les cols du Beaujolais, à l'occasion de la Concentration nationale des ASPTT à Belleville-sur-Saône. Le 11, Crus et Crêtes. Le 12, les Etangs de la Dombe.

Juillet. Randonnée dans la bruyère des Monédières, si chères à Jean Ségurel. Week-end du 14, sur les côtes du Morbihan au son des binious et autres cornemuses, pour emmagasiner l'iode régénératrice.

Enfin l'échéance se profile. Le 22, nous débarquons du train à Modane. Casse croûte au restaurant des Arts. Le ciel est bleu savoyard, donc nous partons à travers les forts de l'Esseillon pour le col du Mt Cenis. Au sommet nous n'allons pas plus loin, les nuages apparaissent au bout du lac. Demi-tour sur Lanslebourg. Etape à St Jean de Maurienne, résidence de l'ami Gérard Prunière ; il ne sait pas que nous sommes dans son fief.

Au réveil du 23, le ciel est toujours au top niveau et nous prenons la route du col du Mollard. Quelle splendeur : photo de la randonneuse (moi) au milieu d'un parterre de coquelicots. Puis descente et montée vers la Croix de Fer, après un nouvel arrêt photo à la sortie de St Sorlin d'Arves. Le mercure du thermomètre, à l'image du profil de la route, monte. Ah ! La Croix de Fer dans ce ciel si bleu qu'il en est blanc, on ne peut tout avoir mais quelques nuages ne dépareraient pas sur les photos ! Roue libre retardée pour la contemplation jusqu'au Glandon, puis vingt et quelques km de descente. Casse croûte à Ste Marie de Cuines. Par précaution, il eut été raisonnable de prendre un repos bien gagné à la Chambre (ironie du cyclo). Nous étions obligés de continuer. JM commence son calvaire à St Martin sur la Chambre : il a l'impression de pédaler dans un chaudron, la chaleur, le manque d'air, ainsi on rame sur le bitume incandescent de la montée au col de la Madeleine. Puis c'est logiquement la défaillance en enfer. JM, mon maître, trouve pour un temps, un compagnon venant du Galibier, pour rouler côte à côte, devant derrière, derrière devant, s'arrêtant l'un après l'autre buvant aux bidons plus que tièdes. Il est déjà tard quand les 1984 m du col (même pas 2000) sont franchis. Ultime cliché (comble de malheur, loupé au tirage). Mais depuis quelques moments, JM a

revêtu la cape : c'est l'orage. Dans la descente (enfin !) c'est le contraste : sous les yeux ébahis des bergers, il ne s'arrête qu'au milieu de la grange. Sans une parole (il y en a qui seraient surpris !) deux maillots de laine, jambières, bonnet, gants, tout y passe.

Réaction : chaud et froid ; s'il ne fallait continuer, il s'écroulerait dans la paille tentatrice. Mais le but, vous l'avez deviné, c'est de rejoindre Albertville. JM sait déjà que demain s'annonce mal et qu'il n'aura pas récupéré. Il trouve asile à la gare, il n'a plus faim ; la douche salvatrice ne change rien, le sommeil ne vient pas, il s'endort au moment de se lever.

C'en est fini ; le 24, il se rend au lycée Jeanne d'Arc vers huit heures. Quand il entre dans la salle d'accueil, une impression désagréable l'envahit, devant les organisateurs, comme s'ils représentaient les juges d'un tribunal pour grands délinquants ! «Bonjour, identité, remise de la chemise n° 659, excuses, forfait, fatigue, au revoir.» Petit déjeuner pris du bout des lèvres, il m'a laissée dehors pour que je ne vois pas sa détresse. Ultime sursaut : nous montons au BPF de Conflans.

JM n'a pas fêté l'anniversaire de l'Iseran, ni celui des Cyclos Albertvillois. Et c'est seul, dans son ermitage cévenol, au flan du Mt Aigoual, mais en ma compagnie, qu'il célébra ses Quarante Années de Cyclotourisme Fédéral.

Jean-Marie BOURDELAS 'La Randonneuse Occitane'
Réveil Cyclotouriste de Limoges

LE MENEZ HOM

Amis cyclos : à vos cartes. Après avoir traversé bien des massifs montagneux français, y compris la Corse, j'ai commencé à parcourir des circuits de plus en plus montagnards.

En effet, si les 20 flèches de France m'ont apporté beaucoup de plaisir, des moissons de photos, de merveilleux souvenirs, il me reste un bon nombre de vallées et de cols à découvrir. Aussi, avec la motivation des «Cents Cols» et des voyages itinérants, je recherche toujours le parcours qui me permette de voir le plus de sites possible. Bien qu'ayant obtenu le BCN en 1985, avec 96000 km, j'ai déjà tracé sur la carte de France une vingtaine de circuits. Seulement, j'ai 32 ans et des enfants en bas âge à élever. Alors, pour composer avec la vie familiale, ma préparation physique à une «promenade» de 1200 km se limite à une sortie de 200 km, et une autre de 400 km environ.

Le tourisme à vélo s'est accentué en 1979. Après avoir lu un des merveilleux articles de la fédé, j'ai modifié l'itinéraire de la flèche Paris-Nice. En compagnie de JC, nous avons effectué un crochet de 150 km dans le Vercors, puis un de 100 km dans les Gorges du Verdon. J'ai tellement apprécié les Grands Goulets, Combe Laval, les Gorges de la Bourne, malgré les chutes de l'appareil photos (sans Claude, j'aurais peut-être abandonné, c'est tout dire l'importance de la chasse photographique dans une randonnée !). Depuis, je tiens toujours compte des récits de la revue fédérale et des «Cent Cols».

C'est effectivement grâce à plusieurs d'entre vous que j'ai favorisé le tourisme aux brevets où le temps est trop compté. Le P.B.P. 1986 est quand même au palmarès. Après avoir puisé bon nombre de renseignements, recueillis à la suite de lectures assidues, je crois qu'il est temps d'essayer d'apporter un peu de mon expérience. Et ce Menez Hom, où est-il dans cette histoire, me direz-vous ? Et bien, nous y sommes.

Or, malgré les milliers de kilomètres sur les petites routes du Finistère, je n'avais pas eu l'occasion de grimper au sommet du Menez Hom depuis juin 1978. Cette année là, après être arrivé à mi-pente, j'avais rebroussé chemin à cause du brouillard matinal.

Je venais de Crozon pour me rendre chez ma grand-mère à Plouyé (29). Quelques dizaines de bornes plus loin, je devais avoir un coup de pompe mémorable pour m'être surestimé. Quelle fringale les amis ! Jamais je n'ai trouvé de pain meilleur que ce jour là. Je venais de le demander et de l'acheter à une brave paysanne. Ce demi-pain n'était pas très frais, mais, assis sur une souche, qu'il était bon ! Pourtant, huit jours avant, j'avais réussi mon premier 1000 km Audax à St Briec (22). Ce n'est donc que le 23 mai 1987 que j'y suis retourné. Jusqu'alors, j'avais sillonné tous les massifs montagneux au moins une fois. Donc, au départ de Pont l'Abbé, j'ai pris les petites routes pour réaliser le tour de la presqu'île de Crozon avec, en dessert, l'ascension intégrale du Ménez Hom. Lorsque je suis arrivé à son pied, à la plage de Pentrez, je savais, à cet instant, que j'allais grimper une belle dénivelée de 330 mètres, via St Côme (6,5 km).

Je vois d'ici la tête des montagnards, comme Henri Dusseau, et ceux des Cent Cols, avec un sourire sympathique de cyclo. Les 330 mètres du Ménez Hom : que c'est petit à côté des prestigieux Iseran, Izoard, Pailhères, Tourmalet, Galibier..., que c'est facile à côté d'un col de Péguère (connu grâce à l'article d'un d'entre vous dans la revue), du col de Restefond, de celui de la Colombière, des 23% de la butte de Mousson (sur quelque 100 m, c'était écrit sur le sol ; de plus, j'ai descendu cette portion à pied, mon vélo étant trop chargé pour les freins, la pente est impressionnante), du Ballon d'Alsace ou du Puy de Dôme...

Mais, après avoir avalé avec précaution, et d'une traite, les 330 mètres de dénivelé du Ménez Hom, quelques heures plus tard, une idée me trottait dans la tête : jusqu'où faut-il se rendre pour retrouver une telle variation d'altitude ? Comme tout cyclo qui se respecte, j'ai sorti la carte générale de France I.G.N. pour localiser les petits reliefs, puis tout le jeu au 200 000e. Peu après, mis à part Monthermé (Ardennes) où il faut plus de 7 km pour dépasser (de peu) les 300 mètres fatidiques, je prenais un crayon. Je pouvais tracer une ligne partant de Wissembourg, passant par les cols vosgiens, le Jura, le Mont Beuvray (Morvan), le Puy de Dôme, les cols pyrénéens, Hendaye.

Et oui! Le Ménez Hom a la dénivelée la plus importante de toute la moitié nord-ouest de la France. Cela faisait six mois que j'essayais de vous l'écrire. Bigre ! les Bretons, notamment les cyclos de Dinéault, ont leur Mont Ventoux. Rassurez-vous, amis provençaux, le Ménez Hom est modeste à côté du géant de Provence. Malgré tout, du haut de ses 330 mètres, la vue y est belle. Bien meilleure, en tout cas, qu'au sommet du Mont Aigoual lorsqu'il est couvert de brouillard.

En résumé : vous pouvez tracer, en gros, une ligne droite entre Wissembourg et Hendaye. Vous ne trouverez une dénivelée de 330 mètres, au nord ouest de cette ligne, qu'au Ménez Hom.

Un de l'Union Sportive de Pont l'Abbé
Michel Noennec (29)

1293 OU 1320 M

Ce matin j'ai décidé de monter à Superbagnères. Les raisons qui m'ont décidé de grimper si haut, c'est que je dois aller: cherche le B.P.F. qui se trouve à sa cime. C'est le genre de B.P.F. vicieux des départements de petites montagnes tel le Vaucluse avec le Mont-Ventoux ou le Gard avec le Mont- Aigoual. Je pense terminer le Languedoc cette année (je le terminerai quelques semaines plus tard).

Une fois arrivé au sommet de Superbagnères, pendant que je mange un morceau, je consulte la carte routière et mes yeux, non sans innocence, se portent sur le col du Portillon-1293 m. J'ai encore une bonne partie de la journée devant moi : sitôt dit sitôt fait. Après une descente rapide sur Luchon me voici au pied du Portillon. Sous la chaleur et le pourcentage l'ascension se fait lentement, mais sûrement. Sur le bord de la route les touristes pique-niquent à l'ombre. Certains m'encouragent, d'autres avalent leur canons de rouge ou leur cuisses de poulet de travers en me voyant passer. Je vous signale qu'à 4 kilomètres de Luchon il y a une fontaine où une eau bien limpide coule en abondance. Je fais comme Ulysse à l'appel des sirènes, je résiste à son chant, car à l'endroit où est placée la fontaine, la route est des plus pentue (10% environ) et le reste par endroits.

Enfin me voici arrivé au sommet du col ; d'un côté est inscrit France et de l'autre Espagne ; j'en profite pour me faire prendre en photo au panneau du col côté espagnol ; côté français il n'y en a pas. Je lis le panneau Portillo 1320, tiens ! il y a quelque chose qui cloche ; un coup d'œil sur la carte routière, col du Portillon 1293 m ; tiens ! en Espagne on est plus haut qu'en France. Je vérifierai le guide Chauvot quand je serai de retour à la maison et sur le catalogue des cols de France je lis 1293 m.

Ceci m'amène à penser que nos voisins espagnols ont le niveau de la mer plus bas que nous, ou le mètre plus court que nous.

Mais comme je ne veux pas polémiquer avec nos futurs compatriotes européens, je retourne la question : soit nous avons le mètre plus long ou le niveau de la mer plus haut en France.

Mais je vous avertis : côté français ou côté espagnol, un petit développement est vivement conseillé.

Raymond CROS
G.C. Nîmes

BATAILLE DE MONTURES

Depuis plusieurs jours, le Diois attirait les nuages ; les estivants regardaient avec attention le torrent grossi à la sortie des gorges des Gas, le long du camping.

Ce matin, le Glandasse, avancée sud du Vercors, est empanaché également mais je ne peux me résigner à remettre une sortie montagnarde. Homme de la plaine, je profite des vacances pour grappiller les fameux cols que je ne puis distinguer de chez moi. Et puis, le mauvais temps apparent vers 2000 mètres cache souvent de belles éclaircies. A Beaufort-sur-Gervanne, point de départ de ma randonnée, le ciel est gris et, là-haut, cela paraît bouché. Allons voir ! par de petites routes tranquilles où la nature est encore respectée, j'arrive sur les hauteurs de la Côte Blanche. Soudain, de rudes montées me hissent au col des Limouches où j'entends, plutôt que je ne vois, passer un cyclo qui en descend.

Le brouillard s'amasse en certains endroits. La carte I.G.N. au 100000e indique un chemin partant des Limouches, où le bar est fermé, vers le col de Toumiol ; après quelques kilomètres vallonnés, je suis arrêté par des engins de réfection de la chaussée, bien étranges en cet endroit. Les ouvriers me renseignent: «Vous êtes au bout du Monde, c'est un chemin en cul de sac.»

Je m'incline, retour à la case départ par Léoncel. Très jolie grimpe au col de Toumiol parmi les sapins cadrant de longues lignes droites en bas, puis arrivée parmi de verts pâturages sur lesquels affleure la roche sur le haut. Au sommet de Toumiol, je ne verrai rien du versant opposé noyé dans la ouate.

Me voici suant malgré la fraîcheur - je suis à plus de 1000 mètres - dans la montée du col de la Bataille. Une large route mène à la station de ski de l'Echaillon, vastes parkings vides au cœur de l'été. Le brouillard se referme et, sans lumière (nous sommes en juillet et il est 10 heures du matin), je ne me sens pas en sécurité ; heureusement, les voitures sont rares. Au col, où j'ai du mal à apercevoir le panneau, je revêts la cape car le vent est violent à la sortie du tunnel et je descends du côté Est. L'allure n'est guère plus élevée qu'à la montée tant la purée de pois est épaisse. Soudain, j'arrive sur une masse sombre. Je freine. Les patins n'accrochent pas avec cette humidité.

Je m'arrête juste à temps, nez à nez avec... le cul d'un cheval. En compagnie d'un compère, sous la surveillance de deux cavaliers, il est occupé à boire à la fontaine située au bord de la route. Je m'imagine l'article de faits divers qui serait paru dans la presse: «Collision entre un cycliste et un cheval au col de la Bataille : 2 blessés.» Après cette frayeur, je continue jusqu'à la clairière de Malatra où un rayon de soleil arrive à percer pendant 10 secondes.

Je reprends maintenant la route en sens inverse et, cette fois ci, je me méfie des «ombres». Je dépasse les cavaliers qui redescendent du col de la Bataille sur leur monture. Les sabots des quadrupèdes claquant sur le bitume m'avertissent de leur présence.

Sous le col de Bacchus, où je n'ai même pas soif, c'est le grand beau temps. Je fonce vers le soleil retrouvé et dépasse un énorme camion en profitant des virages très serrés où il ralentit et m'envoie... ses effluves de gas-oil. A Beaufort-sur-Gervanne, les habitués jouent tranquillement à leur passion : la pétanque, sans se douter qu'à 15 km de là, le froid et le brouillard règnent.

Robert DERVAUX - N° 2303
Romilly-sur-Seine

J'AI SUCCOMBÉ À LA DERNIÈRE TENTATION

Ce n'est pas en rêve... Ce n'est pas du cinéma... C'est, bien sur la route en vélo..., sur des petites routes menacées de devenir des grandes routes encore plus larges, encore plus droites pour que les voitures roulent encore plus vite puisque, dans la seule région d'Albertville, et dans la perspective des Jeux Olympiques d'hiver de 1992, on va investir 4 milliards pour «amélioration du réseau routier»... Je ne crache pas dans la soupe, j'y ai trouvé deux Ayes et deux Mollards (1), des châtaigneraies de l'Ardèche aux vergers de Savoie... Ce n'était quand même pas une raison pour «sucrer» une subvention nécessaire à transformer une gendarmerie en maison des cyclotouristes dans la vallée de l'Isère à Goncelin (38).

J'ose espérer au moins une chose pour le revêtement des routes : un enrobé confortable, le plus noir et le plus lisse, comme le chocolat, sans adjonction de grains de riz, d'amandes ou de noisettes, brisées ou entières comme c'est courant sur certaines routes..., comme on venait de le faire sur la petite route du col de Cochette (578 m -73) avec très peu de goudron et beaucoup de gravillons... J'ai renoncé à ce petit col lors d'une étape toute plate pour ne pas succomber à la tentation de grimper systématiquement tout ce qui monte vers un col : je n'avais pas envie de pédaler sur du papier de verre ou sur de la toile émeri du plus gros grain, et j'en aurais presque souhaité, que, pour une fois, cette subvention de 4 milliards pourrait servir à équiper l'armée de bicyclettes ultra-légères et de vélos tout terrain du modèle le plus lourd pour que la préparation des prochaines guerres olympiques soit vraiment sportive... Chiche...

Je sais, je rêve et j'idéalise. Mais je pédale aussi ; et pendant qu'à Séoul il a manqué 2 secondes aux 4 Français sur 100 km pour monter sur le podium, moi tout seul, en Avignon, après 100 km de RN7 très agréable, j'ai eu plus de deux heures d'avance... pour monter dans le train avec mon vélo que j'ai réussi à mettre verticalement dans un WC (j'espère qu'il n'aura pas attrapé le Sida). Un contrôleur compréhensif m'a sauvé... Ils ne font jamais grève les contrôleurs ? Dommage !... Ce 26 septembre 1988, c'est le personnel de la gare d'Avignon qui était en grève. La veille, pour le retour à l'heure d'hiver, chacun de nous a bénéficié d'une 25e heure... Beaucoup auront dormi une heure de plus, regardé la télé une heure de plus... Les veilleurs de nuit auront travaillé une heure de plus, les chartreux auront prié une heure de plus, je n'ai pas pédalé une heure de plus... J'ai bénéficié d'une heure d'insomnie en plus, dans un hébergement très amical, à côté d'un poisson rouge qui a pu faire des bulles et des vagues sans aucune gêne pour mes oreilles puisqu'il y avait aussi un chien, un chat, un moustique (bzzz toutes les 5 mn) et un carillon (Ding ding dong tous les quarts d'heure).

Une randonnée à cheval sur l'été et l'automne, sur la vallée du Rhône que j'ai traversé 6 fois sur 6 ponts différents, tous également élégants, majestueux et audacieux, permettant de franchir facilement l'infranchissable quand j'ai de l'eau plus haut que les genoux puisque je ne sais toujours pas nager, et qu'avec mes sandales, je peux marcher dans l'eau, mais pas dessus... Je suis passé à l'ouest du Rhône pour succomber à la tentation d'aller faire la bise à Françoise, Paulette, Cécile, Martine, Nicole, Ginette, Yvonne, Valérie, Stéphanie... de 7 à 87 ans. Une randonnée où j'ai rencontré le facteur cheval de la bicyclette et son palais idéal hétéroclite près de St Marcellin (38). Une randonnée au col de l'Oeillon (42 -1234m) au pas de l'œil (38 -1960m), à la dent du Chat (73) à la dent de Crolles (38)... avec deux traversées de la Chartreuse sans boire une seule goutte, sans y connaître la tentation du désert...

Mais c'est dans les 16% du col du Coq (38 - l 434 m) que j'ai failli entonner mon chant du cygne, et c'est là que j'ai succombé à la dernière tentation que connaît tout cyclo ?.. celle de mettre pied à terre quand le souffle, le cœur ou les muscles lui manquent. Plus subtilement, au plus fort de l'effort physique, c'est la tentation de l'orgueil sans qu'y succomber soit nécessairement une humiliation ou une preuve d'humilité. S'il y avait un contrôle anti-doping de mes motivations, on trouverait des traces d'orgueil dans mon humilité, et des traces d'humilité dans mon orgueil... Ce n'est jamais tout blanc ou tout noir, ni 50/50... Et même en 28x28, ce n'est pas évident qu'on passe partout facilement. C'est d'ailleurs à Entremont Le Vieux, entre les cols du Granier (73 - l 134 m) et du Cucheron (38-1139 m) que l'on m'a crié pour la première fois: «Vas-y Papy !». Je l'ai pris comme un encouragement malicieux pour succomber à la tentation de la jeunesse.

Du 16 au 26.09.88 : 940 km (ou 1 100 km en données corrigées des variations muletières) sans pluie, sans crevaison, sans sponsor, sans médaille ;

(1) Cols d'Ayes: 07-379m et 38-1538m.

(2) Cols du Mollard : 73-1320m et 1638m.

Paul ANDRE

SUPPLIQUE POUR DÉTERRER ET DÉNOMMER LES COLS DU VELAY

Le Velay, c'est la Haute-Loire, c'est le 43, les habitants sont les Velauniens. Quand je vois dans le catalogue des cols de France de Robert Chauvot les 791 cols des deux Corses, dont la Haute Corse, les 984 cols des deux Savoie, dont la Haute-savoie, les 1267 cols des trois Pyrénées, dont les Hautes-Pyrénées, les 1441 des trois Alpes, dont les Hautes-Alpes, les 624 cols de la Drôme toute seule, et qui n'est même pas haute, j'ai le sentiment d'une grande injustice pour mon pays, pour ma Haute-Loire qui n'en a que 10 ! Et cela ne me console pas de savoir que ce département en a deux fois plus que le Loiret, le Lot, la Mayenne, la Meuse ou la Belgique qui n'en n'ont qu'un ; cinq fois plus que la Haute-Vienne qui n'en a que deux, sans parler de ceux qui n'en ont pas.

La Haute-Loire n'a pas volé son nom, mais on lui a volé ses cols en ne lui en laissant que quelques-uns comme elle laisse parfois quelques petits cailloux dans ses lentilles. Il ne faut pas enterrer trop vite ce département : «le département habité le plus haut de France (1) puisqu'aucun de ses habitants ne vit en dessous de 406 mètres d'altitude. Quel département des Pyrénées ou des Alpes peut en dire autant? Le Puy en Velay est trois fois plus haut que Grenoble : 630m contre 214. La Chaise Dieu est plus élevée que Chamonix, considérée comme la reine de la montagne : 1082 m contre 1037. Il est vrai qu'en y montant, on ne voit pas le Mont-Blanc, c'est toute la différence !

On devrait pouvoir trouver plus de 100 cols en Haute-Loire : ils sont dans les montagnes, il ne leur manque qu'une appellation contrôlée,... ou un bon berger qui se mettrait à la recherche des 90 cols égarés : il y aurait plus de joie au Club des 100 cols que pour les 10 cols bien sagement répertoriés (Matthieu 18, 12-14). Ce serait un beau cadeau à offrir à la Semaine Fédérale de Cyclotourisme de 1991 au Puy en Velay (2)... J'aurai 112 ans ! J'espère bien y être, je viens juste de passer le Bac (3) à 109 ans.

(1) Albert Massebeuf dans «l'éveil de la Haute-Loire» du 25/01/87

(2) Annoncé dans Cyclotourisme 358 de septembre-octobre, page2

(3) Col du Bac, 246m, 34-16.

Marie Elodie Collandre

Tarreyres Vélaunienne née en 1879

COL ET DOUCHE ÉCOSSAIS-ZE

Bealach na Ba : je vous rassure tout de suite, c'est plus dur à monter qu'à prononcer. Littéralement col du bétail, le Bealach na Ba est l'un des plus hauts cols Écossais, et assurément le routier le plus dur à grimper. Autant dire que, depuis près de trois semaines à me frotter aux rudes pentes des petites routes écossaises, je commençais à redouter cette confrontation.

Un bon point déjà : après une semaine pas mal arrosée (et pas à coup de whisky !), ciel bleu et soleil au rendez-vous. Ce col est situé sur une petite presqu'île, à deux pas de la mer, dans cet Ouest de l'Écosse, où on ne sait plus très bien ce qui est île et ce qui est «continent». Un bout du monde accessible par une agréable route touristique longeant le Loch Torridon puis l'Inner Sound. Un loch, non, ce n'est pas une bête, mais, à la manière d'un fjord Norvégien, un bras de mer formé à l'époque glaciaire. Soyez bléca : prononcez le «ch» à l'allemande (r rauque), ça vous distinguera du touriste moyen - il en faut si peu pour se rendre heureux ! (exemple : moi).

De Applecross, petite station balnéaire, la route monte au col en guère plus de 5 km, mais la pente n'est pas très forte dans la première moitié. Elle est semblable à nombre de ces petites routes, tellement étroites que deux véhicules ne peuvent s'y croiser, sauf, à intervalles plus ou moins réguliers, au moyen de «turnouts». A vélo, c'est la hantise de se faire accrocher dans un dépassement, ou lors d'un croisement dans une descente sinueuse. Heureusement que la circulation n'est généralement pas dense !

Très vite, la route s'éloigne des rives fleuries du bord de mer et des modestes arpentés de forêt plantés par Forestry Commission, pour rejoindre les pentes chauves, à peine herbeuses, des montagnes écossaises. Seule présence, le moutonnement des... moutons, ici comme dans le reste de l'Écosse. Ils n'ont pas de poils aux pattes peut-être, mais le reste ne forme qu'une énorme pelote de laine. Le climat de par ici, ça ne rend pas malingre ! On dit qu'en Australie il y a plus de moutons que d'hommes, mais je me demande si on ne peut pas dire de même pour l'Écosse, une fois retirée la zone archi-peuplée du Sud (Glasgow, Edinburgh)... Tiens, le matin même, dans une de ces brutales descentes qui font le charme (ah ?) de cette région, j'ai bien failli écraser un agneau qui divagait sur la chaussée. Quand on vous dit que le grand air, ça saoule ! Heureusement qu'il avait plus de réflexes que moi, sinon je me l'embrochais bel et bien...

Bon revenons à nos... je veux dire à notre route, qui a profité de cet aparté pour prendre un profil tout à fait respectable. A vue de mollet, ça doit chiffrer dans la tranche 12-15%, sans déc ! (décimales, bien sûr). Lâchement, je prends prétexte d'admirer le paysage en arrière pour m'arrêter à trois ou quatre reprises : le bras de mer de l'Inner Sound, l'île de Skye, un bloc montagneux, et partout de petites îles montagneuses surgissant de l'eau. Pas mal du tout !

Me voici enfin au sommet de la route, un peu au-dessus du col proprement dit : Bealach na Ba, 2053 pieds, soit 626 m. Quand je vous parlais de passages à 15%, ce n'étaient pas des pourcentages marseillais ! (pardon, amis de la Canebière). Du col, la vue est un peu réduite ; je vise alors un pic proche, au sommet duquel est installé un réémetteur, et qu'une piste permet d'atteindre.

Une piste bien écossaise : caillouteuse, très pentue, au point que, même avec un 30x28, je suis parfois contraint à poser pied à terre. Mais la récompense est au bout de mes efforts : à 771 m, un panorama à presque 360° : toujours l'île de Skye et les pics des Cuillins lancés dans le ciel ; au Nord, les collines dans lesquelles se nichent de nombreux petits lochs ; vers le sud, derrière la crête, apparaît le Loch Carron, un fjord de toute beauté ; et dans le ciel, pas un nuage !

Après une pause bien méritée, j'attaque la descente. Je comprends vite que j'ai monté le col par le flanc le plus «facile» : en moins d'un km et demi, on se retrouve déjà 250 m plus bas, avec des passages cotés «1:4», soit 25%. Ce n'est plus une route, c'est un ascenseur ! Puis la pente s'adoucit, mais chaque virage est l'occasion d'une frayeur, sur cette route circulante et étroite. A Tornapress, me revoici au niveau de la mer, longeant le Loch Kishorn, prêt à récupérer mes sacoches dont je m'étais délesté fort judicieusement (si si) pour ce circuit.

Le lendemain, la pluie reprenait...

Frédéric FERCHAUX
VINCENNES

LA TRANCOULETTE

2 Juillet 1988. Enfin, le soleil brille. Depuis une semaine, j'étais bloqué aux Combes Hautes Alpes par le mauvais temps. Tel le chasseur guettant sa proie, j'attendais le moment propice pour aller «faire» à vélo le col de la Trancoulette, altitude 2293 m. Ce col, je l'avais parcouru en randonnée pédestre et en ski de randonnée ; je rêvais de le faire à vélo. N'ayant pas de V.T.T., c'est avec mon vélo cyclo que je partais. Du hameau des Combes, altitude 1850, la route descend jusqu'à Briançon sur 10 kilomètres. Je prends la N 94 vers Prelles, mais avant ce village, je bifurque à droite au niveau de l'Intermarché. Altitude 1150. Une route non goudronnée, mais en bon état me conduit au hameau de Sachas, puis à Ratière, hameau d'alpage. Le 30x21 me permet de grimper à l'aise. Un panorama remarquable s'offre à la vue : Briançon dans son écrin de montagnes brille au soleil, et, vers le sud, la belle vallée de la Durance sur un fond de montagnes enneigées. Après Ratière, les mélèzes deviennent plus rares, les alpages fleuris montent à l'assaut des sommets sans jamais les atteindre.

Je poursuis mon chemin jusqu'à une portion plate et je prends à droite une piste caillouteuse. Je suis obligé de mettre pied à terre et de pousser le vélo car la côte est raide. Je roule encore un moment avec le 30x23 (tout à gauche). Un groupe de promeneurs qui descend me souhaite bon courage ! Les passages à pied alternent avec les passages à vélo... J'arrive à une bergerie qui a été remise à neuf. Les moutons, les chèvres sont un peu plus bas, j'entends leurs clochettes. La piste finit-là. C'est un sentier que je vais suivre. Le col, en haut, se détache dans le ciel bleu. Mille fleurs sont à mes pieds : des myosotis, des renoncules blancs, des boutons d'or, et d'autres encore ! Toute une flore en pleine éclosion, c'est formidable !

Je pousse mon vélo car la côte est forte, frôle quelques névés, vestiges de l'hiver, mais qui ne passeront pas l'été. Je peux encore rouler un moment. Les sommets environnants s'élancent dans le ciel bleu où quelques gros nuages s'en vont vers l'Italie toute proche. La Tête des Lausières, la cime de la Condamine, la Croix d'Aquila, le Rocher Jaune, dans leur majesté, me voient arriver au col de la Trancoulette (2293 m) que je mets un point d'honneur à franchir sur le vélo ! Voilà deux heures que j'ai quitté la N 94. L'herbe est rase au niveau du col, d'où j'ai un très beau point de vue sur le sommet de Serre-Chevallier et sur le Prorel défiguré par les travaux d'aménagement des remontées mécaniques et des pistes de ski plein sud !

La descente vers la vallée des Combes est très abrupte avant de rejoindre la route carrossable. Je retiens mon vélo dans un sentier pentu, retrouve la forêt de mélèzes, puis les rhododendrons en fleurs, c'est magnifique ! J'ai dérangé plusieurs marmottes qui ont poussé leurs cris stridents, surpris un renard au pied du Rocher Jaune ; des coqs de bruyère ont pris leur puissant envol à mon passage. La montagne est vraiment pleine de vie !

Je retrouve mon hameau des Combes. J'ai parcouru 35 kilomètres ! Un bel après-midi s'achève.

Jean-Claude MOUREN
C.S.P. Aix-en-Provence

COLICULTURE

DES COLS, DES COLS.

Grâce à Dieu et à nos parents, nous pouvons escalader et escalader encore ; voire descendre et descendre encore. Tout dépend où se situe le plaisir. Je n'ai pas encore trouvé de col Dieu ou de col Vélo. Alors je me suis adressé à ses saints et saintes : Saint Léon (57), Sainte Lucie (06), Saint Sébastien (06), Saint Jean (06), San Bernardino (Suisse).

Je n'en ai vu aucun en chair et en ailes. Pas plus que je n'ai vu la Vierge dans les Vosges (deux fois), où pourtant elle doit veiller sur les cyclos montant ou descendant le plus élevé des deux cols à elle dédiés. Elle n'était pas non plus aux cols Notre-Dame (09 et 63) qui comme tous les autres m'ont vu passer. Pas plus de vierge que de clarisse (vierge ou pas), au col de la vierge clarisse (54).

Ne voyant pas les êtres célestes, je suis revenu sur terre pour manquer de peu le Pape (06) et l'évêque (83). Et si je n'ai pas trouvé de col Etranger pour m'accueillir, le col des Français (57) nous a vu rouler en compagnie d'une étrangère. L'exode rural ayant fait son œuvre, je n'ai vu personne au col des Sept Frères (22). Quant au Lithier (70), à la Charbonnière (67), aux Charbonniers (88), ils devaient être sur le chemin du Cendrier (01) pour y déposer quelques cendres du Four (09) où il ne faisait pas si noir que le dit le proverbe lorsque j'y suis passé.

Quant à Marie-Louise, elle avait déserté son Sapin (54), et Agnès (09) s'était absentée, à moins qu'elle ne fût une des vaches ou pouliches paissant par-là. Et aussi Paule (06) que je n'ai pas vu. Et si Mathieu était absent de son Pas (83), au pied de celui-ci, nous avons longuement bavardé avec Georges, un des habitants des lieux.

Et s'il y a des bonhommes au Bonhomme (88), et ce en toute saison, fussent-ils de neige ou de chair, et s'il y a un minet au col du Minet (54), c'est que je peux être considéré comme tel à l'état brut, et à fortiori sur une bicyclette. Mais la chose reste à prouver. De même, mes fans étaient absents de leur col (07) lors de mon passage, et j'en suis fort triste. Et si je n'ai pas vu de sportif ou de poisson au col de la Perche (66), j'ai vu des sangliers à la Baisse des Charretiers (83), mais pas l'inverse (83) ; tout comme je ne verrai pas de Jeanne au col de la Jeanne (19) tant que je n'y aurai pas emmené belle-maman.

Et si j'ai vu des Cerbères (66), ils n'ont pas été méchants ces douaniers, puisque deux fois ils m'ont laissé passer sans m'arrêter. Si le Père Cornère (66) était parti se promener, les militaires du corps de Garde (83) qui n'ont pourtant rien fait sauter au col del Boum (11), aussi. Quant au Comte (83), je n'ai même pas eu droit aux mille et une nuits ; alors que le Coquin (88) de service était resté chez lui, la route n'étant pas revêtue. Si les trois Places (88) sont vides, c'est que le Lièvre (83), la Louve (83), la Vache, grosse ou petite (83) ont été effrayés par l'hélicoptère me survolant. Quant à l'Ours (11), aux Harengs, même marinés (88), ils sont en voie de disparition tant on en voit peu. Voie qu'a suivi le Cheval Mort (66), enterré sans fanfare malgré le col des Basses (66). Paix à lui.

Et si je n'ai pas vu le Page (88), j'y ai vu du papier toilette dans les sous-bois avoisinant, comme j'ai vu des sacs poubelles aux Sacs (83) et des journaux froissés aux Journaux (88). Journaux qui ne parlaient pas de paix (ce col existe-t-il ?), même si je l'ai rencontrée aux cols de la Bataille (26) ou de Guerre (83).

Si je n'ai pas vu de Huttes (88), ou de Banquettes (06) à ces cols, je cherche toujours un lit ou un sofa à défaut d'un fauteuil dans lequel tous les passer; pour y déguster les Olives (06) trouvées près de l'Olivier (83), si proche des figues qu'on ne trouve pas au Figuier (66) ; pour déguster le raisin qu'on trouve aux Vignes (09) ou les poires qu'on trouve au Poirier (88), dominant d'ailleurs les primevères et leurs Clochettes (88). Et si le Plafond (88) était bien bas, si les Cascades (83) étaient à sec, les Trois Fontaines (54) furent bien difficiles à trouver dans les parages du col pour faire pousser mes Violettes (83) bien à l'abri du Mistral (83).

Et si j'ai eu la Main Noire (88) de guidoline par la transpiration en montant le Linge (88), ce ne fut pas par un temps de Sibérie (69). Et si j'ai vécu le calvaire en arrivant au calvaire du Calvaire (66), je n'ai rien eu de tout cela en arrivant au Calvaire (68), même par le versant est. Et si on peut boire un ballon d'Alsace (88), il est dur de trouver une photo du Vieux Port au sommet du col de Port (09), tout comme la Croisette (09) est si loin de Cannes qu'on se croirait en pleine Brousse (66).

Et si je n'ai pas trouvé de dent à la Dent (11) ni de couteau au Pradel (09) pour l'affûter sur la Grosse Pierre (88), celle-ci restera telle que, puisque la Sablière (54) n'est pas encore exploitable.

Je n'ai pas vu la Borne (54) ni le Fromage (54), alors qu'au camp des Fourches (04), j'ai vu le camp en ruines et les fourches à foin, mais sans aucune relation de cause à effet. Mais à celui des Fourches (70), celles-ci sont dans la grange. Il n'y avait pas non plus de belle Barbe (83) puisque la mienne n'avait que deux jours.

Et si je n'ai pas vu le Gibet (07) ni le manche des Faux (09), pas vu de Croix (09) ni de morts à la Croix des Morts (09), j'espère bien vivre assez longtemps pour me permettre une dernière 'égoïsterie' : avant de passer l'Arme (06) à gauche (merci à P. ANDRE* pour l'idée) : passer ma baisse personnelle.

*voir dictionnaire de P. ANDRE dans revue n° 13 des 100 cols.

Pierre CHATEL (06 - 377)

CYCLO-SOLITAIRE

Membre individuel de la FFCT et cyclo-solitaire, je me décide à rédiger ces quelques lignes pour tous ceux qui cherchent les routes calmes, les chemins détournés, les ascensions paisibles.

Je viens de terminer l'intégrale des cols routiers du département où j'habite et je ne peux qu'inviter les «col»lègues à venir dans l'Ain s'il ne connaissent pas encore cette région qui s'étend de la Saône à la Suisse. Ils y trouveront des cols variés : durs ou aisés, ombragés ou ensoleillés, humbles ou prestigieux, où l'on peut rencontrer en plein jour des lièvres et des belettes. Leurs noms sont amusants (Ballon), inquiétants (Calvaire de Porte), ronflants (France), curieux (Goulet de Bois), évocateurs (Belle Roche), farceurs (Pisse-loup), sympathiques au cyclo soiffard (Cruchon), poétiques (Grand Colombier). Mais tous, à une ou deux exceptions près, sont calmes, sauvages et beaux.

Venez dans l'Ain, vous ne le regretterez pas.

Hervé Le Sourd

UN VÉLO POUR LA CORDILLÈRE DES ANDES

Partir en expédition n'est-ce pas le rêve plus ou moins caché de tous ? Mais pour atteindre cette délivrance, ce zeste de liberté, que de démarches, que de sollicitations, de contretemps, de refus courtois ou impolis, de persuasions, d'annulations, de contradictions. Combien de fois j'ai failli tout oublier, tout laisser tomber et étendre plutôt mon corps sur les plages de galets ou de sable chaud de ma Côte d'Azur natale. Mais à chaque fois ou presque, c'est la délivrance qui survient très exactement au dernier moment. C'est ainsi que vélo, billets d'avion, matériel, sponsor, tout est arrivé à la dernière minute, à la limite du gong, alors que les démarches avaient été faites dans des délais bien précoces.

Mais quel soulagement d'être devant son équipement complet que l'on a eu tant de peine à rassembler et qui nous a déclenché à tous, une dernière décharge d'adrénaline. Aujourd'hui seulement, je réalise que je ne rêve pas. Ce 10 mai 1985, je suis en route vers le Pérou. Affalé dans le fauteuil d'un D.C. 10, mon cerveau s'agite encore. Ma conscience ne sera enfin tranquille que lorsque tout le matériel sera à l'arrivée.

A travers les hublots, nous voyons, dans le jour qui se lève, s'ouvrir tout un pays de rêve, de légendes et de mystère.

Tant que les cols nous ferons rêver... Nous quittons quelques jours l'agréable ville de Cuzco, à destination de Tres Cruces, un balcon qui domine l'Amazonie. Quarante et un kilomètres de route asphaltée nous conduisent tout d'abord aux ruines de Pisac. Le site est agréable et la température un peu plus clémente, il faut dire que nous sommes seulement à 2971 m. Le lendemain, nous retrouvons la piste poussiéreuse, nous remontons la vallée étroite de l'Urubamba en traversant le village de San Salvador. Des scènes champêtres se renouvellent et sont un plaisir pour l'œil et la photo. Quittant la vallée étroite, une longue côte pénible nous hisse au petit bourg de Huancarani, perché à 3800 m. La classe de l'école nous est offerte pour apaiser notre sommeil.

Par une fraîche matinée, la piste continue à grimper en pente douce, contournant infiniment des collines où l'on cultive de l'avoine à 4000 m. Par une longue descente, traversant un site grandiose, nous arrivons à Paucartambo à 3020 m, situé au confluent de deux rivières et blotti entre deux vallées encaissées. Tres Cruces est maintenant à quelques portées de roue. Nous avalons rapidement les kilomètres d'une piste excellente. Nous atteignons le col d'Accanacu à 3480m. A gauche, au sommet, un chemin étroit nous conduit à une maison forestière. De mémoire de garde forestier, il n'est jamais passé de cycliste en cet endroit. Sommes-nous en train de faire une première ? C'est fort possible. Quinze kilomètres séparent ce lieu du refuge. Au terme d'une longue lutte avec les cailloux de la piste, nous approchons le culmen de notre étape. Nimbés d'un brouillard vaporeux, nous nous enivrons des délices exhalés de la terre et des plantes fantômes, apparaissant soudainement comme des diables sortis de leur boîte. Tout le temps de ce trajet, cette vapeur austère de montagne, nous mange le ciel comme un défi à nos regards inassouvis.

La vague croupe, longée depuis quelques lieux, s'estompe dans les herbes rases, propres à ouvrir la vue. Un vent léger se lève et souffle un calme ensorcelant. Les nuages se dissipent, quel spectacle inouï s'offre à l'effroi et à la contemplation ; la nature, toute puissante, paraît avoir fait le vide des humains. Tout juste à nos pieds, 4000 m plus bas, l'insondable Amazonie. Quel peintre pourrait représenter ce paysage magique, quel poète en décrire les sensations variées.

La lumière décline sensiblement, tout relief alentour s'enfonce doucement dans l'ombre, l'Amazonie s'endort ; devant nous un lendemain d'insouciance sera notre récompense. Isolés totalement dans ce petit refuge ouvert aux quatre vents, nous partons à la recherche de brindilles et de bois mort, car nous avons le plaisir et le luxe d'avoir une cheminée. Très tôt, nous sommes réveillés par un vent violent et par la lueur du jour qui commence à poindre. Nous armons nos appareils photo braqués vers l'horizon mêlé de pourpre et d'or. Une mer de nuage s'étale à nos pieds et noie la forêt entière.

Ce refuge attire pas mal de romantiques, ainsi on peut lire sur les murs : «Ici commence le monde, ici commence la raison, comprendront ceux qui aiment la terre et qui n'ont pas envie de la détruire» ou bien encore «Quand tu descendras de ta maison voir le soleil monter sur l'horizon, éclairer le monde, dans le vent et la poussière, fermes les yeux et penses à la chanson qu'il te chantait au bout du monde, debout dans la lumière, sur cette route qui fait le tour de la terre».

Le soleil enfin apparaît, transformant les couleurs ; les montagnes s'illuminent, l'herbe se teinte d'or, les nuages deviennent coton, le spectacle est d'une remarquable beauté.

L'aube n'a pas, comme en Europe, cette lente montée des couleurs. Ici la lumière impose son royaume à celui des ténèbres en quelques minutes. Telle une renaissance perpétuelle et néanmoins magique qui confère aux premiers moments du jour une lumière déjà chaude, dense, colorée mais pas autant éblouissante comme plus tard. L'aurore et le coucher sont les instants où l'on peut regarder l'astre sans détours. Peu après nous nous précipitons sur la route enluminée qui sinue jusqu'à Paucartambo. Là, petit à petit l'humanité reconquiert ses prérogatives douces, contingentées, civilisées.

Evitant de refaire la même route pour aller à Cuzco mais aussi pour gagner du temps, nous prenons un camion. Assis au milieu de bidons et de sacs, nous essayons de coller aux aspérités de la piste. Nous sommes étonnés par la conduite rapide et adroite de ces chauffeurs : souvent les roues frôlent le précipice.

Les indiens, passagers habitués, s'accrochent aux rambardes et fixent l'horizon ; le reste du temps ils parlent peu. Jamais autant que dans ces journées passées sur les plates formes des camions, on ne ressent le mystère de l'homme andin. A quoi songent ses yeux mi-clos, vieillis par des rides précoces ?

CHACALTAYA - MON PREMIER 5000 M.

Partis de La Paz aux environs de neuf heures, nous nous hissons lentement vers l'Alto à 4200 m, en empruntant l'unique tronçon de ce que l'on pourrait appeler autoroute. Face à l'aéroport militaire, nous prenons une rue pavée de gros cailloux disjoints. Nous sommes secoués désagréablement. En s'éloignant des habitations, la piste s'améliore nettement ; nous laissons sur la droite un vieux cimetière indien, surplombant tout le canyon de La Paz. Dès à présent nous sommes bien sur la voie qui nous conduit au Chacaltaya, point culminant de notre raid (5200 m).

Ce qui est formidable à vélo, c'est la façon dont on se rapproche des choses, dont on se rapproche de la réalité en la mesurant, en la toisant. Le sommet qui nous paraissait inaccessible, le voici enfin tout proche. Nous faisons un corps à corps avec le terrain, peau à peau avec le paysage. En contrebas, une succession de lacs en anneaux de pièces d'eau est un attouchement pour les yeux. Les couleurs différentes de terrain, se mêlent et tranchent vivement avec le turquoise et l'émeraude des étangs. Nous voilà bien au-dessus de ce qui nous paraissait déjà haut jusqu'à présent. Ici, il n'y a plus personne, pas même la silhouette d'une vieille quetchua proposant des beignets frits. Seule la désolation habillée d'un jaune inouï, noyée dans un bleu pur et de rêves fracassés.

Nous seuls, gonflés d'orgueil et de joie pure, face à la montagne et pour le moment plus fort qu'elle puisque nous la gravissons avec nos drôles de machine, mais ne parlons pas trop vite car l'altitude se fait ressentir. Aujourd'hui encore, je n'ai pas la forme, je ressens constamment une fatigue générale, je n'ai pas trouvé un équilibre entre l'effort à produire et l'oxygène à utiliser. Le train est bien mauvais, les copains m'ont lâché. J'erre seul, tranquille en père pénard bien au-dessus de la grande mare des canards. Plus loin, Jean Bernard et Marie-France, ont mis pied à terre, je les rattrape et fais de même. Jean-Bernard le visage hagard, poursuit sa route, il fait vingt mètres et saute à nouveau de sa selle. Il récidive mainte fois cet exercice d'une manière obstinée, sans réfléchir, croyant arriver au bout du calvaire. Poussant le vélo, je vais aussi vite que lui. La piste devient plus étroite et s'élève telle une brute, comme si elle était prise d'une envie subite d'atteindre le sommet. Elle nous ménage point, tout encombrée de cailloux, elle zigzague à travers la paroi. Aux alentours, la rocaille remplace l'or végétal. A chaque sortie de virage, les efforts pour garder l'équilibre

obligent l'arrêt immédiat ; finalement les vélos ne nous servent plus que de béquilles.

Déprimés, cette ascension semble ne plus en finir, nous avons l'impression de ne plus avancer, d'avoir dépensé toute l'énergie à la recherche de l'équilibre. A tous les trois, ils nous faut puiser dans nos réserves pour se hisser jusqu'au col, la sublimation. Nous l'apercevons enfin tout en haut, Jean et Marcel y sont parvenus. Un bull est en train de déneiger les deux derniers kilomètres. Nous restons bloqués par les manœuvres. Des congères obstruent le passage, le temps presse, il faut passer à tout prix, le ciel se couvre de plus en plus. Je poursuis seul cette course haletante. Je dépasse un bâtiment dans lequel se tient un laboratoire d'étude des rayons cosmiques, Jean et Marcel redescendent, ils me rejoignent au col à 5200 m. Il me reste une centaine de mètres pour atteindre le refuge du club Andin à 5270 m, c'est là que prend fin la piste. Elle dessert le plus haut domaine skiable aménagé du monde.

Nous réalisons quelques clichés, nous nous concertons ; quelques flocons apparaissent, il est grand temps de descendre. Nous dévalons les pentes abruptes, fiers du résultat mais déçus du panorama encombré de nuages. Un résultat gratuit sans la rançon habituelle de paysage d'espace et d'infini où nous libérons nos yeux.

Membres de l'Expédition :

Marie-France Lefeuvre

Pierre Triquere

Jean-Bernard Borguetou

Jean-Christian Mirjolet

André Laurenti

Extrait du compte rendu de voyage «Un vélo pour la Cordillère des Andes» texte d'André LAURENTI 3e prix Charles Antonin 1987.

URDANZIA, CHANT DES SIRÈNES

En vacances au camping de Saint-Étienne de Baïgorry, charmante cité basque bâtie sur les berges de la Nive des Aldudes, je lorgne vers les monts avoisinants si proches qu'on pourrait les toucher de la main. Trois cols muletiers tapis entre ces rondeurs vont avoir droit incessamment à ma visite. Je les ai repérés sur la carte I.G.N. «Pays Basque Est».

Le ciel est couvert en cet après-midi du 14 août ; les sommets disparaissent par instant sous les nuées qui les parcourent d'Ouest en Est. Pourtant, je me décide à partir à la découverte des cols d'Aharza, d'Urdanzia et de Leizarzé avec mon vélo tout-terrain «Ranger Hi-Tech».

C'est du reste le baptême montagnard de cet engin acquis en début d'année ; je n'ai pu, en effet, le tester que dans ma région.

Dès la sortie du village, je quitte la D 948 pour prendre à ma gauche un V.O. goudronné qui, d'emblée, me donne le «La». Du 15% nécessitant illico le 28x32 !

Les montagnes russes succèdent à ce hors-d'œuvre rendant ma progression plus aisée malgré quelques côtes assez «sèches». Laisant sur ma droite une bergerie, je m'engage sur un chemin assez large dont le revêtement quelque peu pierreux, me procure pourtant la sensation d'être encore sur le bitume. Confortable ce V.T.T. et particulièrement maniable.

4 kilomètres à parcourir avec du 6% de moyenne pour rallier le col d'Aharza (734 m) présentement occupé par un troupeau de bovins en train de brouter une herbe grasse. Mon arrivée les laisse indifférents ; à peine un regard. Bien entendu aucun panneau ne signale le col. Il en sera ainsi pour les 79 autres que je serai amené à franchir durant ces congés (pardon, un seul d'entre eux, celui de Soudet, tout près de la Pierre Saint-Martin, possède sa pancarte). Je continue ma route vers le second col et rencontre cette fois-ci des moutons apeurés qui s'enfuient de tous côtés. Qui dans le versant, qui dans les collines, avec force bêlements. Aurais-je l'air d'un loup-garou ? Un couple de pottoks et leur rejeton s'avancent vers moi. Je m'arrête pour les photographier.

Du brouillard qui devient plus épais au fur et à mesure de mon avance masque partiellement l'environnement, créant une atmosphère oppressante. Ces formes tourmentées, là à ma gauche, ne serait-ce point ces sylphes qui hantent la montagne ?

Je m'efforce de penser que ce sont simplement des arbres lorsque soudain me parvient une rumeur, comme une musique. Je n'en crois pas mes oreilles ! Ce coup-ci, je suis en plein délire wagnérien ! j'hésite à poursuivre. Pourtant «l'appel du col» est le plus fort et m'incite à aller de l'avant malgré la persistance de ce bruit qui, à n'en pas douter, est bien un chant qui va s'amplifiant.

Au détour d'un lacet, tout près d'une modeste croix de fer érigée sur un rocher, je découvre une dizaine de voitures stationnées sur le gazon du col d'Urdanzia. Présence plutôt insolite en un tel lieu ! Et puis le mystère «s'éclaircit» malgré la densité du brouillard. A 100 mètres de là, se dessine une humble bergerie. Devant cette mesure, une trentaine de personnes installées autour d'une longue table chargée de victuailles et de bouteilles !!

Debout, plusieurs convives, le verre à la main, chantent à pleins poumons de ces chansons basques si viriles. Spectacle aussi surprenant que singulier dans cet endroit perdu, mais qui certainement s'explique par le fait que nous sommes la veille du 15 août.

Sans doute une «répétition» ou un acompte en vue des réjouissances du lendemain ! En tout cas, pour l'instant, à peine ai-je été remarqué par l'assemblée que s'ensuit subitement un silence profond. Inversion des rôles cette fois-ci !

Visiblement interloqués, les bergers doivent se demander à leur tour ce que ce martien, juché sur sa drôle de machine, et surgi de nulle part, vient chercher dans la montagne. Particulièrement gêné d'avoir, à mon corps défendant, pu jouer les trouble-fête, je me hâte de rebrousser chemin en direction du col de Leizarzé.

A peine ai-je quitté les lieux, que reprennent de plus belle les chants incarnant si bien l'âme basque, et s'harmonisant à merveille avec l'âpreté des sites alentour.

Jean-Jacques LAFFITE
79000 NIORT

IL N'EST PIRE FOLIE...

Folie me disait-on, quand je parlais voyages
Au bout de l'horizon sur mon vélo joli ;
Alors je répliquais à ceux qui sont trop sages
Il n'est pire folie que vivre sans folie.

Et de rouler la nuit, est ce bien raisonnable ?
Quand ceux qui sont censés sont sagement au lit ;
Dormez, je leur disais, vous manquez l'admirable
Il n'est pire folie que vivre sans folie.

Et de vous fatiguer à gravir les montagnes
Vous risquez de partir, un beau jour, d'embolie ;
Je répondais toujours que la santé se gagne
Il n'est pire folie que vivre sans folie.

Soleil, vents et embruns tannent votre visage
Marqué par trop d'efforts, votre corps s'avilit ;
Seul m'importe l'esprit, le corps n'est que passage
Il n'est pire folie que vivre sans folie.

Il suffit d'un vélo pour que vos sens s'aiguisent
Que dans un jour trop gris s'annonce une embellie ;
La raison, voyez-vous, c'est de vivre à sa guise
Il n'est pire folie que vivre sans folie.

Rolland Romero
Cyclotouristes Grangeois

CHIEN SANS COLLIER AU COLLET

Je n'ai jamais mordu de chien... «Ils» m'ont déjà mordu 3 fois...

A cause d'un chien, un 25 décembre, j'en ai fait venir des larmes au Père Noël...

Cette année encore, pour mon anniversaire, en février, je voulais m'offrir un cadeau de moi à moi et à mon vélo : un col, un col nouveau de préférence, sans aller le chercher trop loin, sans le payer trop cher... C'est de plus en plus difficile d'en trouver, même avec les additifs du Guide Chauvot et même en regardant les cartes au 1/25000e à la loupe... Une année j'avais découvert près de ma porte le Col de Pigna : 140 m (06-3) en lisant un compte-rendu de gestion municipale sur les cimetières... Cette année, j'ai appris l'existence d'un col de la Croix, près de l'Escarène, par Marcelle qui essaye de revivre et de survivre en participant, entre autre, aux sorties pédestres du Club «Bien Vivre» ; c'est elle qui m'a donné l'idée de ce col, c'est elle qui en tapera le récit sur sa machine à écrire.

Ce col de la Croix est, sur le terrain, dans le relief d'une ligne de crête à 588 m, entre 2 sommets à 642 et 675 m ; on y accède par une route goudronnée à partir du col de Nice :412 m (06-17). Aucun doute possible : c'est un col, au-dessus de la Croix des Termes sur l'I.G.N. 3742 ouest ; j'y suis arrivé le 11-2-89 vers midi. Au retour, par un autre itinéraire non goudronné sur moins de 2 km, j'ai rattrapé une bonne route au-dessus de N.D. du Téron, puis j'ai rejoint le Col Pelletier : 310m (06-14) et le Collet : 290m (06-12) avant de rejoindre la Vallée du Paillon qui est à Nice ce que la Seine est à Paris... toutes proportions gardées...

Au Collet : un oratoire, un panorama... idéal pour une pause casse-croûte malgré l'agressivité bruyante de molosses derrière des grillages... Pourquoi a-t-il fallu qu'une espèce de chien loup sorte de je ne sais où, et vienne me renifler dangereusement les mollets ? peur ? moi ? oui quelquefois ! J'ai fait celui qui ne le voyait pas et je me suis assis dans l'herbe... il s'est assis à côté de moi... j'ai continué à ne pas vouloir le voir mais nos regards se sont croisés... Oh ! ce regard ! regard de chien perdu ? abandonné ? battu ?.. en quête de quoi ? Est-ce qu'une femme m'a déjà regardé avec autant d'intensité, d'attention, d'attente ?.. Que signifient nos regards ?.. Regards de maîtres et d'esclaves... de vainqueurs et de vaincus... de battants et de battus... de tortionnaires et de torturés... de naufragés et de sauveteurs... de soignés et de soignants... de vivants et de mourants... regards d'amoureux... regards de Bernadette et de Marie un 11 février à Lourdes... en 1858... Que voulait-il me dire ? «Parles-moi»... «Caresses-moi»... «Donnes-moi quelque chose»... «Donnes-moi ton amitié»...

Je me suis levé, j'ai repris mon vélo, j'ai marché plus d'un kilomètre... le chien était toujours là... je lui ai parlé, je lui ai offert de mon pain d'épices qu'il n'a pas aimé. Comment m'en débarrasser ?.. A la faveur d'un écart dans le fossé, je suis parti en descente à toute vitesse dans une longue ligne droite... comme un fuyard... je me suis retourné... le chien s'est arrêté après avoir essayé de me suivre, mais dans sa tête et son cœur de chien n'a-t-il pas pensé avec quelque raison que j'étais lâche ? Chienne de vie ! Peut-être avait-il lu Andrei Tarkowski - cinéaste soviétique mort en exil à Paris en 1987 à 54 ans - dans «LA VIE» du 19-1-1989 page 56 : «Ce qui est important c'est de deviner pourquoi nous avons été convoqués du néant à l'existence ; mais ne vivons pas pour être heureux mais pour être sauvés».

Et nous, pourquoi... et pour qui... pédalons-nous ?

Paul ANDRE
MENTON

UN MULETIER FACILE... LE COL DU PUIITS

Après avoir cheminé sur quelques kilomètres, tantôt moulinant petit d'un mouvement rapide, tantôt accompagnant son vélo d'un pas ample, souple et facile, sur un sentier bien tracé et de faible pente, le pied ! il sort l'altimètre de derrière son maillot bleu ciel, y jette le coup d'œil acéré du spécialiste et lance sans la moindre hésitation : «Ce col du Puits, il est dans la poche !»

Moi, méfiant comme pas un quand il s'agit de muletier en léger, tout léger pointillé sur la 1/25000, je me dis in petto «Inch Allah !» et... à haute voix, je lui rapporte timidement et le front bas, un vieux proverbe de chez nous qui dit : «Avant que le fil ne soit dans l'aiguille, tu ne peux pas dire que la tunique sera cousue».

Et pourtant, de fil en aiguille et de vous à moi, on a apparemment fait le plus gros: plus que 100 m de dénivellée à avaler, une misère, une bricole, une simple formalité pour deux gars qui en ont vu d'autres, vous pensez !! La brave dame, interrogée en quittant le goudron, nous avait dit : C'est le chemin des cavaliers. Il lui avait répondu : On a des chevaux de fer, c'est plus costaud !... En ajoutant, c'est du billard... Et un col de plus, un, dans l'escarcelle !

Et effectivement, au début, s'étale devant nous une herbe fraîche et verte, séparant en deux, un joli petit chemin à peu près goudronné, ou tout au moins, en belle terre battue, pour promenade d'amoureux, la main dans la main, les yeux dans les yeux et dans les nuages... En un mot, une gentille petite sente riante et bucolique à souhait... Trente minutes après, on est là, à tirer comme deux beaux diables sur nos coursiers de métal coincés par des ronces aux doigts crochus et tenaces... C'est fou ce qu'un vélo peut être encombrant quand on n'est pas dessus !! Au bout d'une heure, on escalade des roches abruptes, nos montures toujours agrippées par des mauvaises fées déguisées en arbustes de plus en plus resserrés, au milieu de folles orties qui me griffent aux mollets... C'est fou ce qu'un vélo peut être lourd et indocile !

A la deuxième heure, je me retrouve tout seul sur une petite vire presque verticale, désigné à la garde des deux engins, pendant que mon zèbre, plus bison que jamais, cavale comme il peut là-haut, à la recherche et de ce foutu col et d'un semblant de trace de sentier, qui nous permettra de nous sortir avant la nuit de ce labyrinthe hostile... Si j'osais être grossier, je dirais même...» de ce merdier merdique !

Et moi, toujours encerclé par des racines tortueuses et des épines acérées et envahissantes, je me mets à regretter le crottin de cheval qui nous guidait si bien, de ci, de là, tout à l'heure, sur ce petit sentier de gloire, mais qui s'est éloigné de nous, pour disparaître à tout jamais... Où ? Quand ? Comment ? ... Dieu seul le sait. Et nous avons pris ce chemin de perdition qui nous a menés là, sur cette plate-forme étriquée, où il n'y a même pas la place pour un chamois anémique et solitaire !!

Bref, je vous passe l'angoisse et l'essoufflement, je vous passe les jambes écorchées et les vélos tout bardés de brindilles et de feuillages... etc. Nous avons fini par trouver le COL DU PUIITS vers la... troisième heure... Et pour en sortir, de ce piège à cons... cela ne s'est pas fait tout seul...

Et quand nous avons rencontré Pierre Brivet, sur la gentille petite sente fraîche et ombragée qui longe le torrent vers le Col de la Bohémienne, traînant son lourd vélo de globe trotter, écrasé par d'énormes sacoches pleines à craquer, de bidons et de boustifaille pour huit jours, sans parler d'une lourde tente qui lui avait permis, la veille, de coucher à la belle étoile, de celles qui rendent les muletiers accessibles à des balèzes du genre Conan le Barbare, nous lui avons fermement conseillé de laisser tomber le PUIITS pour aller plutôt faire un tour du côté du LAC, les deux cols ayant une seule chose en commun... Ils sont complètement à sec ! Et nous nous sommes mis en quête du Col de la Bohémienne... Mais ceci est une autre histoire.

Jacques BENSARD
GRENOBLE

CHAMPAGNE-ARDENNE : LE MONT AIMÉ

Qu'est-ce qui fait courir les cyclos ? Pas tous, bien sûr ! Non, uniquement ceux atteints par le syndrome coliteux : virus perniciosus et tentaculaire qui contamine force cyclos. Mais qu'est-ce qui les fait donc courir ? Bien peu de chose en vérité. Une invitation à la grimpe suffit pour déclencher un accès de fièvre coliteuse. Une fois de plus, la démonstration en a été faite cette année par l'Association Cyclotouriste des Monts de France. Dès la publication du règlement dans la revue des 100 Cols, l'incurable coliteux que je suis, fit un bilan rapide des monts franchis et échauffa un plan pour compléter sa liste.

Quel sera le dixième dur mont ? Exploration rapide de la carte Michelin ; le choix se porte sur le Mont Aimé, butte isolée de la Marne. Une broutille ! Mais voyons plutôt.

Une belle matinée printanière invite notre homme à transhumer dans le Parc Régional de la Montagne de Reims. Dès la mise en route, la Route du Champagne lui donne du fil à retordre. Un méchant vent debout repousse ses avances. Étrange, le moulin de Verzenay reste impassible ; il fixe, Puce notre héros, sans ciller la moindre aile. A Verzy, la Voie des Gaulois se redresse méchamment en direction du Mont Sinaï (283 m), point culminant de la région. Il est encore tôt et la côte se laisse digérer aisément. Au sommet, ignorant les Faux sur la gauche, il s'engage dans le sens opposé sur un chemin forestier. Quelques mètres plus loin, il faut enjamber une barrière qui indique la proximité de l'Observatoire. Puce va de surprise en surprise. Lui qui s'attendait à se trouver en présence d'une station météo, découvre un abri utilisé comme observatoire au cours du premier conflit mondial. Un voile de brume nimbe la vallée. Même la table d'orientation ne lui sera d'aucun secours pour déterminer sa position.

Il ré-enfourche sa monture et se laisse glisser vers Louvois. Eole continue à contrarier la progression de notre héros. Son attention est attirée par un mur interminable : une véritable muraille de Chine. Renseignement pris, le château appartenait aux filles de Louis XV dans le passé. Des producteurs champenois s'activent partout dans les vignes qui constituent l'unique paysage.

Les bornes défilent et bien vite le voilà dans le grenier de la France. Phébus boude. Pourquoi ! Quelle mouche l'a donc piqué ? Monsieur Météo avait pourtant annoncé une journée splendide ! Bref, errare humanum est ! Un peu après la bourgade d'Athis, Puce soupçonne une ligne de crêtes dans le lointain. Il est déboussolé parce qu'il s'attendait à une plaine plate comme une galette. Or le relief ondule au fur et à mesure qu'il s'approche de la Côte des Blancs. Des noms prestigieux jalonnent les abords de la départementale en direction de Bergères les Vertus. Le Mont Aimé (239 m) apparaît enfin dans toute sa splendeur. L'éminence semble discrète. « Je n'en ferai qu'une bouchée » se dit Puce. Impossible de louper l'objectif, les autorités ont fait en sorte que même un cyclo atteint de myopie aiguë se doit d'aller se perdre dans les matiti (broussailles) du « Bien-Aimé ». Au pied du mont, une pancarte annonce une couleur locale : « Tir à l'arc sur cible mobile ». Puce se dit : « Pourvu qu'ils ne me prennent pas pour un pigeon ». Mais déjà, plus rien ne peut l'arrêter.

Il fixe la longue ligne droite qui relève son col altier. Le lacet, qui vaut le détour, fait pénétrer notre homme dans les feuillus d'où résonne un bruit de gueulophone. La pente s'accroît davantage. Le bruit aussi. Mais déjà des barricades entravent les derniers mètres. Puce se faufile entre deux et débouche sur une aire herbageuse encombrée par des fils de Guillaume Tell et leurs supporters qui, absorbés, l'ignorent purement et simplement. Puce, ne s'attardant pas, rebrousse chemin. Faisant un demi-tour sur lui-même, il pique aussitôt du nez, ce qui indique que le raidard était sérieux.

La départementale qui conduit à Montmirail est déserte. Puce récupère de ses récents efforts. Il se laisserait bien tenter par l'une ou l'autre gâterie de l'auberge plantée au carrefour d'Etréchy mais hélas il est encore bien trop tôt. L'environnement baigne dans une paix profonde.

Soudain, virant au coin du resto, deux énormes bergers allemands, noir et feu à poil long, surgissent de la remise du bâtiment et se précipitent dans l'enclos. Situation tant redoutée par tous les cyclos, sans effet

cependant sur Puce. D'autant plus qu'une clôture solide ceint la propriété. Et quand bien même il n'y eut pas de palissade, ni de treillis, notre héros qui avait déjà eu l'occasion de développer toute une théorie sur l'agression canine (cf «Cyclotourisme n° 347 - juillet-août 87) ne se formaliserait pas outre mesure de pareille situation.

Wouaf ! Wouaf ! Scrongneugneu ! Greu ! Et voilà subitement les deux bestioles en cavale. Sorties du Diable Vauvert, se portant à hauteur de la roue arrière, elles chassent les mollets de Puce dont le sang ne fait qu'un tour. Oubliant principes et recommandations, il pique le sprint de sa vie se voyant déjà bouffé tout cru par les monstres. Il insiste sur les pédales, les clebs ne dévissent pas. La trouille atteint son paroxysme. Dieu soit loué ! Il existe un bon dieu pour les cyclos ! Un camion-citerne vient à sa rencontre et détourne les chiens de leur proie. Ouf ! Il était temps ! La pompe de Puce avait frôlé l'étranglement. La forêt de Vertus vient à point nommé pour la décompression.

Le magnifique raidillon de Monthelon, qui est une invite à la grimpette, n'est pas repris au programme. Ce sera pour une autre fois. Epernay n'est plus bien loin. Au fur et à mesure qu'on s'en rapproche, la circulation se densifie. Un choix s'impose dans ce haut lieu. Puce préfère s'offrir le scalp du Mont Bernon (208 m) aux caves profondes (-30m) où vieillissent des millions de bouteilles de Champagne. Les deux ne sont pas compatibles à cette heure.

Se laissant tomber comme une pierre jusqu'à la Marne, Puce se dirige vers Ay par la voie directe c'est à dire à grande circulation. De loin il reconnaît le raidard de Mutigny qui se faufile entre les vignobles. A nouveau le Parc Régional de la Montagne de Reims fait son apparition. Il jette un regard furtif au portail flamboyant de l'église d'Avenay-Val-d'Or avant d'entamer l'ascension capricieuse et irrégulière vers Germaine. Enfin, le soleil sourit. Mieux vaut tard que jamais.

Arrivé à Germaine, Puce reste perplexe. Quelle direction prendre pour le Mont Joli, le quatrième objectif de la journée ? Interrogeant une villageoise, la bonne âme tombe tout bonnement des nues. Eh François, tu connais le Mont Joli ? Le quidam fronce les sourcils. Non, jamais entendu. Et toi Madeleine, cela te dit ? Non, mais... Ah si ! mais c'est pas possible à vélo. Bref, en quelques secondes un attroupement tient conseil dans la rue principale. Puce, qui craint les palabres, les remercie poliment et prend la clé des champs. Consultant un peu plus loin sa carte Michelin de plus près, il finit par découvrir la bonne issue, qui devient très rapidement un chemin en terre battue parfaitement cyclable.

Puce n'est pas seul. Un régiment de marcheurs arpente la même voie convoitée. Au bout de quelques kilomètres, le chemin devient un labouré boueux qui nécessite le portage fréquent de la bécane. La petite reine se fait servir. Tant bien que mal, il atteint son objectif.

Comme il a perdu beaucoup de temps, il ne s'attarde pas en ces lieux, et dévale illico presto la ravine qui fait office de route forestière. Au prix de moult acrobaties, Puce sort de la forêt aux portes de Rilly-la-Montagne. Gagné ! La balade touche à sa fin. Encore quelques bornes sur la Route du Champagne et notre homme, fatigué mais content, en termine avec sa randonnée.

Mont Aimé, la journée fut un succès.

José BRUFFAERTS
FBC - Bruxelles

LES PETITS PONTS

Comme ils sont jolis au fond de leurs vallées
Ces petits ponts charmants enjambant nos rivières
Ponts de bois pont d'acier et autres ponts de pierre
Qui tout au long des routes nous regardent passer.

Il en est de superbes, beaux et majestueux
Qui d'un élan gracieux nous mènent à l'autre rive
de l'Artuby profond au géant Tancarville
De l'infini Savines à l'Abime audacieux.

Il en est de modestes simples et anonymes
Que l'on passe au matin sans s'en apercevoir
Et qui, presque aussitôt, s'enfuient de nos mémoires
Pour faire place à d'autres plus grands ou plus sublimes.

Il en est de coquets, voulant nous aguicher
Attirant nos regards par un coin de nature,
Un point d'eau frissonnant, un cadre de verdure
Et nous poussent à l'arrêt pour les photographier.

Que vous soyez de pierre, que vous soyez de bois
de béton ou de fer en arche ou bien en voûte
Vous êtes, compagnons fidèles de nos routes,
Complices attendris de nos peines et nos joies.

Petits ponts je vous aime mais parfois je vous hais
Car vous êtes souvent, points bas d'une descente,
Le moment fatidique où s'amorce la pente,
L'endroit tant redouté où il faut remonter.

C'est vous qui mettez fin aux descentes grisantes
Où l'esprit et les muscles se sentent libérés
Car dès qu'on vous franchit il ne faut plus rêver
Les jambes se font lourdes et plus dure est la pente.

Mais vite on vous pardonne car au bout de l'effort
Nous oublierons les peines et garderons les joies
Dont celle de savoir qu'une prochaine fois
Vous serez toujours là dans un coin du décor.

Robert JONAC
A.S.C.U. LYON

CHABERLIPOPETTE...

Ah.

Faut vraiment monter là haut ? Tout là-haut là-haut ? Là-haut sur la montagne ? J'ai comme dans l'idée que je ne vais pas tarder à regretter la confrontation entre mes ambitions cartographiques et le terrain ras des pâquerettes. Surtout que là-haut, y'a plus de pâquerettes. Des edelweiss à la rigueur, et encore... Enfin bon, j'arrête de regarder là-haut, parce que ça me tortille le cou d'une intolérable manière. Vu d'en bas, j'ai le rictus du pendu moyen après sa séance de pendule tournesolesque. Aaarg !...

Foin des rêvasseries. Je suis à Fenils, et il faut ramasser ce qui est coupé. Les grandes belles herbes, et les petites orties vicieuses. La Doire Ripaire me berce de ses sanglots longs, et sur l'azur du Briançonnais se découpent les vagues silhouettes des tourelles du Chaberton. Parce que c'est encore de ce truc là que je vais vous abreuver. Ça fait 3131 m d'altitude, c'est chiant comme la pluie à monter, alors forcément, on en parle longtemps après. Comme la guerre de 14, et les suivantes, dont on se serait bien passé pour des motifs d'ordre général, et des plus particuliers : sans les militaires, je serais à l'heure qu'il est, tranquillement somnolent sous ma tente, et pas au pied d'une piste stratégique dont le revêtement bat tous les records d'infamie.

Parce que passées les chapelles de Fenils, on peut recommander son âme à Dieu, ou au diable, si ça peut vous paraître plus efficace. On n'a pas fait trois tours de roue que l'on se demande déjà si l'on n'a rien oublié sur le gaz au camping, des fois qu'il serait urgent de faire demi-tour. Mais barka. On est gens prévoyants, et rien ne doit clocher au camp de base. Alors on serre les dents, et l'on sautille allègrement de galet en galet, à se demander même s'il ne serait pas plus roulant d'aller s'enfiler tout de suite dans le lit du ruisseau voisin. Un petit doute subsistant quand même, on reste sur le truc pompeusement dénommé route stratégique. Aie ma mère ! Paris-Roubaix à côté, ça doit être du pipi de chaton, parce qu'ici en plus, ça monte du tonnerre de Zeus.

Mon 28x28 me paraît d'un coup long comme un jour sans pain. Et sans beurre aussi. Soyez maudits, pré-décésseurs qui m'avez vanté les joies extraordinaires du panorama sommital. Vendus, assassins ! Et ça dure, ça dure, sous le regard amical des motards. Parce qu'en plus on n'a pas la paix sur cette route perdue de la montagne italienne. Au bas de la piste, il y a bien un bout de panneau en quatre langues, interdisant l'accès à tous véhicules et spécialement aux motos mais vous connaissez l'amour des italiens pour le respect des règlements... Et le soudain analphabétisme des étrangers disciplinés lorsqu'ils quittent leur Helvétie natale. ou leur Germanie si chère... On profite du capharnaüm ambiant pour s'en payer une tranche qui fasse passer les bourratives tartines ingurgitées annuellement dans la banlieue de Hambourg...

Alors on dit bonjour au premier motard. Et au second aussi. Au troisième de même, même si l'on trouve que ça commence à bien faire. On lève le petit doigt pour saluer le quatrième, et à partir du cinquième, on regrette d'avoir laissé la kalachnikov sous son oreiller le matin. Dieu qu'ils sont pénibles ! D'autant qu'ils ont un moteur, et qu'une poignée de chevaux vapeur est d'une appréciable utilité sur ce terrain pourri, cyclable à condition de dépenser ses calories et des trésors d'équilibre en nabab saoudien. Et pas en comptable écossais.

Passés le borbier et la fontaine de Pra Claud, la route devient très athlétique. Voire même carrément plus cyclable du tout au-delà du lit complètement défait d'un petit ruisseau qui avait découché ce jour là et la veille aussi sûrement, à voir l'état des draps et du reste... Deux voitures allemandes s'acharnaient à le traverser sous l'œil de bigorneau illuminé d'une caméra vidéo. En soignant un peu les angles, ils pourront toujours dire avoir refait durant leurs congés la croisière jaune. Sans ennuis administratifs, qui vous gâchent toujours un passage à gué. Surtout sans eau.

Mais bon, je ne vais pas leur faire de morale, parce qu'à partir de là, j'avais à la main un vélo, tas de ferraille

coloriée d'une douteuse utilité sur cette chaussée ravagée par tous les cataclysmes du siècle. Même à pied c'était pas du gâteau à la crème. J'en vins même à couper au travers des éboulis piquetés d'herbes obstinées pour abrégé la partie de plaisir. Et je n'avais pas fait la moitié du chemin ! Parce que le principal défaut du Chaberton, c'est finalement son altitude. 3131 m, c'est bien, mais c'est haut quand on part de 1200... Surtout à pied. Et à la frontière, vers les 2400 m, on soupire en se disant qu'il reste encore une heure et demie de galère. Comme si l'on touchait là une dimension inhabituelle du cyclotourisme, finalement habitué aux petites choses, vite bâclées. Quatre heures pour grimper un col, c'est déjà arrivé à tout le monde. Sauf aux vantards, mais tant pis pour eux. Mais c'était un jour de grande dérive, de jambes évanescentes, et de moral déliquescents. Alors que quatre heures dans le Chaberton, faut être en forme et pas compter les choucas à tout propos. Pour dire que si l'on se sent un peu cuit à Fenils, mieux vaut remettre la grimpe à des jours meilleurs. Encore qu'il y ait du spectacle. D'abord ce bout de route taillé dans la falaise, et qui ne tient qu'à grands renforts de poutrelles rouillées assistées de planches branlantes. Comme on y passe à pied, c'est rigolo, mais y risquerait-on une roue de vélo avec un cycliste dessus ? Bien sûr, puisque les motards envahissants passent bien. S'ils pouvaient se casser la gueule, je vous dirais franchement que ça m'arrangerait bigrement. Non seulement ils font du bruit, dérangeant les dernières marmottes du massif, mais en plus leurs chevaux sauvages brassent la piste et la rendent plus sablonneuse encore qu'une plage de La Baule. L'enfer, même à pied.

Au col, à 2674 m, et encore très loin du sommet, on rejoint la colonne serrée des promeneurs du dimanche, montés par le sentier depuis Montgenèvre. C'est beaucoup plus court que par la route italienne, d'autant que l'on monte en bagnole caïman jusqu'à 2000 m. Ça épargne les flemmes !

Mais pas la hargne, car le moins que l'on puisse dire, c'est que l'ambiance belliqueuse qui fut à l'origine de la création de la route et de la batterie du sommet a fait des petits bien fielleux. Papa Mussolini peut être fier de ses rejetons spirituels. Tout au long du chemin, c'est la vraie guéguerre entre les piétons français et les hordes de motards germaniques. Les uns foncent dans le tas pour ne pas perdre une once de leur élan, les autres constellent la piste de misérables barricades de pierres entassées, destinées à barrer la route des cieus aux chevaliers teutoniques et mal élevés. Mais ça les met juste en rogne, et ne coupe que mon petit élan à moi, pauvre cyclo pris entre deux feux. Caliméro dirait : c'est trop injuste.

Mais les motards aux aigles peints devaient pas regarder Caliméro dans leur jeunesse. Le plus étonnant c'est finalement de voir soudain déboucher un vélo, entre deux barbelés. On avait tellement les oreilles aux aguets pour voir si des fois un motard à peine plus fada que les autres n'allait pas nous culbuter, qu'un vélo a pu s'approcher en catimini. C'est l'occasion de converser un instant entre gens de bonne compagnie, aux préoccupations sereinement terre à terre. «En haut, y'a plus ou moins de cailloux qu'en bas ? Moins. Merci.» Beaucoup moins. Surtout au sommet, où c'est plat. Et deux cents mètres de plat, après quatre heures de randonnée pédestre, ça vaut son pesant de cacahuètes. Ou de prunes pour l'occasion, car un petit groupe de vacanciers adopta sur-le-champ ce cyclo français, seul spécimen du genre entre les ruines des canons italiens. Le chauvinisme est parfois une gourmandise bien juteuse...

Ou une belle connerie, si l'on veut bien s'occuper un instant de la destination première de cet ouvrage là. D'en haut, la vue est imprenable sur le Montgenèvre et Briançon. En vertu de quoi, Mussolini, involontairement assisté de quelques prisonniers politiques, fit bâtir la batterie la plus haute d'Europe. Vingt ans de travaux. Une bonne journée de tir aux artilleurs français pour transformer en cauchemar le pigeonier des italiens. Depuis, tout tombe gentiment en ruine, et croule sous les graffiti.

Point à la ligne. Et moi je m'en suis redescendu par le sentier des promeneurs, abandonnant la piste aux motards avant d'en étripier un. Une petite demi-heure suffit d'ailleurs à dévaler le chemin, en faisant virevolter le vélo comme un vulgaire ruban de danseur. Les piétons vous regardent avec des yeux de merlans pochés, et vous passez, fier comme tout, trouvant absolument normal d'avoir baladé votre vélo là-haut. Après tout, faut bien qu'il prenne un peu l'air.

François RIEU, C.T. ALBERTVILLE

CES CÉLÈBRES INCONNUS

Tout le monde connaît les pentes relevées de Marie-Blanque, du Granon, des «cols durs» du Cycle... Il en est pourtant quelques-uns qui n'attirent pas, car trop bas, isolés,... Pourtant, leurs pentes avoisinent et dépassent les 20 %.

Cet automne, j'ai découvert en Italie, Colla Bassa. Il culmine à 321 m au-dessus de Vintimille. Vous quittez la route de Tende (alt. 22 m). Colla Bassa est fléché. Un panneau vous met en confiance: 10 %. Lorsque, 1200 m plus loin vous arrivez à un premier col, là où finit le goudron, vous êtes déjà à 300 m, soit une pente moyenne de 23 %.

Toujours dans le même coin : Passo Becche. Vous partez d'Olivetta : pourcentage faible, incitant à enrôler. Il se redresse à l'approche du village pour devenir correct (7 à 8 %), et lorsque l'on rentre dans le bourg, la route se trouve droite face à nous, à près de 20 % jusqu'à la douane et le col. Et en plein soleil, quelle que soit l'heure ! Après, il ne reste plus qu'à monter les cols de Vescavo, Colla Bassa (le français), Paula et des 3 termes avant d'arriver au col de Brouis. Autre col connu des régionaux, mais sans trace officielle, sis entre Metz et Nancy : celui d'Arry. Vous partez de La Lobe à 170 m et 800 m plus loin, au village d'Arry, sous le col, vous avez monté 130 m.

Mais le plus dur que j'ai pu trouver, c'est en allant pointer le BPF à St Martin du Canigou ; entre le début de la route menant à l'abbaye et celle-ci, il y a 850 m et tout juste 210 m de dénivelé. Sachant que lorsqu'on arrive à l'ancienne abbaye, il y a 150 m de faux plat, calculez vous-même la pente (moyenne !). Autre BPF : Mousson (54) : 1,5 km avec une pente moyenne d'environ 15 % et un passage à 23 %.

Et qui connaît le col de la Vierge (1006 m) au-dessus de La Bresse (88) ? Au-dessus de la ville se trouve une croix : c'est là qu'on passe. Ou celui de Carcanières (66) attaqué plein est ? Ou les 300 derniers mètres, côté ouest du col des Chevrières (70) ?

Pierre CHATEL (2081)

3 AOÛT 1988 OU 10 ANS APRÈS...

Notre première expérience en 1978, fut une telle réussite que nous rêvions depuis, de participer à nouveau à une de ces concentrations des 100 Cols. Le goût de tout ce que nous avons trouvé au Col du Cherel nous était resté au bord des lèvres comme une savoureuse gourmandise.

Chaque année nous voulions revenir, chaque année un obstacle s'y opposait : dix ans se sont écoulés...

Enfin en 1988 la rencontre pouvait s'effectuer : Plus de contrainte de travail, pas d'obligations familiales, la santé qui s'améliore, bref, tous les ingrédients sont réunis pour une bonne réussite. Ce matin donc, ayant sorti pour l'évènement les beaux maillots de notre club d'Antibes afin de faire honneur aux amis belges et à ceux des 100 Cols, nous étions très tôt à pied d'œuvre. Avec l'émotion d'une jeune mariée, nous attendions le «fameux» rassemblement de 10 heures.

Le haut-parleur annonça : les 100 cols, rendez-vous dans cinq minutes devant la plaque du Col de la Croix Jubaru.

Dans l'ambiance et la marée des cyclos, et au rythme de l'accordéoniste de service, notre cœur battait en rejoignant le lieu du rassemblement, alors que le haut-parleur renouvelait son message une deuxième fois, puis une troisième fois, puis je ne sais plus combien de fois...

Le temps passait, les cyclos aussi. Bousculés mais stoïques, notre sourire commençait à sentir le figé. C'est sûr, cela n'a rien à voir avec le col de Cherel, avec son grand calme et ses petits oiseaux, mais il faut savoir vivre avec son temps. A cette époque nous devions être 300, aujourd'hui nous sommes dix fois plus, nous sommes même sur ordinateur comme à la sécurité sociale !

Le haut-parleur annonçait encore le rassemblement comme le drelin drelin du clocher qui essaie de réunir les fidèles...

Des cyclos qui essayaient d'arriver, d'autres qui essayaient de repartir, ceux qui s'accrochaient à leur vélo comme à une bouée de sauvetage, et le temps qui passait et nous qui attendions le rassemblement.

Je m'empresse auprès d'un cyclo qui a l'air d'attendre:

«Vous êtes là pour les 100 cols ?

- Les sans quoi ?»

Un autre s'approche de moi :

«C'est où le café gratuit s.v.p.»

Enfin quelqu'un s'approche :

«Les participants à la randonnée des 100 cols, mettez-vous devant le panneau pour la photo.»

Je m'installe, lui disparaît. Des cyclos, participants à la semaine fédérale, mais n'ayant rien à voir avec les 100 Cols se faisaient photographier et ont dû, sur leurs clichés, me découvrir en fond de toile, se demandant ce que je fiche là...

Tout à coup, me voilà accosté par quelqu'un de décidé :

«Vous êtes là pour les 100 Cols ?

- Oui !

- Allez, on y va pour le circuit de 20 km.

- OK. par où passe-t-on ?

- Suivez-moi, on va par là,.. (me désignant l'étroit boyau par où les cyclos continuaient à arriver à pied tellement c'était bouché).

- On va à contre sens de ça ?

- Il le faut bien, pour se dégager, mais après ça ira mieux. Hum... bon, on va essayer...» Monter un col un jour de grêle et avec un vent force 8, c'est presque de la rigolade à côté de cette marée (in)humaine. Chaussure accrochée par une pédale, bras coincé entre un sac et son guidon, assaut de selle dans l'estomac, mots d'excuse, mots d'insulte, l'aventure était vraiment au coin de la rue. Les anciens se croyaient revenus en mai 68, les pavés n'étant d'ailleurs pas bien loin. Enfin un dégagement, un trou d'air, on peut respirer. Respirer, oui, mais ou sont passés les quelques héros qui avaient, comme moi tenté leur chance dans cette inégale bataille ?

Ah, en voilà un :

«Ou sont-ils passés ?

- ma foi...

Et un autre :

Vous êtes sûr que c'est par-là ?

- ma foi...»

Sur ces paroles nous voici dans la horde des V.T.T. et de leurs moniteurs qui, nous devinant embarrassés :

«Vous cherchez quelque chose ?

- Le circuit des 100 cols

- Pas vu, mais je sais qu'ils ont fléché leur parcours.»

Merci cher monsieur, nous avons chassé les flèches, et, outre celles, bien connues de la S.F., je puis vous affirmer que nous en avons trouvé de toutes les couleurs, allant dans toutes les directions, ce qui ne nous a pas servi à grand'chose.

J'ai même posé, à une habitante, la question la plus idiote du jour :

Auriez-vous vu passer un groupe de cycliste ?

- Mon cher monsieur, depuis ce matin on ne voit que ça, de ma vie jamais je n'avais vu ça !»

Nous avons encore cherché un moment. Les quelques «paumés» qui étaient avec nous sont repartis, déçus, vers d'autres horizons, ce que nous avons fait nous aussi.

Nous étions venus pleins d'illusions, je dirai même que si nous avons fait le trajet Antibes-Roubaix pour la Semaine Fédérale, c'était en grande partie pour retrouver le rassemblement du Club des 100 Cols. Heureusement, l'ambiance et l'organisation de la S.F. ne nous ont pas fait regretter notre venue.

Pour le reste, je me sentais presque humilié. Moi qui avais choisi ce col pour être mon 400eme et en garder un bon souvenir, me voilà servi.

En remontant sur mon vélo, j'ai repensé au col du Cherel 1978, un très grand cru !.. Que le reblochon avait le goût du rire et de l'amitié comme je l'avais écrit avec enthousiasme (bulletin des 100 Cols N° 7).

Depuis nous avons évolué. Sans doute les organisateurs ont voulu trop bien faire... peut-être, mais en tout cas, moi, dans un club devenu trop grand pour le rêveur que je suis, je me sens de plus en plus devenir un code chiffré pour ordinateur.

Signé: N° 281, cols 400, 2000 = 21.

Pour les rescapés de la vieille école :

Robert BELLONI

REPONSE A :

Le 8 janvier 1989

Chers amis 100 cols.

C'est avec grand plaisir, et beaucoup d'intérêt que j'ai reçu et lu votre lettre et votre texte «10 ans après». Et je vous en remercie.

Tout d'abord, je ne vois pas en quoi votre article pourrait m'offusquer... En quoi, que diable...? Il paraîtra donc, naturellement, dans la revue 17 qui sortira en avril.

Même d'ailleurs, s'il m'avait offusqué, il aurait paru, car je suis un adepte de la tolérance, de l'intelligence et du respect de l'idée de l'autre.

Je n'ai trouvé, en effet chez vous, aucune trace d'agressivité et je connais votre action passée en faveur du cyclotourisme.

De plus : «Je partage votre point de vue.» A cette différence près, que, connaissant le contexte, je n'ai pas été «choqué».

Voici ce contexte.

Quand André TIGNON, 100 Cols et ami Franco-Belge, qui travaille énormément pour le cyclotourisme dans le nord de l'Europe, a su que la semaine fédérale se ferait en 88 à ROUBAIX, son premier réflexe a été de demander mon accord pour organiser au seul et unique col BELGE ! la concentration annuelle.

Cette idée m'a semblé intelligente, car elle favorisait la connaissance de la confrérie par des nouveaux membres, gens du Nord, qui, eux, n'avaient pas toujours la possibilité de venir en montagne. De plus, l'intégration dans une semaine fédérale était séduisante. Nos amis Belges, ont donc pris en main cette organisation. Le succès, le raz de marée cyclotouriste a emporté l'ambiance calme, traditionnelle et habituelle de nos concentrations...

Mais aussi j'étais perdu...

Mais pas déçu. Pour fréquenter depuis toujours nos concentrations, je sais que cette poussée de fièvre, cet excès de monde, n'est pas dû à une volonté de la Confrérie, mais à un débordement imprévu et inopportun.

Cette juxtaposition ne se reproduira plus : vous retrouverez, nous retrouverons dès cet été, notre tradition : calme, pain, fromage et amitié. Je compte sur votre présence et celle de Maryse.

Enfin, ne faites pas le complexe de la «vieille école»... cela ne veut rien dire... A trois mille actuellement, nous sommes tous, jeunes ou anciens, des amoureux du vélo en montagne ; le fond reste le même, la forme, peut changer. C'est dans ce sens que nous utilisons un ordinateur... Sans cet outil, la confrérie, ou du moins sa gestion, serait impossible pour moi.

Etre jeune c'est comprendre et accepter les autres, qui vous acceptent et vous font confiance.

... Et meilleurs vœux pour 89. (...)

Robert BELLONI
ANTIBES

CUVÉE MÂCONNAISE

Nous étions le 24 août et, dans ce pays viticole, on parlait déjà vendanges. La cuvée s'annonçait fort belle et celle du «cueilleur de cols» ne serait pas mal non plus : près de 80 cols nouveaux pour 1988. Il aimait bien ces pays de vignes car, il l'avait souvent constaté, quand il y a vignes en coteaux, les cols foisonnent aussitôt. Corbières et Beaujolais en étaient les exemples les plus fameux. Les professionnels de la bouteille avaient d'ailleurs dû remarquer cette singularité puisque pour eux, et quelle que soit sa contenance, une bouteille s'appelle simplement un col !

Nous étions donc le 24 août et il avait épuisé les ressources du Beaujolais (en cols, pas en vin). Son programme prévoyait à présent la découverte du prolongement vers le nord de ce massif montagno-vineux, à savoir le Mâconnais.

Il prit donc son départ du carrefour de la Valouze. Mauricette l'avait déposé là et avait continué tout droit pour aller à Cluny, visiter avec Magali, les haras nationaux. La mise en jambes fut courte, à peine trois kilomètres de faux plat pour atteindre Bourgvilain dont rien, il put le constater, ne justifiait le nom. Là, commençait le premier col au nom lui aussi curieux, le col des Enceints. Bien que, fidèle à son habitude, sa vitesse ascensionnelle fut particulièrement faible, il n'eut pas l'occasion de vérifier à quoi pouvait bien ressembler un enceint et il en éprouva de la frustration. La forêt était dense et le protégeait des ardeurs du soleil, œ qui ne l'empêcha nullement de suer abondamment sur cette première pente. Au sommet, à 529 m, la vue s'ouvrait largement sur un Mâconnais embrumé mais il put néanmoins apercevoir, là tout près, les roches de Vergisson et de Solutré, pays du «Pouilly-Fuissé», nectar dont il avait acquis quelques bouteilles les jours précédents.

A Pierreclos, pour lui qui, quelquefois, écrivait en vers, la suite de l'itinéraire était obligatoire. Il lui fallait prendre à gauche pour le pèlerinage lamartinien à Milly. Il photographia son vélo devant la grille du château de Larmatine enfant et eut un regard ému en relisant ces vers qu'il avait appris, voilà bien longtemps : «Objets inanimés, avez vous donc une âme.

Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer ?» Il put s'entretenir quelques instants avec la belle-fille de l'actuelle propriétaire, puis il repartit vers d'autres sites lamartiniens (Berzé le Châtel en particulier), au gré de l'ancienne route nationale 79, bien tranquille depuis que, profitant de la trouée du T.G.V., une nouvelle voie, bien plus rectiligne, avait été ouverte au trafic. Il passa ainsi dans le calme et sans efforts démesurés, le col du Bois Clair (396 m) avant de retrouver, pour quelques instants seulement, la circulation intensive de la RN. 79. Il bifurqua bien vite pour aller à Cluny retrouver Mauricette et Magali qui l'attendaient pour le repas de midi, qu'ils prirent sur une table du jardin public, au pied de la belle tour du XIIe siècle. Il n'avait pas pour autant quitté les pas du poète, car Lamartine venait souvent à Cluny, méditer devant les ruines de la célèbre abbaye, sur l'aveuglement et la cupidité des hommes qui n'hésitèrent pas à détruire ce chef d'œuvre de l'art roman.

Il quitta, à regret, cette si jolie petite ville, mais il la vit encore longtemps en escaladant le col des Quatre Vents par une petite route, à nouveau très ombragée. Au sommet (494 m), il quitta le Clunyois, du moins des yeux, car le reste de l'après-midi allait l'entraîner plus près de la Saône, au-dessus de Tournus. A Donzy le Pertuis, il s'accorda un tout petit crochet, juste pour rajouter à sa collection le col de la Percée (468 m) qui lui offrit, malgré la faible altitude, un panorama assez large. Il descendit ensuite jusqu'à Blanot, village ancien où le temps semble s'être arrêté à jamais sur les murs blonds dont l'entretien a su respecter la patine. La montée au col de la Croix (486 m) le fit passer devant l'entrée des grottes qu'il aurait bien aimer visiter, mais le temps, désobéissant à Lamartine, ne suspendait pas son vol et il fallait bien avancer... Sous de frais ombrages et par une route de crêtes, il atteignit encore le col de la Pistole (464 m) où il quitta le bois du Mont St Romain pour plonger sur le plateau de Bissy.

Les villages à présent défilaient, noyés dans un océan de vignes ; Bissy la Mâconnaise, Lugny, Fissy, Char-

donnay au cépage mondialement connu. Il passa (on ne saurait dire escalada) le col de la Préole (300 m) puis, après le petit village de Plottes à l'église perchée, celui de Beaufer (303 m). N'eut été la vue sur Tournus, l'horizon lui aurait paru monotone car trop de vigne l'avait lassé.

Par la petite vallée de Natouze, il reprit donc le chemin de la «montagne», disons plutôt des hauteurs. Il aurait très volontiers photographié le château du XIe siècle d'Ozenay mais trop d'arbres le cachaient pour que le cliché fût intéressant. En revanche, celui de Chavy s'offrait, en plein milieu d'un champ, avec en premier plan, une magnifique grille en fer forgé. Il fut un peu déçu de ne pas pouvoir mettre son vélo sur la photo mais le fossé devant le mur de clôture était vraiment trop profond pour cela.

Ce fut ensuite Martailly les Brancion puis, au terme de la facile ascension du col de Brancion (354 m), le village médiéval du même nom, surmonté de son château. Il était à nouveau sur le versant Est des monts du Mâconnais et la vue étendue lui offrait le célèbre clocher de Chapaize, le plus haut des édifices romans de la région. Il descendit vers la chapelle sous Brancion puis une petite route vallonnée le conduisit jusqu'à Collonges. Le vent du sud avait déblayé le ciel qui avait été un instant menaçant et il le poussait violemment dans cette partie de son itinéraire.

La carte Michelin l'avait bien averti, le col des Chèvres se méritait. Les deux chevrons de la carte se retrouvaient bien sur la route et il peina pour atteindre le sommet. Le soleil, trop chaud, ne lui facilitait pas la tâche et sa gourde était vide depuis longtemps. Un écureuil qui passait par-là, fut tout surpris de voir ce cyclo, qui venait tout juste de réussir une série complète de brevets fédéraux avec dénivelé, recourir à la moulinette pour se hisser à 419 m d'altitude. Et la forêt tout entière colporta ironiquement la nouvelle, propagée par le vent. Le sommet fut malgré tout atteint et la descente fut si rapide que, dans un virage où la vitesse était limitée, il aurait pu être arrêté pour excès de vitesse par deux gendarmes qui, incongrus sur cette voie sans circulation, goûtaient le charme bucolique des bois, au pied de la roche d'Aujoux.

C'est à Mancey, petit village hors du temps, qu'il réussit enfin à trouver de l'eau, denrée très rare dans ces pays de vignobles. La fontaine du village dispensait une eau non potable mais une famille l'alimenta obligeamment en liquide bien frais. Une lueur d'envie luisait dans les yeux du père en découvrant le vélo. Il avoua avoir escaladé, il y avait longtemps, le col de Navois, le prochain que devait passer notre cyclo. De l'avis de l'autochtone, c'était dur, mais court. Son avis était autorisé : notre cyclo le constata bientôt. Mais la route était si confidentielle et si bien pourvue en mures juteuses, qu'il parvint aux 448 m du sommet, sans trop de difficultés. Les 11 cols prévus étaient franchis ; il fallait à présent revenir au col de Brancion où devait l'attendre la voiture pour le retour à Chauffailles. Il passa donc le hameau de Corlay au milieu d'une grande animation due, semble-t-il, à une concentration équestre, et parvint à Sully où sa route s'infléchissait plein Sud. Il dut lutter 10 km face au vent puis remonter les 2 km du col de Brancion, plus difficile de ce côté.

Ainsi s'acheva cette magnifique journée, après 95 km et 2000 m de dénivelé environ, au sommet d'un col. Les vacances, il le savait bien, touchaient à leur fin. Le surlendemain, il faudrait plier l'aubert, charger la caravane pour rentrer en Ardèche et la mélancolie s'installait...

Mais au fond de lui-même, une nouvelle aventure venait de se graver, à l'abri des atteintes du temps qui passe. Il savait bien que, dans quelques années, quand il déboucherait avec des amis choisis, l'une de ses bouteilles de «Pouilly Fuissé», il aurait dans son verre et en sus de la symphonie gustative, bien plus que ses invités, quelques vers de Lamartine, l'image du clocher de Cluny, et cette chose impalpable et indéfinissable que l'on nomme parfois, le Bonheur.

Rolland ROMERO
Cyclos Grangeois 07

IL Y EUT... LA PARPAILLON

La femme est la moitié du ciel. (Proverbe Chinois contemporain).

A l'aube attentive de ce matin d'été, entre loup et premiers appels des bergers ; à cet instant précis du plus grand silence, où la montagne se vêt de rosée, désir du jour qui vient et qui n'en finit pas de nacrer le ciel. Ils se retrouvèrent, par hasard, sur la route, au sortir de Jausiers.

Lui, tout léger tout beau, le maillot cycliste des dimanches, la bête de course chromée et équipée de neuf, un peu «frime» - il ne fait pas tous les jours une si célèbre randonnée- Vélo-cœur en fête- respirant les dernières senteurs de la nuit, et les premières brises du jour naissant.

Elle, menue mais déterminée, le pull-fraîcheur du matin, un petit frisson sur ses jambes nues au passage des torrents et de leurs bouffées glacées ; la bicy-randonneuse discrète et efficace, petites manivelles, petites poignées de freins, petits développements. Vélo-décidée mais un peu inquiète - elle ne s'attaque pas souvent à un tel monstre sacré.

Ils démarrèrent donc ensemble, ce matin-là, par hasard ou par chance. Et, bien que ses capacités physiques à lui, lui aient permis, s'il l'avait voulu, de la distancer rapidement, il préféra commencer l'ascension en sa compagnie. Cela faisait si longtemps qu'il roulait seul. Et puis, il faut le reconnaître, elle lui plaisait, le visage rose du premier effort, éclairée de côté par cette lumière qui, maintenant, inondait la vallée.

Ils obliquèrent à La Condamine, sur la petite route qui grimpe à flanc. Quelques lacets bien raides. Elle enleva son gros pull, le plia et le rangea soigneusement dans sa sacoche. Il l'attendait. Pourquoi la quitter dorénavant ? Rien ne le pressait. En fait, ils avaient tous les deux une journée entière devant eux. Il découvrait que c'est une telle harmonie que de grimper ainsi ensemble, les jambes se mouvant presque au même rythme, lui plus en force, elle toute en régularité, gagnant mètre après mètre, sans effort apparent, mais en réalité animée d'une sourde et puissante énergie intérieure.

Il se prit à l'admirer, d'ainsi ne pas montrer la moindre trace de souffrance. Juste une imperceptible buée, que sa peau exhalait, échauffée par le travail musculaire continu. Et l'accélération de son cœur, qui lui rendait les yeux plus brillants, comme d'une fièvre légère.

Il eut peur soudain de ne pas lui plaire, de l'importuner, avec son babillage banal sur ses précédentes grimées dans la région - ici c'était rudement raide, vous savez, mais en haut quel panorama ! - Là, je suis passé en 36x22, j'étais très en forme - et connaissez-vous tel itinéraire ?

Il cherchait désespérément des anecdotes plus intéressantes, plus amusantes, sortant de l'ordinaire ; tout ce qu'il trouvait à raconter lui paraissait aujourd'hui très fade. Cependant, elle l'écoutait, relançait la conversation, et, petit à petit, ils firent connaissance.

Au ruisseau du Bérard, elle enleva ses gants, et l'eau de leurs bidons leur sembla fraîche par rapport à la tiédeur de ce matin d'été. La route était depuis un moment en terre, mais bien roulante. Le jour s'établissait dans sa splendeur, tandis qu'ils s'élevaient côte à côte

Il progressait sans effort, l'accompagnant du regard. Il se dit qu'elle était belle, le plein soleil cette fois-ci faisant ressortir sa peau hâlée, creusant les ombres, les fossettes, autour de son sourire. La face claire des rochers piégeait les rayons de lumière, et, quand ils passaient contre, c'était presque comme le voisinage d'un morceau d'étole en fusion, ou l'haleine torride d'une bête fauve des montagnes, tapie là, tout près d'eux.

Il pensa qu'il avait peut-être choisi un maillot trop épais ; tout à l'heure, il risquait d'en souffrir si la tempé-

rature montait encore beaucoup. Il eut chaud pour elle, qui avait encore un douillet sweat-shirt, et pensa qu'elle ferait mieux de l'ôter, d'offrir sa peau au soleil. Sa peau nue. Soudain, il comprit combien elle le troublait.

Sa présence était si naturelle, elle faisait corps avec le paysage, s'y glissait sans créer aucun désordre, aucune disharmonie. Son imagination à lui, comme sous l'emprise d'une légère ivresse, devint lyrique.

La courbe de cette montagne sur l'horizon lui en évoquait une autre, plus déliée encore... Le chevelu des forêts le renvoyait à un autre, plus touffu encore... l'odeur acidulée et tiède du foin coupé lui en rappelait une autre, plus douce... Le goutte à goutte de l'eau dans la prairie, filets d'argent luisant sous le soleil, délicatement, le chavirait au plus profond...

Il aurait voulu être ce vent léger, qui lui donnait, comme à dit un poète, la main sous ses vêtements.

Ils dépassèrent les derniers arbres ; maintenant la montagne aurait pu être austère et silencieuse, au contraire elle était toute vibrante, de lumière et de vies minuscules. Regardes cette fleur, dit-elle - et elle s'arrêta et s'agenouilla devant une curieuse joubarbe. Il s'arrêta aussi, et l'on entendit bourdonner les abeilles sauvages. - Et regardes le vol de cet oiseau, comme un accent dans le ciel. Puis elle se tourna vers lui, lui sourit. Et c'était comme si la montagne entière, passée la timidité du matin, s'offrait, exprimait la magnificence de ce jour d'été, le désir fou qu'il soit midi ; il lut tout cela dans ce sourire.

La route s'élevait au-dessus du ruisseau du Parpaillon, plus rocailleuse, mais toujours roulante. C'était bon d'aller à son rythme à elle, plus lent, même s'il devait se contraindre un peu à ralentir, à l'attendre. Elle se dévêta toujours, enleva son sweat-shirt, ne fut plus vêtue que de son cuissard et d'un débardeur très échancré. Ils goûtaient tous deux le soleil, qui caressait leur peau, déjà embrasée de l'intérieur par l'effort physique. Encore un peu de temps, et les mêmes rayons se feraient brûlants, en approchant du zénith. Avec elle, grâce à elle, il était en train d'apprendre le pur plaisir d'une ascension, quand le cœur bat un peu aux tempes mais ne s'affole pas tout à fait, quand l'on reste toujours bien en deçà du seuil de la douleur, à goûter chaque minute, chaque tour de roue, chaque détour de la route qui offre une découverte. En plus, aujourd'hui, il apprenait que le plaisir peut être totalement partagé.

Cependant, à partir du grand virage qui annonce les derniers lacets directement sous le col, il lui sembla qu'elle accélérât graduellement. Il lui dit son admiration, d'avoir ainsi gardé son énergie, pour la lancer toute entière dans ce dernier corps à corps avec la montagne.

Oui, il en était sûr maintenant, elle avait changé de rythme, et déployait désormais sa puissance. Il en fut impressionné. Puis, le vent qui annonce la proximité des cols commença à souffler, faisant voler ses cheveux et son sourire plus tendu lui donna l'air un peu sauvage.

Ils touchaient au but, devinaient déjà la présence obscure du tunnel, comme une déchirure de nuit, au-dessus d'eux.

Il en avait toujours rêvé et eu peur à la fois, de ce passage d'ombre un peu mystérieux, quasi-initiatique. C'était l'aboutissement de beaucoup de sorties ; il avait gardé cela pour le meilleur de l'été, avant les orages du mois d'août, avant que l'herbe des hauts-alpages ne commence déjà à tourner couleur d'automne.

Et voilà que brusquement, au détour d'un dernier lacet, ils l'aperçurent, bouche bien dessinée au flanc de la montagne, plus noire que la nuit elle-même, plus tentatrice que jamais. Autour d'eux, le soleil était si haut qu'aucune ombre franche n'attirait le regard. Mais, seule, l'ouverture de ce tunnel était fascinante, promesse de havre de paix, retour à une vie d'avant l'éclaboussure de lumière de la naissance, trou noir de l'espace les aspirant, en spirale invisible, et voulant les ré-incorporer dans son néant.

Ils entrèrent, doucement, à pied, tenant leurs vélos, pour laisser leurs yeux s'habituer à l'obscurité. La fraî-

cheur les surprit, contrastant avec la température extérieure. Silence humidité. La voûte laissait perler de très minces filets d'eau, qu'ils sentaient au passage couler sur leurs joues, sur leurs bras nus, sans les voir. Ils avancèrent, un petit œil rond de clarté les guidant, là-bas, si loin que la distance à franchir leur paraissait incommensurable.

Enfin, il était là, au cœur profond de la montagne, pensa-t-il. Son impatience s'était calmée un instant, tous ses sens tendus à l'extrême, le temps d'apprendre à aimer ce lieu, si étrange et différent, mais voici que cette même impatience renaissait, de plus en plus violente : pourquoi avançaient-ils toujours, sans que le but ne se rapproche plus vite ?

Ils progressaient côte à côte, sans se voir : il décelait sa présence tout près de lui, à un léger déplacement d'air, au subtil parfum de son corps comme celui d'une orchidée de la forêt des pluies, au bruit rythmé de son souffle. Elle était là, infiniment proche, car il n'y avait plus entre eux l'obstacle de la lumière, ni celui du vent, ni celui du froissement fugace mais répété des herbes parcourues par les insectes de l'été. Ils étaient unis, comme jamais.

Puis, l'ouverture grandit, la fente se fit espace, largement ouvert sur le ciel, se nimba de rayons comme Dieu dans sa Gloire ; leur tension commune devint extrême, ils se mirent à courir vers cette issue tant attendue, espérée, voulue de toute leur âme ; dernière course folle, sans retenue... et, brutalement, débouchèrent dans l'éblouissement de midi. Aveuglés, l'été leur sauta au visage, redevint emprise sur leurs corps, les dénoua de tous les désirs, de leurs angoisses secrètes, dans sa douce chaleur. Le bonheur les transfigurait. Le monde, à leurs pieds, leur appartenait.

Les voici allongés un peu plus bas dans l'alpage, lui, si heureux, elle, inspirant très profondément, communiant avec l'univers, et doux, si doux, ces moments de repos.

Ils prirent leur temps, tout leur temps. Détaillèrent chaque repli de chaque pétale de chaque anémone des neiges. Donnèrent des noms à chaque sommet, au moindre thalweg, et aux lointains bleutés. Le soleil se refit caresse, tendresse. Et le torrent, encore plus bas, chuchotait. A l'heure où l'ombre des rochers grandit de nouveau, de l'autre côté du jour, ils entamèrent la descente. La vitesse les rafraîchit. Ils plongeaient, plongeaient sans fin, s'engouffraient progressivement dans le paysage ; ils retrouvèrent les cabanes, puis les prés, puis les hameaux d'estive, régions de plus en plus habitées d'êtres vivants et sensibles comme eux.

Et, tout soudain, dans une fulgurance de la mémoire d'avant les âges, il sut qui elle était : - Bonjour, Eve. - Bonjour, Adam.

Ils firent tout naturellement route ensemble, s'enfoncèrent dans le jour déclinant, et gravirent encore un ou deux petits cols, au-dessus du barrage de Serre-Ponçon, avant l'étape.

Il y eut un soir. Il y eut un matin. Le deuxième matin du monde des humains.

Le lendemain, 7^e jour, ils trouvèrent décidément ce monde très beau. Et se reposèrent.

Extrait du Livre du Prophète.

Jonathan (1), premier cycle.

(1) Note du traducteur : comme chacun sait, voulant imiter Jonas et sa baleine, le prophète Jonathan cherchait la sagesse dans la profondeur des cols-tunnels, où un pélican apprivoisé venait le nourrir. Ce texte inédit a été retrouvé lors des récents travaux d'aménagement de la route au-dessus du tunnel du Galibier.

UN COL FACILE : LE COL DE L'ECHELLE

La plupart d'entre nous aime bien parler, et c'est normal, de ses ascensions les plus glorieuses, les plus rudes, les plus exigeantes en litres de sueur, de celles qui vous transforment en deux coups de 32x26 un cyclo anonyme en glorieux colophage chevronné.

Mais pensons de temps en temps à ceux qui peuvent moins, pour tout un tas d'excellentes raisons, âge, maladie, handicap, et pour qui les 100 cols ne sont pas un début ou une étape, mais le but suprême qu'ils mettront de longues années à atteindre.

C'est pourquoi j'ai aujourd'hui envie de parler d'un petit col des Hautes Alpes, facile d'accès, pouvant constituer le premier col pour un débutant, en lui donnant envie d'en collectionner beaucoup d'autres. Il s'agit du col de l'Echelle (1762 m) Michelin 77-08-51-193, sur la D1 au nord de Briançon. Vous partez par exemple du Parc des Sports de Briançon, vous montez la rue principale dont la pente dépasse les 12 % sur 800 m, ce qui vous permet de constater : 1) que votre plateau de montagne «passe» bien. 2) que votre palpitant monte bien en régime. Vous prenez la N 94 en serrant sur la droite en raison de la circulation. Un coup d'œil sur la citadelle érigée par Vauban, et peu après sur le pont d'Asfeld en contrebas. La route est quasi plate jusqu'au carrefour de La Vachette où vous prenez à gauche la D 994.

Vous commencez à longer la Clarée, bien nommée en raison de la limpidité de ses eaux, et vous montez en pente douce vers le Rosier et Val des Prés (1400 m) localité typique à la traversée étroite. La route, toujours aussi peu pentue et revêtue d'un bel enrobé, file le long de la rivière, traversant des bois de mélèzes. Vous voici à Plampinet, 1478 m, soit 78 mètres de dénivelé en 6 km. Vous traversez la Clarée, la pente s'accroît un peu, environ 3 % ; vous changez à nouveau de rive pour atteindre le carrefour (1561 m) où sur la droite vous attend la D1 qui mène au col convoité. Il reste 205 m de dénivelé pour 3,5 km. Comptez 6 % de moyenne, avec des passages aux alentours de 8-9 % ; Allons, un petit effort, c'est là que ça se gagne ! A Notre Dame de Bonne Rencontre, il ne reste plus que 1,5 km. C'est le dernier barreau de l'Echelle ! Quelques lacets forestiers et le col s'offre à vous, reposant dans un vaste écrin de verdure, formé de grandes prairies aux lisières ombragées de mélèzes. L'idéal pour piquer.

Et puis, si le cœur vous en dit, vous pouvez passer en Italie et rejoindre Bardonecchia, ou revenir sur vos pas et continuer à remonter la vallée de la Clarée vers Névache et les Chalets de Laval. Ce n'est guère plus dur et il y a de belles photos à prendre. (chalets, cascades). Vous avez donc accroché à votre «palmarès» un col de 1766 mètres, altitude tout à fait honorable, presque égale au col voisin de Montgenèvre, mais sur une route moins pentue, beaucoup moins fréquentée, et beaucoup plus belle.

Jean Louis ROUGIER
Cyclo Randonneur Cellarien